
3 1761 04220 9783

LA

GRANDE ITALIENNE

(MATHILDE DE TOSCANE).

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, Fils et Compe.



LA

GRANDE ITALIENNE

(MATHILDE DE TOSCANE)

PAR

AMÉDÉE RENÉE

AVEC UN PORTRAIT D'APRÈS UNE PEINTURE ANCIENNE

PAR

S. A. I. LA PRINCESSE MATHILDE



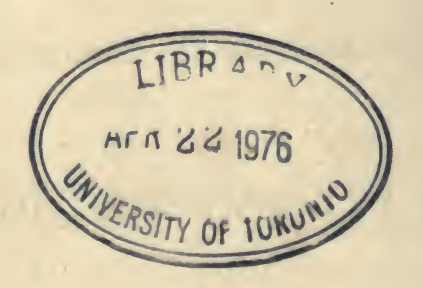
PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

E. DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL
Galerie d'Orléans, 18.

1859


LIBRARY
DEC
23
1985
UNIVERSITY
OF TORONTO


APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

Une fortune inespérée est échue à ce livre : le généreux libérateur de l'Italie a daigné, au milieu des graves circonstances qui ont précédé son départ, entendre la lecture de quelques pages de ce volume, intitulé la *Grande Comtesse*.

Celui qui prépare en ce moment une si riche matière aux historiens à venir, en arrêtant ses regards sur cette esquisse du passé, a jugé que le nom de *Grande Italienne*, souvent appliqué à Mathilde, était le titre qui répondait le mieux au sujet. Consécration bien illustre pour une œuvre si modeste!

Un bonheur bien rare encore lui était réservé. Une Princesse qui joint au culte des arts les sympathies les plus vives pour l'Italie, a daigné faire revivre, pour l'honneur de ce livre, les traits de la comtesse Mathilde, en s'inspirant religieusement des anciens portraits de l'héroïne.

C'est sous de tels auspices que se présente cette histoire de la Grande Italienne.

Ce livre n'est point né des circonstances actuelles, mais il y puise un intérêt particulier. Le génie national autant que religieux de Mathilde m'avait depuis longtemps frappé, bien que ce côté national ait échappé presque entièrement aux historiens (1).

La vie de Mathilde est le début de cet éternel combat de l'Italie contre la domination allemande, qui fut le malheur des deux pays. A l'inverse de toutes les conquêtes, celle-ci a traversé les siècles en s'aggravant toujours. La sagesse des diètes allemandes s'opposa souvent à ces expéditions de la violence malheureuse; les historiens allemands les ont hautement condamnées.

Les hommes à qui l'histoire est familière n'ont pas entendu, sans surprise, professer, au delà du Rhin, cette opinion, que l'asservissement de l'Italie importait à la liberté de

(1) On trouvera à l'Appendice I les jugements des principaux historiens italiens et français sur Mathilde.

l'Allemagne; que l'Italie était un poste avancé des intérêts allemands (1).

Dans un pays où l'histoire a son culte et se confond avec le droit, une pareille assertion a de quoi surprendre; les historiens nationaux la démentent : un de ceux qu'on peut le moins suspecter de préventions contre l'Autriche, Pfister, au moment d'entamer le récit des expéditions d'Italie, s'écrie : « Ah! si la Teutschland, renfermée dans ses limites et contente de sa puissance, ne s'était occupée que de son amélioration intérieure!... Italie, Italie, tu as été le tombeau de notre prospérité et de notre gloire conquérante. »

L'histoire, considérée au point de vue le plus allemand, nous montre en effet les résultats doublement désastreux de cette lutte inexpiable; elle nous dit que l'Allemagne n'a ruiné l'Italie qu'en s'épuisant elle-même. Interrogez l'antique maison de Saxe, demandez-lui ce qu'ont coûté à Othon le Grand ses trois expéditions au delà des Alpes? Quatre

(1) Il y a encore aujourd'hui, dans les cours d'Allemagne, certains publicistes qui disent hardiment avec Puffendorf : « La possession de la haute Italie entraîne nécessairement le vasselage du reste de la Péninsule. »

cent mille hommes et la fleur des chevaliers de l'Allemagne. Après lui, son fils Othon II y engloutit quatre armées, et y périt lui-même sous le poignard d'une Romaine, la veuve du consul Crescentius.

Après la maison de Saxe, celle de Franconie céda de même au charme qui attirait ces hommes du Nord vers la décevante sirène. Cette maison fit payer plus cher encore à l'Allemagne ce mirage persistant des pays fabuleux. Nous verrons le plus fameux de ces princes vaincu par la Grande Italienne, après une lutte de quarante ans. Il légua ses aspirations, ses dangereux projets à ses successeurs, que tant de revers ne purent défendre contre l'attrait de cette couronne impériale dont le prestige brillait toujours. Tous ces Germains rêvaient de Rome et des splendeurs évanouies des anciens Césars. Les armées succédaient aux armées ; la race s'épuisait comme les trésors.

Avec la maison de Souabe le mal s'aggrava encore : Frédéric Barberousse descendit huit fois des Alpes ; dans ses huit expéditions, il noya l'Italie dans le sang de l'Allemagne. Que d'effroyables souvenirs ! C'est Milan qui

s'agite et qu'on châtie! Milan qui se révolte et que l'on rase! La charrue passe sur ses ruines où l'on sème le sel stérile. Milan se rebâtit malgré l'Empereur, brave sa colère, puis, vaincue, épuisée, se venge en donnant la peste à ses ennemis. Alexandrie arrête à la fois devant ses murs deux armées impériales, et finit par triompher de l'orgueilleux Teuton. Barberousse s'humilie alors et rend l'héritage de Mathilde. Incorrigible dans son ambition, Barberousse veut prendre sa revanche; il retourne en Italie, y perd encore trois armées, dont il conduit en Terre sainte les tristes débris.

Henri VI, son successeur, ne se contente plus de l'Italie : c'est la Sicile qu'il ambitionne, et l'Allemagne se voit condamnée à y dépenser ses richesses et son sang.

Après lui vient Othon IV, qui, tenté comme les autres, descend en Italie, et finit par repasser les Alpes ruiné, vaincu et excommunié. De ce moment, l'Allemagne éleva la voix, et voulut mettre un terme à cet incorrigible penchant de ses princes : Frédéric II se vit refuser longtemps par les diètes les moyens d'aller en Italie; de guerre lasse,

elles cédèrent à ses instances, en faisant des conditions; mais, une fois lancé sur cette pente fatale, rien ne put arrêter le César tudesque dans son vertige. On sait les péripéties de sa lutte avec Grégoire IX; onze fois dans un laps de trente ans, Frédéric tenta la fortune: il avait en face de lui un pontife aussi inflexible que l'avait été Grégoire VII; sa destinée fut celle de l'empereur Henri IV : il vit son fils et ses proches se révolter contre lui; il prit Rome, Milan, les perdit, les reprit encore, dévasta tout, et finit, vaincu, humilié, par restituer l'héritage de Mathilde.

Son successeur, Conrad IV, renouvela ces désastreuses entreprises, et acheva la ruine de sa maison. Après lui faut-il nommer Conradin, qui ne parut en Italie que pour y porter sa tête? Trois dynasties impériales succombèrent dans ce duel de nations.

Le chef des Hapsbourg fit son profit de tant de sévères leçons; il renonça solennellement à l'héritage de Mathilde, et, en garde contre ces dangereuses amorces, il ne voulut même pas aller à Rome, pour y chercher sa couronne d'empereur. Il rendit aux villes impériales de Gênes, Lucques et Florence

toute leur indépendance, sous la seule condition d'un tribut.

Mais les expéditions et les désastres recommencèrent avec la maison de Luxembourg. Nous ne tournerons pas plus longtemps dans ce cercle de fautes et de catastrophes ; tous ces plagiats de l'ambition brutale finiraient par être monotones ; nous ne voulons que montrer, par un dernier exemple, à quel point l'Allemagne les condamna toujours. Quand les princes électeurs en revinrent à la prudente maison d'Autriche-Hapsbourg, il fallut qu'Albert II s'engageât par serment solennel à ne point solliciter la couronne impériale, « cette couronne qui avait toujours détourné, dirent-ils, ceux qui la portaient de s'occuper des véritables intérêts de l'État. » Les Bohêmes et les Hongrois firent même de cette renonciation une condition expresse de leur obéissance. Voici encore un trait (1) qui marquera d'une manière frappante et singulière cette aversion des Allemands pour les stériles ambitions de leurs chefs : Frédéric III (1451) avait obtenu d'aller à

(1) On lira à l'Appendice J d'autres détails à ce sujet.

Rome, plutôt en pèlerin qu'en empereur; il s'en revint à Gênes pour y recevoir sa fiancée, Éléonore de Portugal. Mais les seigneurs germains et la mère de Frédéric elle-même s'opposèrent à la consommation du mariage, « de peur, dirent-ils, qu'un enfant conçu en Italie n'eût le goût de revenir dans ce pays fatal à la gloire et aux intérêts allemands. »

La maison de Hapsbourg-Autriche oublia bientôt à quelles conditions elle avait reçu l'Empire, et elle fit, pendant des siècles, payer à l'Allemagne les frais de son incurable ambition. Ainsi cette domination fatale à l'Italie, loin de servir, comme on l'a dit, les intérêts germaniques, a été, selon Leibnitz, « le malheur de l'Allemagne et le crime de l'Autriche. »

C'est, en quatre mots, la sentence de l'histoire.

Am. Renée.

LA

GRANDE ITALIENNE

(MATHILDE DE TOSCANE).

PREMIÈRE PARTIE.

A côté de la puissante figure de Grégoire VII, il en est une qui semble s'effacer d'elle-même, et se mettre pieusement dans l'ombre où les historiens l'ont laissée. C'est Mathilde de Toscane, celle qui, pourtant, fut appelée la grande comtesse, la grande Italienne (1). Cette femme, l'honneur de son siècle et l'âme de sa patrie, mérite bien la pleine lumière de l'histoire. Nous tâcherons de dégager sa vie des nuages de la tradition, et de montrer tout ce que

(1) Gran-Contessa, grande Italiana. (Fiorentini, *Memorie della Gran-Contessa.*)

fut cette Jeanne d'Arc de l'Italie, qui allia, elle aussi, le patriotisme à la foi, et qui n'apparaît jusqu'ici que comme une figure de légende entre les papes et les empereurs. Et d'abord, voyons ce qu'étaient l'Italie et le monde chrétien au temps où vécut Mathilde.

L'empire de Charlemagne n'avait pu survivre au conquérant; ce grand effort d'un homme pour ramener à l'unité et jeter dans le moule de l'ancienne civilisation les éléments de l'invasion barbare, n'avait pu se continuer après lui. La puissante individualité qu'admirait Tacite chez les Germains résista partout à cette pression du génie : il y eut des représailles et une victoire de plusieurs siècles, la féodalité.

Il n'était resté du monde romain et de son fantôme carlovingien qu'un nom, celui d'empereur; mais son prestige devait durer longtemps. Les chefs du démembrement germanique en comprirent toute la force; ils s'intitulèrent Césars du saint Empire romain; ils gardèrent le titre et attendirent le pouvoir. Non qu'ils songeassent à reconstruire l'unité sociale qu'ils avaient mise en pièces : ces Germains s'accommodaient trop des divisions qu'avait faites le système féodal; leur politique était plutôt d'encourager ces divisions, de briser les

royaumes et de tailler à même des comtés et des baronnies. C'est ainsi qu'on les vit grandir à mesure que tout diminuait autour d'eux. Ils entendaient régner, eux aussi, de par l'antique maxime : *Divide ut imperes.*

L'œuvre des Césars allemands ne ressemble donc pas à l'œuvre des Césars romains, non plus qu'à celle des rois de France. Ils ne s'attaquent point au patriciat, à l'exemple des premiers, et, loin de combattre la féodalité, comme les seconds, ils songent à la pousser jusqu'à ses limites extrêmes. C'est par eux qu'elle pénètre partout, désorganise tout, et entre jusque dans l'Église, ce grand et unique refuge de l'unité. Que cette dernière invasion s'accomplît, et l'ambition des chefs germaniques était satisfaite : les nations réduites, morcelées, s'endormaient sous le sceptre de plomb de ces califes chrétiens.

Combien de siècles aurait duré cette léthargie des peuples? Se seraient-ils jamais réveillés? N'auraient-ils pas fini par s'éteindre, emportant avec eux, comme tant d'autres qui les avaient précédés, le secret de leur génie et d'une civilisation qui n'aurait pu naître? Qu'on jette un regard sur l'Allemagne et sur l'Italie : malgré les révolutions, les bouleversements sociaux, les guerres qui vingt fois depuis ont renouvelé la face du monde, ces deux

pays n'ont pu conquérir leur unité nationale : les Césars allemands ont régné là, y règnent encore, et leur système avec eux.

Mais, au moment où la féodalité du moyen âge, l'Empereur en tête, frappait aux portes de l'Église, portait le tumulte au fond des cloîtres, mettait la main sur la crosse et sur la tiare, elle recula devant un homme, un prêtre, devant le geste d'un simple moine, Grégoire VII ; il proclamait qu'au-dessus de l'Empereur, souverain du monde matériel, il y avait le Pape, souverain des âmes, à qui le premier devait obéir, comme le corps obéit à l'esprit. Cette doctrine absolue ne pouvait jamais être acceptée par les rois, et la lutte du Sacerdoce et de l'Empire commença.

Quel était, et d'où venait cet homme, qui, de son autorité, se rangea parmi les maîtres du monde, et dont le nom est resté l'un des plus retentissants du passé ?

Le pape Jean Gratien, en quittant l'Italie pour aller vivre dans l'exil que lui avait marqué l'Empereur, emmena avec lui un jeune homme, un clerc, dont il avait dirigé les études : on l'appelait *Hildebrand*. Malgré ce nom allemand, il était né dans la ville de Soane, en Toscane, où son père était charpentier ; il avait passé à Rome une partie de sa

jeunesse, et avait eu sous les yeux les brigues et tous les scandales des derniers règnes. Il s'éloigna cependant avec regret, attaché par la reconnaissance à la fortune de son ancien maître.

Les exilés traversèrent la France et s'arrêtèrent à Cluny. Dans cette profonde retraite, soumise à la règle la plus austère, Hildebrand montra de telles dispositions pour le cloître, et y exerça si jeune un tel ascendant, qu'il fut, à peu de temps de là, élu prieur. Mais son influence ne resta pas confinée dans l'enceinte du monastère. L'Empereur s'était attribué le droit de nommer au Saint-Siége, et trois papes de son choix s'y étaient déjà succédé. Le dernier, Allemand d'origine et de maison féodale, s'arrêta à Cluny en se rendant en Italie. Tel fut l'effet de la parole d'Hildebrand, qu'il dépouilla, sur ses conseils, les insignes pontificaux pour se rendre à Rome en habit de pèlerin, voulant que son élection fût approuvée par le peuple et le clergé de Rome.

L'état de l'Église empirait de jour en jour : ses mœurs primitives et son esprit s'abîmaient dans une société farouche, dont elle n'avait pu triompher. Une réforme prompte et hardie était l'espérance de tout ce qui restait d'âmes fortes et pures. Mais de quel côté pouvait-on l'attendre dans l'état d'abaissement où le Saint-Siége était descendu? Le trouble

et le désordre n'avaient été nulle part aussi grands qu'au faîte même de l'Église. Le pouvoir religieux s'était divisé, isolé, à l'exemple des pouvoirs temporels.

On ne voit pas que l'esprit d'Hildebrand ait hésité devant ce problème; son premier pas marque un parti déjà bien pris, une vue nette et hardie de la voie qu'il devait suivre. Rendre à l'Église une autorité sans contrôle, à l'abri des caprices du pouvoir temporel, réhabiliter l'Église par l'indépendance, arracher à la société barbare les hauts intérêts de la société chrétienne : c'est là ce qu'avait rêvé le moine de Cluny dans la paix et la sécurité du cloître, avant d'être à portée de conduire à fin de pareils plans.

Le nouveau Pape, consacré sous le nom de Léon IX, appela près de lui le prieur de Cluny et le fit cardinal; puis il commença le travail de réforme avec un zèle où l'on reconnaît l'influence et les âpres inspirations d'Hildebrand. Léon IX avait une valeur à lui qui tranche avec la nullité des papes qui le précèdent et le suivent. La nature, comme les sculpteurs, pétrit deux fois l'argile, avant de façonner un grand homme : Léon IX est comme cette première argile d'où sortira tout à l'heure Grégoire VII. Des conciles, où le Pape se

rendit, abordèrent toutes les questions que faisait naître l'état de l'Église : les empiétements de l'autorité laïque, le relâchement de la vie des cloîtres, le concubinage des prêtres, la vente des dignités ecclésiastiques : c'étaient là des maux presque universels, que l'usage et le temps avaient consacrés.

Léon IX mourut après six ans d'un règne actif, et Hildebrand fut député vers l'Empereur, par le peuple et le clergé de Rome, pour le choix d'un nouveau Pape. La bonne harmonie, un moment rétablie entre les deux pouvoirs, conseilla cette voie de ménagements et de conciliation. Le négociateur fit prévaloir son choix; et le nouveau pape, Victor II, poursuivit les réformes de son prédécesseur. Il assembla des conciles, envoya Hildebrand en France, où de grands désordres troublaient l'Église. L'hérésie de Bérenger surtout y avait jeté le doute et la confusion.

Ce fameux hérésiarque était alors dans toute sa renommée; maître obéi et au loin révéré, il enseignait à Tours dans l'école de Saint-Martin, où l'autorité de sa parole et son vaste savoir avaient attiré successivement toute la chrétienté savante. Il avait eu pour disciples les plus hauts dignitaires du clergé de France. Mais cette réputation, cette gloire longtemps incontestée, vinrent à subir un échec, dont

l'orgueil du maître fut profondément blessé. Une dispute théologique s'était élevée entre Bérenger et le fameux Lanfranc, et Bérenger n'en était pas sorti victorieux. Une telle atteinte à sa renommée avait éclairci les rangs de ses auditeurs; beaucoup s'étaient détachés de lui pour aller à son rival. Bérenger essaya de ramener à lui les transfuges par la nouveauté des opinions, par la singularité et la hardiesse. Ce fut ainsi qu'il en arriva à professer les doctrines de Scot Érigène; il attaqua le dogme de la présence réelle dans l'Eucharistie.

Rome s'émut de cette hérésie renaissante; des conciles furent assemblés, et l'on y condamna les écrits du scoliaste de Saint-Martin. Mais il persévéra dans sa doctrine, se refusa à toute soumission, et l'hérésiarque fut enfin excommunié. Procédant comme Luther cinq cents ans plus tard, il voulut intéresser le pouvoir laïque à sa querelle; il se retira près du jeune duc de Normandie, Guillaume le Bâtard. Mais, déjà la politique de ce prince tendait à se ménager l'appui du Saint-Siége, dans la prévision de ses grands projets; il se hâta aussi de convoquer un concile, et y fit prononcer de nouveau la condamnation de Bérenger. Inquiet pour sa liberté, le coupable se tourna vers le roi de France et ne fut pas plus heureux; il se vit frapper encore

et confondre dans un concile assemblé à Paris. Découragé par ce dernier coup, il baissa la tête et offrit de se soumettre, demandant à rentrer dans la communion de l'Église.

Ce fut à ce moment, et pour en finir, qu'on décida de tenir un dernier concile à Tours même, d'où l'hérésie était partie. Hildebrand fut envoyé de Rome et chargé comme légat d'en prendre la direction. Bérenger y comparut, rencontra dans Hildebrand un juge sévère, fléchit sous sa parole, et rétracta solennellement ses erreurs. Ce ne fut qu'à grand'peine pourtant que le légat voulut bien l'admettre à la communion, comme s'il avait prévu ses nombreuses rechutes, comme s'il avait lu dans son âme toute la fragilité de son repentir.

Hildebrand officia lui-même ce jour-là dans la vaste basilique, au sein d'une foule immense qui remplissait les nefs et envahissait les abords. On rapporte qu'après avoir consacré l'hostie et le vin du calice, saisi d'un saint enthousiasme, il les éleva tour à tour au-dessus de sa tête, comme pour les offrir à la vue de tous, et presser la foule de rendre hommage au dogme de la présence réelle : geste mémorable, dernière et énergique protestation contre l'hérésie de Bérenger ! L'hérésie n'est plus, mais le geste resté dans la liturgie catholique

en partage l'immortalité. C'est de ce jour, en effet, et de cette inspiration d'Hildebrand que date la cérémonie de la messe que l'on appelle l'élévation.

Cette grande affaire s'achevait à peine qu'Hildebrand eut à remplir d'autres missions. Partout où surgissait une erreur, un péril, une menace, on voyait apparaître Hildebrand chargé de rétablir l'ordre ou la paix. Il était absent quand mourut le pape Victor II, et l'élection se fit sans lui. Ce fut sur un ennemi de l'Empereur que le nouveau choix tomba. Cette élection pouvait tout compromettre et engager la lutte avant le temps. Mais le danger fut écarté par la mort imprévue du Pape. Bien qu'il eût recommandé, en expirant, qu'on attendît le retour d'Hildebrand, les puissants comtes de Tusculum se hâtèrent de mettre sur le trône apostolique un évêque de Velletri, leur créature, qui s'était aidé de son or pour y parvenir et qui s'y maintint par la force.

Hildebrand accourut d'Allemagne à la nouvelle de ces désordres, qui présageaient le retour des tristes temps où la tiare était aux caprices d'une Marosie. Il arriva appuyé par l'Allemagne et fit élire l'évêque de Florence, sous le nom de Nicolas II. La situation était délicate : on avait besoin de l'Empereur pour écarter l'antipape, les circons-

tances voulaient qu'on le ménageât; on députa donc vers lui pour obtenir la confirmation du choix : c'était une démarche humiliante, que la politique d'Hildebrand subissait pour la dernière fois.

Jusqu'alors l'élection s'était faite par le peuple assemblé; mais le bas clergé, par son manque de lumières et sa corruption, y exerçait trop souvent une fâcheuse influence : le peuple venait de prouver, par son dernier choix, ce que l'intrigue et l'or pouvaient sur lui. Hildebrand fit adopter et décréter un nouveau mode d'élection qui devait la remettre aux mains des cardinaux (1).

En même temps qu'Hildebrand procédait ainsi aux réformes intérieures de l'Église, il travaillait à lui trouver des appuis au dehors. L'établissement des Normands au midi de l'Italie lui donna des auxiliaires inattendus. Il fit servir cette alliance,

(1) Voici le décret qui fut adopté dans une assemblée de cent treize évêques et promulgué par Nicolas II :

« Nous ordonnons que, le pape venant à mourir, les évêques-cardinaux, avant tout, traitent entre eux de l'élection, qu'ils y appellent, après, les clercs-cardinaux et que le peuple et le clergé ensuite y apportent leur consentement, prenant garde surtout que le poison de la vénalité ne se glisse quelque part; que les hommes les plus pieux dirigent l'élection et conduisent les autres; que ce soit dans l'Église de Rome que l'on choisisse d'abord, s'il s'y rencontre un sujet assez digne; sinon, que l'on prenne dans quelque autre, sauf l'honneur qui est dû à notre cher fils Henri, présentement roi. »

nouée avec tant de dextérité, à tenir l'Allemagne en respect. Il l'employa d'abord à châtier l'aristocratie romaine ; une armée normande appuya les réclamations des pontifes dans la Campanie, sur les territoires de Préneste, de Tusculum, et fit rendre au domaine de saint Pierre les possessions que la violence en avait arrachées.

Nicolas II mourut au bout de deux ans (1), et ce fut encore une occasion de troubles ; la question était de savoir si le nouveau mode d'élection serait accepté. Les cardinaux choisirent Anselme, évêque de Lucques, qui prit le nom d'Alexandre II ; mais la noblesse romaine et une partie du peuple résistèrent et s'adressèrent à l'Empereur, qui fit élire, à Bâle, l'évêque de Parme, Cadalous. Comme la plupart des évêques lombards, alors en guerre ouverte avec l'autorité apostolique et livrés à tous les excès que la réforme poursuivait, l'évêque Cadalous ne jouissait pas de la plus sainte renommée. Plus d'un auteur le qualifie « d'homme vil, réceptacle de vices et de péchés. » Si l'Église eût plié dans cette circonstance et subi un pareil chef contre l'autorité des décrets, c'en était fait de son indépendance ; elle eût perdu en un instant tout le terrain qu'Hil-

(1) En 1061.

debrand avait conquis. Aussi ce dernier n'hésita pas à maintenir l'élection d'Alexandre II, qui prit naturellement pour ministre l'homme dont l'autorité décidait en tout du gouvernement de l'Église(1).

Hildebrand, plus puissant que jamais, poussa, avec toute l'ardeur dont il était capable, la guerre qu'il avait entamée déjà au sein de l'Église. Il poursuivit la simonie et les déréglements du clergé en Lombardie, à Florence, au mont Cassin. Ici se rencontre dans la vie d'Hildebrand un incident particulier dont on s'est peut-être trop prévalu contre lui : c'est sa rupture avec l'un des plus sévères et des plus énergiques champions du Saint-Siége, le célèbre Pierre Damien. Unis longtemps par les mêmes vues, tendant de cœur au même but, ils tombèrent en désaccord sur quelque point qui est resté obscur pour les historiens, et qui s'éclaire naturellement quand on regarde au caractère et au génie spécial de ces deux hommes. Pierre Damien, génie hyperbolique et stérile, avait violemment dénoncé le mal de l'Église; ce mal, Hildebrand allait le réparer, et ne comprenait pas que, dans un tel travail, celui qui avait jeté tant de cris se crût dispensé d'agir.

(1) « Cancellarium penes, quod officium universa Ecclesiæ Romanæ administratio verteretur. »

Mais il avait affaire à un esprit rebelle, et le ressentiment éclate en amères invectives dans les écrits du farouche évêque. Il avait sollicité sa retraite et résigné l'évêché d'Ostie. L'infatigable Hildebrand s'y était opposé avec roideur, en gourmandant son ami de ce qu'il désertait son poste (1). Ainsi violenté, poussé à bout, Damien éclate en ces étranges colères : « Ce tyran flatteur, Hildebrand, qui m'a toujours plaint avec une compassion de Néron, qui m'a aiguillonné en me souffletant, qui m'a pour ainsi dire caressé avec des serres d'aigle, se plaindra peut-être de moi en disant : « Voyez ! « il cherche quelque coin de terre pour se retirer, et, « sous prétexte de pénitence et de mortification, il « s'efforce de quitter Rome, respirant la fraîcheur « de l'ombre pendant que les autres se précipitent « au combat. » Mais je dirai à mon saint Satan ce que les enfants de Ruben et de Gad répliquèrent à Moïse, leur chef. » Damien ajoute que « s'il a re-

(1) C'est vers ce temps probablement que Pierre Damien composa le distique suivant, empreint d'une raillerie amère, qui fait pressentir la rupture des deux amis :

Papam rite colo, sed te prostratus adoro ;
Tu facis hunc Dominum, te facit ipse Deum.

BARON. *Annal.*, 1061.

« J'accorde au Pape tout le respect qui lui est dû ; mais toi je t'adore à genoux : si tu l'as fait Pape, il t'a fait Dieu. »

noncé au monde, c'est qu'il ne pouvait plus vivre avec ceux dont les mœurs différaient si fort des siennes.» Enfin il écrivit à son ancien ami une lettre ainsi adressée : « Au fléau Assur, Hildebrand, de la part de Pierre. »

Les idées de ces deux hommes sur l'état et les besoins de l'Église concordaient en général; mais l'influence souveraine d'Hildebrand porta nécessairement ombrage au terrible évêque. Du reste, ne prenons pas trop au sérieux ces invectives de Pierre Damien. Ces sortes d'hyperboles et ces violences de langage lui étaient familières. Les tableaux où il se complaît, du matérialisme et des débordements de l'Église, dépassent en crudité les luxurieuses peintures d'Ézéchiel (1). Et il y a cette différence entre les deux hommes, que le génie de Grégoire VII ne descend jamais, que son éloquence reste élevée dans ses colères, et toujours à la hauteur de ses grands desseins.

Depuis plus de vingt ans Hildebrand gouvernait l'Église; il semblait Pape avant même que l'élection l'eût consacré. Il avait près de soixante ans

(1) Dans ses prédications à travers l'Italie, Pierre Damien s'adresse un jour aux femmes des clercs et leur dit : « Venite itaque, audite me scorta, prostibula, cubilia spirituum immundorum, sirenæ, lamiæ, etc.»

quand Alexandre II mourut, et celui qui dictait les choix se trouva porté lui-même au trône, d'un mouvement général et soudain. Il prit le titre de Grégoire VII, en souvenir de Grégoire VI qui avait été son maître, et protestant par là, il semble, contre le refus qu'avait fait l'Empereur de reconnaître ce pape.

L'histoire de Grégoire VII est, pour ainsi dire, celle du monde à cette époque; mais c'est surtout l'histoire de deux fameuses luttes, car ce grand homme eut à lutter à la fois et contre l'Empire et contre l'Église.

L'Église avait trop de fois appelé à son aide le bras du chevalier ou du baron, pour que ses défenseurs ne fussent pas tentés de devenir ses maîtres. Par degrés, ils en vinrent à posséder ce qu'ils avaient défendu : les évêchés, les abbayes ne semblèrent plus faits pour des vilains; et bientôt abbayes, évêchés n'appartinrent qu'au plus noble et au plus fort. On voit le chapitre de Mayence dénoncer et déposer l'archevêque Christian comme d'humeur trop pacifique. L'archevêque allègue pour sa défense les mots de l'Évangile : *Remets ton épée au fourreau;* l'affaire est portée à Rome, et le pape confirme la déposition. En France, le concile de Vernon représente au roi que si l'âge et la santé des

évêques les éloignent des travaux de la guerre, que si l'indulgence royale leur accorde parfois du repos et des loisirs, il faut pourtant veiller à ce que ces dispenses ne nuisent point au service militaire (1).

Du moment que la force devenait ainsi la première vertu sacerdotale, il était à prévoir qu'elle finirait par dispenser de toutes les autres. Ces prêtres vaillants, ces évêques en cottes de mailles, portèrent les mœurs du siècle dans le sanctuaire. Ils y firent entrer leurs femmes, leurs concubines, et l'abus fut si général et parut si naturel, que les fidèles n'avaient plus même l'idée d'un prêtre célibataire, et que dans beaucoup de paroisses on voulait une concubine au curé (2). Ces concubines s'élevèrent par degrés au rang d'épouses. Elles suivaient leurs maris à l'autel, et prenaient publiquement le titre de prêtresses (3).

(1) « Quosdam episcoporum ab expeditionibus corporis defendit imbecillitas, aliis autem vestra indulgentia cunctis optabilem largitur quietem ; præcavendum est utrisque ne per eorum absentiam res militaris dispendium patiatur. » *Baluze*, II, 17. Actes du concile de Vernon, en 845, article 8.

(2) « Denique laici usque adeo persuasum habent nullos cœlibes esse, ut in plerisque parochiis non aliter velint presbyterum tolerare, nisi concubinam habeat. » Nicol. à Clemangis, *de præsul. Simon.*, p. 165. Voir aussi *Carmen pro nothis*, ap. *Scr. fr.*, XI, 414.

(3) D. Lobineau, 110 ; D. Morice, *Preuves*, I, 463, 542.

Le prêtre fut donc un père de famille; il songea à pourvoir ses fils et à marier ses filles aux dépens de l'Église, qu'il avait fini par regarder comme son patrimoine héréditaire (1). On vit un archevêque de six ans bénir le peuple, à la grande joie de ses parents, charmés de voir comme il s'y prenait bien (2). Ailleurs, il est question d'une fille recevant en dot un évêché (3). En Bretagne, on comptait quatre évêques mariés : ceux de Quimper, Vannes, Rennes et Nantes; leurs fils, par droit de naissance, devinrent évêques à leur tour. L'évêque de Dôle dépouilla son église pour établir ses filles (4).

Tel était l'état de l'Église au moment où la rude main de Grégoire VII vint la retirer du bourbier : Pierre Damien se sert d'un mot plus énergique (5).

Mais Grégoire s'attaquait à un ordre de choses que le temps avait affermi, à des faits presque uni-

(1) « Per totam Normanniam hoc erat ut presbyteri publice uxores ducerent, filios ac filias procrearent, quibus *hereditatis jure* ecclesias relinquerent et filias suas nuptui traductas, si alia deesset possessio, ecclesiam dabant in dotem. » (*Biogr.* Bernard de Tiron et Harduin, abbé du Bec.)

(2) « Ipsos etiam parvulos ad pastoralem promovere curam non dubitant... Rident plurimi alii quasi de infantis honore gaudentes. » (D'Achery, *Spicilegium*.)

(3) Daru, *Histoire de Bretagne*.

(4) Mabillon, *Lettres du clergé de Noyon*, 1079; *de Cambrai*, 1076.

(5) *Volutabra porcorum pinguium*.

versels, que l'habitude revendiquait comme des droits; il n'entreprenait pas moins que de briser les mœurs et la vie habituelle de plusieurs millions d'hommes! L'interdiction du mariage aux ecclésiastiques souleva partout mille résistances, et Grégoire, après des injonctions réitérées, en vint à faire exécuter les canons avec la dernière rigueur. Les prêtres qui s'obstinèrent à garder leurs concubines et leurs enfants furent arrachés des autels et livrés, comme autant de sacriléges impurs, à tous les outrages des exécutions populaires. Le clergé, en grande partie, abandonna son chef; mais les fidèles lui vinrent en aide; il s'ensuivit de grands désastres et de sauvages excès. Le réformateur dut en gémir au fond de son âme; mais il crut qu'en de telles extrémités le salut de l'Église était à ce prix. Et en effet, il y était; le grand rôle de Grégoire VII, ce que l'on peut appeler son rôle pontifical, est surtout le célibat maintenu dans l'Église. La question des investitures, l'invasion des empereurs, ne furent que des questions d'État et de pouvoir politique. Mais le célibat des prêtres, c'était, à ce moment, toute la discipline chrétienne et la morale même dans sa source.

Grégoire, en ce temps, avait à soutenir, au dehors, un autre combat pour l'Église. Le jeune

Henri IV avait eu déjà de violents démêlés avec les précédents pontifes ; il y avait eu des menaces d'anathème ; il octroyait à son caprice, il vendait à son profit toutes les charges ecclésiastiques, et il ajoutait à ces scandales tous les écarts de la vie privée. Avant d'arriver à la rupture qui fit tant d'éclat dans le monde chrétien, il y eut bien des alternatives et des péripéties dont on marquera plus loin les principaux traits. Le Pape, poussé à bout, lança l'anathème, et l'Empereur alla chercher son pardon dans la forteresse de Canosse où la comtesse Mathilde de Toscane avait conduit le pontife.

C'est de ce moment que Mathilde apparaît sur la scène qu'elle devait occuper si longtemps. Cette longue vie est pourtant peu connue : nous tâcherons d'en renouer le fil souvent brisé.

Interrompons ici pour un moment la marche de l'histoire, le duel de l'Empire et de la Papauté, pour descendre aux modestes investigations de la chronique familière, et y chercher d'où venait et comment se développa cette maison des margraves italiens, feudataires de l'Allemagne, ces fidèles de l'Empereur, qui eurent l'Église pour héritiers. Le cadre qu'il a fallu tracer d'abord, pour mettre dans tout son jour le personnage historique de la grande Italienne, va se réduire ici aux plus humbles pro-

portions. Qu'on nous permette de recueillir, dans leur naïveté, des traditions parfois un peu puériles, mais qui sont le premier anneau de la chaîne historique pour les familles comme pour les nations. Il y aura mieux pour nous qu'un intérêt de curiosité dans ce regard jeté en arrière ; on y apercevra les causes et les mobiles des événements qui vont se succéder : Mathilde s'explique par ses aïeux.

Parmi les sources où nous puisons, il existe un document contemporain d'un caractère à part : c'est un poëme-chronique sur la vie de Mathilde, qui fut composé par un de ses chapelains (1). La poésie de ces temps reculés a souvent prêté un véritable secours à l'histoire ; les vers de Fortunat ont fourni, comme on le sait, bien des détails heureux aux *Récits des temps mérovingiens*.

Le pieux serviteur de Mathilde, ce poëte de la maison, était bien placé pour voir de près mille particularités de la vie de sa maîtresse ; il était chapelain de son château de Canosse, et y fut témoin de la fameuse scène entre le Pape et l'Empereur, où Mathilde assista. Il se trouva initié à des faits

(1) *Vita Mathildis celeberrimæ principis Italiæ, carmine scripta Domnizone presbytero qui in arce Canusina apud ipsam vixit.* (In-folio. Apud *Scriptores rerum Brunsvicensium*, etc., *cura Guillielmi Leibnitii*. Hanoveræ, 1707.)

de la vie intérieure que l'histoire ne doit pas dédaigner ; il nous rapporte des conversations, des paroles mémorables qu'il avait lui-même entendues ou qu'il tenait de la comtesse. Il nous fait donc apercevoir plus d'un fil caché de ce grand drame qui émut le monde chrétien, qui est le plus saisissant tableau du moyen âge. Le chapelain Domnizo composa son poëme du vivant de la Grande comtesse, ce qui semble garantir sa fidélité historique. La vérité était, sans nul doute, le principal mérite de l'œuvre aux yeux du poëte et de l'héroïne. Domnizo n'était point un Virgile ; son vers, d'un goût puéril et barbare, n'ajoute aux faits le plus souvent que des ornements burlesques ou faux. Pourtant, quand ce pauvre chapelain nous raconte quelque trait d'héroïsme de ses maîtres, quelque grande action de Mathilde, il semble qu'une vertu subite le pénètre : sa langue se dénoue alors ; quelque chose de vivant, de réel se communique à lui.

Mathilde était la dernière et l'unique héritière des margraves de Toscane ; le poëte, gardien des traditions de famille, nous rapporte ses origines et ses commencements. Ce chapelain de Canosse, véritablement épris de sa grande forteresse, amoureux de chaque pierre, fait d'elle comme sa seconde héroïne : il la personnifie, la fait parler, lui prête des

conversations avec sa voisine Mantoue; et c'est elle-même, cette forteresse un peu prolixe, qui nous raconte l'histoire de ses maîtres. Abrégeons quelque peu son récit.

Un vaillant homme du pays de Toscane, sorti des comtes de Lucques, s'en alla guerroyer sur les Marches de Lombardie. Il laissa trois fils : les aînés s'établirent à Parme, y firent souche; les maisons d'Est et de Brunswick se sont enorgueillies de descendre d'eux. Le plus jeune, nommé Azzo, qui fut l'aïeul de Mathilde, éleva Canosse, courut de grandes aventures et fut l'Achille de cette maison. Arrêtons-nous un peu à cette histoire d'Azzo, que nous raconte ainsi Canosse :

«Le sage Lothaire, roi des Lombards, le suzerain de mon maître Azzo, avait pour femme Adélaïde, l'illustre reine. Mais trop tôt mourut Lothaire, et, contre les désirs d'Adélaïde, le Lombard Bérenger, quatrième du nom, fut salué roi d'Italie. Bérenger se souvint de l'inimitié d'Adélaïde, et, dans sa colère, il la fit saisir et renfermer dans la noire forteresse de Garda, ne lui laissant pour compagnie qu'une jeune servante et un vieux chapelain. Bien longtemps ils languirent au fond de la tour. Le prêtre enfin perça le mur, fit échapper sa maîtresse, lui procura des vêtements d'homme, et

ils parvinrent jusqu'au lac de Mantoue. Ils y trouvèrent un pêcheur avec sa barque, et demandèrent à passer sur l'autre bord. Le pêcheur voulut savoir quelle récompense on lui donnerait : « Si tu savais qui nous sommes, lui dit le prêtre, vite et joyeux, tu nous passerais sans demander davantage. — Dites-moi donc qui vous êtes. — Nous te le dirons si tu nous jures d'en bien garder le secret. » Comme il n'y avait point là d'Évangile, le pêcheur prit deux bâtons, les mit à terre, et jura dessus comme sur une belle croix bénie. Le pieux serviteur lui dit alors : « Voici la reine que Bérenger retenait captive; nous fuyons, sois-nous fidèle. » Louant Dieu, le pêcheur les passa aussitôt, offrit un poisson à la reine et lui dit : « Souvenez-vous de moi un jour. » Il débarqua les fugitifs aux abords de la forêt, où ils se cachèrent. Le vieillard, battant avec précaution les fourrés épais, parvenait à y trouver de quoi nourrir la reine. Mais elle ne cessait pas de soupirer et de gémir : « Hélas ! je n'ai fait que changer de prison ! Va, dit-elle, trouver Adalard, évêque de Régine, qui, j'en suis sûre, m'est resté fidèle; dis-lui mon affliction. » Bien que ses jambes le portassent à peine, le vieux chapelain se mit en route. Il alla trouver l'évêque, lui dit la détresse de la reine, et le supplia de venir à son se-

cours. L'évêque répondit : « Je n'ai, que je sache, aucune forteresse qui soit un asile sûr à notre reine ; mais Azzo, le vaillant et fidèle Azzo, en possède une où elle pourra braver la colère du roi. Voici mes chevaux, pars, cours, et tu auras de lui ce que tu désires. » Le jour se montrait à peine que déjà le bon prêtre était à cheval. « Où est-elle? Qu'est-elle devenue? s'écria Azzo en le voyant. — Elle est morte au fond de son cachot! » A ces mots, le guerrier pleura comme une femme. Le prudent vieillard avait cru devoir éprouver Azzo; mais, voyant sa douleur, il lui dit à demi-voix : « Elle vit et réclame vos secours. » Le comte, sans plus entendre, s'élance à cheval et, suivi des siens, court à la forêt où la reine languissait dans l'attente, et bientôt après, moi, la superbe Canosse, j'avais l'orgueil de lui offrir un sûr abri. Azzo, sans retard, envoya un message au pape Jean XII avec prière de lui donner un bon conseil sur ce qui restait à faire. Déjà, en effet, le prudent Azzo songeait à ménager un mariage entre la reine et l'empereur Othon, alors roi de Germanie. Le Saint-Père, après y avoir longuement pensé, approuva l'idée. Azzo maria donc la reine au roi Othon, qui s'était rendu en secret à Vérone.

« Cependant le roi Bérenger avait appris la fuite

de la reine. A la nouvelle du mariage, furieux contre Azzo, il rassemble ses gens de guerre et se présente devant mes tours, qu'il croyait déjà voir à ses pieds. Mais je suis faite de pierre et non de bois ; Azzo est dans mon enceinte; autour de lui sont ses guerriers les plus vaillants et les plus sages. Roi Bérenger, va, épuise bien tes traits ; tu périras avant d'avoir ébranlé la masse épaisse de mes murailles. Ni bélier, ni renard, ni baliste, ne porte coup qui atteigne jusqu'à ma tête. Voilà le roi qui redouble l'ardeur des siens; il les pousse au combat, il me cerne, il m'enveloppe; il est là, debout, sur le mont Lavaclello; il a juré de n'en pas descendre avant d'avoir contemplé ma chute.

« Une eau fraîche coule au pied du mont Branciano; ceux de l'armée ennemie venaient souvent se désaltérer à la source. Le rusé, l'intrépide Azzo descendait, parfois, la nuit, du haut de sa tour, pour s'aboucher avec les chefs lombards. Informé de ce manége, le roi médita de s'emparer de lui; mais Azzo avait autour de Bérenger plus d'un ami secret, et l'un d'eux, l'appelant dans l'ombre, à demi-voix, jusqu'à ce qu'il mît la tête à l'étroite fenêtre de sa tour, lui dit de prêter l'oreille à ces paroles :

« L'ours un jour feignit d'être touché d'un grand

intérêt pour le cerf, et se disant malade, pria son ami de venir le voir. Le cerf accourt d'un pied léger, et l'ours, pour première caresse, lui emporte net une oreille. A grand'peine le cerf se dérobe aux baisers de son rude ami; mais comment garder rancune d'un si bel accès de tendresse? A la seconde invitation, le cerf se présente de nouveau. L'ours, plus amoureux que jamais, lui enlève l'autre oreille, et le cerf s'enfuit très-humilié. Troisième invitation, promesses brillantes, assurances solennelles, et le cerf oublieux, et le cerf à tête folle d'accourir pour la troisième fois. En le voyant, l'ours, charmé, lui sourit, lui parle; puis, tout à coup, pris de transport, il se jette sur lui et le met en pièces. Il charge le renard de le lui apprêter pour son souper. L'ours se met à table et demande qu'avant tout on lui serve le cœur. « Je n'en ai point trouvé, » dit le renard. L'ours d'insister. « Le cerf n'a point de cœur; s'il « avait un cœur, aurait-il oublié si vite, et serait-il « revenu trois fois à ton appel? » Fais ton profit de cette histoire, mon cher Azzo. » Azzo comprit, et à l'avenir il fit la sourde oreille aux invitations, et ne descendit plus de sa tour.

« Trois ans et plus dura le siége; ce fut l'ennui et non Bérenger qui vainquit Azzo. Fatigué d'inaction, car, à l'abri de mes tours, qu'avait-il à faire?

il réussit à dépêcher un courrier au roi Othon pour lui rappeler ses anciennes promesses et réclamer son secours. À ce message, Othon franchit les monts, descend dans les plaines de Vérone, et se porte au-devant de Bérenger. Celui-ci lève le siége, en frémissant, pour faire face à ce terrible adversaire. La lutte s'engage acharnée, sanglante; enfin l'armée de Bérenger plie et tourne le dos; Bérenger tombe aux mains du vainqueur; à son tour, il est jeté dans un noir cachot, d'où il ne devait pas sortir. »

Cette Iliade de Canosse ne s'arrête pas là : un nouveau siége commence, non moins homérique, et la vieille forteresse, comme une aïeule complaisante, défile le long chapelet de la légende épique. Récit grandiose, mais naïf, qui nous peint fidèlement cette société de robustes enfants qui ne rougissent pas de pleurer, mais qui essuient si vite leurs larmes!

Voici les fils après les pères. Albert, roi des Lombards, brûlant de venger le sien, accourt devant Canosse. Le vigilant Azzo était prêt à le recevoir; il avait eu le temps de remettre en état sa bonne forteresse, qui, sûre d'elle-même, apostrophe ainsi le présomptueux Albert : « Tu t'évertues en vain, roi des Lombards; non, je ne serai pas prise. Aveuglé comme ton père, tu finiras comme lui. Tu

peux te tenir là, debout, fièrement campé devant mes tours ; non, non, je ne serai pas prise ! » Au bout de trois mois, pourtant, Azzo, craignant de se voir bloqué encore pour trois ans dans Canosse, envoya de nouveau au roi de Germanie, qui dépêcha son fils Litolphe en Lombardie. Au dire de la forteresse, une lutte corps à corps s'engagea entre Litolphe et Albert.

« Les Teutons s'avançaient en désordre, chacun suivant sa fantaisie, soit seul, soit par troupe ; ils couraient, croyant surprendre les Lombards. Mais ceux-ci, prévenus à temps et rangés en bataille, entendaient pieusement la messe, prêts à recevoir l'ennemi.

« Le jeune Litolphe, la lance au poing, le casque en tête, s'élance, suivi à peine de quelques-uns des siens. Le roi des Lombards l'attend de pied ferme et, d'un coup de hache, fend son armure et sa poitrine. A cette vue, l'armée teutonique est prise de douleur et d'effroi. Mais Azzo, qui était accouru au secours de son allié, s'écrie au milieu du tumulte pour soutenir le cœur des Allemands ; il les rassure, les presse et les entraîne au combat. La lutte fut horrible et longtemps indécise. Enfin Azzo, bien qu'épuisé, meurtri, resta maître du champ de bataille. Force fut au roi Albert de s'éloigner : n'ayant

plus d'asile ni de paix dans son royaume, exilé, errant, il passa la grande mer, et plus jamais on ne le revit dans ces contrées. S'il ne s'en était pas pris à moi, il n'aurait pas eu cette fin misérable. »

Après ce trait de compassion, la triomphante forteresse nous montre les résultats de la victoire d'Azzo : les Lombards renonçant à prendre un roi parmi eux, et le seigneur de Canosse devenu l'arbitre de ce royaume. Prévoyant dans son ambition, ou modéré dans ses désirs, il ne tenta pas de se faire élire, de s'imposer lui-même aux Lombards; il jugea plus sûr d'offrir cette couronne au roi Othon, comme dédommagement de la perte de son fils, tombé sous la hache du Lombard. Dès le lendemain de la bataille, Azzo n'avait pas manqué d'honorer le corps de son allié, et, ses affaires rétablies, il s'en était allé lui-même jusqu'en Allemagne reporter cet Hector au nouveau Priam. Pour qu'il ne manquât rien à son épopée de tous les accessoires obligés, Domnizo nous a décrit dans toutes les formes les funérailles du guerrier, mêlant les mœurs et les usages de son temps à des emprunts faits à Virgile, l'éternel amour de l'Italie et l'honneur de cette Mantoue que le poëte de Canosse avait sous les yeux :

« Le mois de mai était tout en fleurs : c'était le

temps des herbes aromatiques. Azzo fit apporter solennellement le corps du jeune Litolphe, ordonna qu'on l'ouvrît et que l'on enlevât respectueusement le cœur et les entrailles. Puis, à leur place, on introduisit habilement et avec maintes précautions des aromates et des parfums. A ce spectacle, peuple et soldats attendris pleurèrent tous sur la perte de ce jeune et puissant prince. Le cœur et les entrailles furent déposés à part dans un riche tombeau, digne de la gloire de Litolphe. Ce tombeau se voit encore dans l'église de Saint-Prosper, en un lieu que l'on appelle *Antonianum*. Quant au corps, Azzo le porta lui-même jusqu'en Allemagne au roi Othon. Il l'aborda non point d'un air compatissant et la tristesse sur le visage, mais, parlant à l'ambition du roi plus qu'à la douleur du père, il lui dit résolûment : « C'est trop pleurer; il ne s'agit point de gémir, mais de gagner un royaume : viens donc; viens au plus vite, les Lombards sont à toi. Le roi Albert est en fuite, pars, pars, et la Lombardie tombe sous ta domination (1). »

(1) Patri confortans ipsum direxit et hortans :
Ne nimium plangas, poteris quia vincere magna;
Si veneris statim, Longobardos superabis;
Illorum fugit quoniam rex, si modo curris;
Longobardorum regnum dominaberis horum.
DOMNIZO, 639.

Othon, pourtant, pleura son fils; mais, après lui avoir rendu les suprêmes honneurs, il se hâta de rassembler ses guerriers et de passer en Italie. Sa marche ne fut qu'un long triomphe; les Lombards lui ouvrirent d'eux-mêmes les portes de leur ville et l'acclamèrent roi. A leur tête, il se rendit à Rome et reçut des mains du Pape la couronne de fer. Othon n'oublia pas le dévouement d'Azzo; il le combla de biens et d'honneurs, et nul ne pénétra plus avant dans son amitié que le seigneur de Canosse. « Comment ne pas aimer, en effet, celui à qui l'on doit une couronne? »

Ainsi Othon devait tout à Azzo, mais Azzo devait tout à Canosse; c'est ce dont notre héroïne ne cesse de se vanter, portant, comme les héros d'Homère, la sincérité dans l'orgueil : « Azzo multiplia mes tours et éleva jusqu'au ciel mes murailles; mais n'était-ce pas par moi qu'il était riche, par moi que tout lui était venu? Il était donc naturel que tout ce qu'il avait conquis de beau, de précieux, casques, boucliers, armures, haches, épées, servît à l'ornement de mes vastes salles (1). »

(1) Voir à l'Appendice A le texte latin. L'excessive rareté de ce vieux poëme nous engage à en citer les principaux fragments. Voir, en même temps, les éclaircissements historiques sur les premières invasions d'Othon le Grand en Italie, et sa lutte avec les Lombards.

Arrêtons-nous dans cette histoire plus ou moins légendaire d'Azzo : nous avons surtout voulu montrer le rôle véritablement historique de cet aïeul de Mathilde, qui fut l'instrument de la domination germanique en Lombardie. Ses descendants restèrent fidèles aux souverains allemands, qui, de leur côté, ne cessèrent d'augmenter en puissance cette famille italienne. Boniface, petit-fils d'Azzo et père de Mathilde, fut ainsi créé, en 1027, par l'empereur Conrad, duc et margrave de Toscane. Il ne s'épargna pas pour son suzerain; il alla combattre pour lui jusqu'en Bourgogne et sur le Rhin. On le voit également dévoué à Henri III, fils de Conrad; il lui conquit la ville de Parme. Mais l'Empereur, jaloux peut-être de la haute influence de son vassal, tenta, dit-on, de le faire assassiner. Cet ami des Empereurs fit, comme eux, la guerre aux biens de l'Église; s'il en faut croire les historiens du temps, il était peu scrupuleux à cet endroit.

Boniface avait épousé une princesse de Lorraine, Béatrix, issue de race capétienne. Béatrix, aussi pieuse que belle, parvint sans doute à faire réfléchir son mari sur les conquêtes qu'il faisait aux dépens de l'Église, car on le voit bientôt aller dans la pénitence aussi loin qu'il était allé dans le péché : la tradition nous le montre, en effet, se faisant fla-

geller nu par des religieux devant un autel de la Vierge ; il se disposait à un pèlerinage expiatoire à Jérusalem lorsqu'il mourut. Un jour qu'il traversait à cheval la forêt de Mantoue, des meurtriers embusqués l'assaillirent à coups de flèches empoisonnées (1). D'où étaient partis ces coups? L'Empereur, inquiet des pénitences de Boniface et de son retour subit vers l'Église, se débarrassa-t-il de lui violemment?

Le margrave avait eu trois enfants de sa femme Béatrix : l'un mourut de son vivant; l'autre fils succéda à son père et ne lui survécut que peu de temps. Restait une fille âgée de sept ans, du nom de Mathilde. Ici se remarque un fait important : Béatrix succéda en toute souveraineté à son fils; ce fut une dérogation à la loi féodale. Lors du mariage de Béatrix, l'Empereur, qui avait de grandes obligations au duc Frédéric, son père, voulut, en signant au contrat, que les États de Toscane, à défaut d'héritier mâle, fussent réversibles sur la tête de Béatrix (2).

(1) Voir à l'Appendice B le texte latin de Domnizo et les éclaircissements historiques sur la généalogie de Béatrix.

(2) Jusqu'alors le margraviat de Toscane n'avait point été un fief héréditaire. Après chaque margrave il faisait retour à l'Empire et Boniface lui-même n'en avait obtenu l'investiture que cinq ans après la mort de Tédalde. Mais, à l'époque de son ma-

Ce fut à Lucques, alors la plus belle des villes de Toscane et la résidence des margraves, que la jeune Mathilde fut élevée; elle y grandit sous la tutelle de sa mère. Le poëte exalte et la haute naissance et la beauté de Béatrix :

« La belle Béatrix était de race royale; elle était de la race des maîtres du monde (1). »

Dans cette Italie où le génie de l'antiquité s'était voilé plutôt qu'éteint sous les Barbares, on nous montre la jeune Mathilde adonnée à l'étude, à la méditation; de bonne heure elle parlait plusieurs langues; elle écrivait en latin comme les clercs, vénérait les grandes ruines du passé, songeait à élever aussi de nouveaux monuments où le beau s'alliât à l'utile (2). De sa mère elle apprit la piété, mais avec l'ardeur du sang italien qu'elle tenait de son père : au moral comme au physique, elle avait de l'un et de l'autre. Elle était grande, avec les beaux traits de Béatrix et le teint méridional de son

riage avec Béatrix de Lorraine, l'Empereur érigea la Toscane en fief héréditaire, et permit de plus, en faveur de Béatrix, cette dérogation aux lois féodales en matière de succession. (*Art de vérifier les dates.*)

(1) Stirpe fuit genita regali pulchra Beatrix;
Majorum mundi stirpe fuit genita.

DOMNIZO.

(2) *Chron.* de Lambert d'Aschaffenbourg.

père (1) : belle et majestueuse femme, l'amour de tous les yeux (2).

La sage et douce Béatrix s'inquiéta peut-être des premiers mouvements de cette âme ardente : elle s'attacha à inculquer les vertus modestes à cette héritière des grands margraves, et de bonne heure, dit chastement le poëte, elle la forma « aux plus belles mœurs (3). »

Béatrix et sa fille entretenaient avec Rome de pieux et affectueux rapports. Hildebrand, dans ses missions fréquentes, avait eu maintes fois l'occasion de traverser la Toscane et d'y voir Mathilde et sa mère ; sa politique et son génie avaient deviné de loin quel parti l'Église tirerait un jour de la future souveraine. A sa demande, il lui donna pour guide en toutes choses Anselme, qui fut évêque de Lucques. Ainsi, nous dit le poëte dans cette heureuse comparaison :

« Comme fit Jésus expirant sur la croix, lorsqu'il confia sa mère à son disciple bien-aimé, ainsi fit

(1) Quæ similis matri, color illi maxime patris.

DOMNIZO.

(2) . . . . . . Dominam claram multis oculis oculatam.

Id.

(3) Pulchris moribus.

Id.

Grégoire, le prince de l'Église romaine, lorsqu'il confia à Anselme la Comtesse (1). »

Anselme, dit un biographe italien, unissait à beaucoup de savoir et de sainteté une prudence, une habileté consommées dans les affaires politiques (2). L'âme de Mathilde, façonnée par un tel ouvrier, s'éprit pour l'Église d'une dévotion héroïque. Cette âme d'élite semblait faite pour les attachements les plus saints; de bonne heure elle s'était ouverte à des sentiments d'un patriotisme à peu près inconnu; elle ne cessa de confondre dans un même amour l'Église et l'Italie : c'est ce double dévouement qui la caractérise. On dirait qu'elle-même dicta à son naïf historien ces vers qui méritaient de n'être pas oubliés :

« Mon cœur brûle d'un même amour pour l'Église et mon Italie (3). »

Les événements dont son enfance avait été frappée contribuèrent, autant que les leçons d'Anselme,

(1) Gregorius præsul romanus, ut egit Iesus
In cruce qui moriens dat discipulo genitricem,
Commisit Dominam sic Anselmo comitissam.

(2) Fiorentini : *Mem. della Gran-Contessa.*

(3) Ecclesiæ unus amor mea corda refovit
Italiæque meæ. . . . .

DOMNIZO.

à mettre en elle ce double sentiment, ce double dévouement à Dieu et à la patrie.

Béatrix, durant les années de son gouvernement, avait eu à subir les menaces, les exactions et les violences de ses turbulents voisins. Cette femme, qui représentait doucement la justice et la piété, était aux prises de toutes parts avec la force brutale. Godefroi, duc de Lorraine, son parent, mis au ban de l'Empire après une lutte contre son suzerain, pensa rétablir ses affaires par un coup d'audace singulier : il franchit les Alpes avec les restes de son armée, se jeta à l'improviste sur la Toscane, et contraignit Béatrix à recevoir sa main. Mais ce n'était point un appui que lui apportait cette alliance forcée : c'était à elle, au contraire, que le prince lorrain demandait secours.

L'Empereur, à la nouvelle d'un mariage qui venait déjouer ses projets, s'avança vers l'Italie à grandes journées. Godefroi n'était point en mesure d'engager la lutte en Toscane. Tandis qu'il se jetait en Allemagne pour y tenter une diversion, Béatrix prit le parti de se rendre seule, avec sa mère Mathilde, qui vivait encore, à la rencontre de l'Empereur, son parent. L'Empereur exigeait l'annulation d'un mariage imposé par violence; il entendait que la Toscane n'eût de protecteur que lui, il vou-

lait pour Béatrix et sa fille des époux de son choix. Peut-être Béatrix eût-elle souscrit volontiers à la première de ces exigences, mais elle redoutait les liens que lui réservait l'Empereur; elle s'efforça donc de persuader à ce prince qu'un vaillant homme, tel que Godefroi, lui serait utile contre les Normands, qui faisaient alors une rude guerre aux possessions de l'Empire. Songeant d'ailleurs aux intérêts de sa fille, elle déclara en pleine diète que son mariage avec Godefroi avait été volontaire. L'Empereur, courroucé, protesta et voulut faire entendre des témoins pour établir la violence qui avait été faite à Béatrix; mais la diète n'y consentit pas, alléguant qu'une femme noble devait en être crue sur parole. L'Empereur, obligé de céder, tourna sa fureur contre Béatrix et sa mère, qu'il traîna prisonnières à la suite de ses armées; rien ne put le fléchir, et sa mort seule les délivra.

Le souvenir de pareils événements était resté dans l'âme de Mathilde, comme la condamnation de ce pouvoir impérial qui se révélait par de tels abus de la force. De retour en Toscane auprès de sa fille qui atteignait alors quinze ans, Béatrix se trouva en face de nouvelles difficultés : l'archevêque Cadalous, cet antipape de la façon de l'Empereur, voulant se porter sur Rome, s'apprêtait à traverser la Toscane

à la tête d'une armée impériale. Mathilde et sa mère n'hésitèrent pas à barrer le chemin à cet intrus de la force contre le droit de l'Église. C'est là que commence ce grand rôle d'action que Mathilde devait soutenir pendant soixante ans : combattre avec l'épée, et donner jusqu'à son sang à la cause qu'elle défendait. Voici son premier fait d'armes : « Déjà elle allait à la guerre, dès ses quinze ans, la toute jeune Mathilde (*giovinetta*); et, malgré les appréhensions de sa mère, aussi intrépide dans son ardeur guerrière que dans sa foi, ne se ménageait pas les armes à la main. Il est présumable pourtant, ajoute le chroniqueur, que Mathilde ne combattit pas seule et que sa mère l'accompagna dans cette première bataille (1). »

L'antipape, arrêté dans son mouvement, n'osa revenir à la charge, et fit un détour pour éviter l'armée toscane; il parvint sous les murs de Rome. Le Pape Alexandre II accepta l'asile que lui offrirent près d'elles les deux princesses. Elles le reçurent à Lucques, lui donnèrent pour sa garde leurs meilleures troupes, négociant et se préparant à une lutte désespérée contre l'usurpateur. Elles pressèrent Godefroi de marcher sur Rome et d'en chasser

(1) Fiorentini, *Mem. della Gran-Contessa*, etc.

l'antipape. Mais Mathilde ne s'en tenait pas à pousser les autres au combat; elle marchait la première. Elle partit donc avec Godefroi, battit Cadalous sous les murs de Rome et rétablit le pape Alexandre (1).

Rien ne manquait à la fille des margraves : la plus haute origine, la jeunesse, la vertu, la beauté, des troupes victorieuses, des États florissants. Tous les princes de la chrétienté recherchèrent sa main. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, plusieurs souverains d'Allemagne, bien d'autres encore, comptèrent parmi ses prétendants. Aucun d'entre eux ne fut accueilli, et le motif pour expliquer tant de refus, c'est que rien ne pouvait la décider à quitter l'Italie,

« L'Italie, son seul et unique amour (2). »

Mais de quels sacrifices n'était-elle point capable pour l'Église? Robert Guiscard et ses Normands venaient de conquérir la Sicile. On sait le parti que Rome avait su tirer de ces aventuriers en Campa-

(1) En 1061. Ici Fiorentini nous fait remarquer que Vogliano, Il Platina, Il Sigonio et d'autres historiens sont dans l'erreur quand ils nous montrent Mathilde figurant dans cette bataille avec *son mari* Godefroi. Il s'agissait de Godefroi, beau-père de Mathilde, et non de Godefroi son futur époux.

(2) « Amore fovit præcipuo Italiam. »

(*Chronique du temps.*)

nie, à Tibur, à Préneste. Mais ces chevaliers prévoyants, ces rusés calculateurs n'avaient pas négligé de stipuler à l'avance le prix de leurs services, et l'investiture de la Sicile leur avait été promise. La conquête achevée, Robert Guiscard rappela donc au Saint-Siége ses engagements. Mais cette brusque conquête avait surpris et déconcerté la politique de Rome : en donner l'investiture aux Normands, c'était jeter un défi à l'Empereur, car à l'Empereur seul avait appartenu d'octroyer ainsi les royaumes.

Peu disposé, à ce moment, à pousser ainsi les choses à l'extrême, le pape Alexandre chercha à gagner du temps. Les vainqueurs impatients menacèrent et finirent par marcher sur Rome. Hors d'état de tenir tête à ses anciens amis, le Pape tourna les yeux vers la Toscane, où il ne douta pas de trouver appui. Les princesses Béatrix et Mathilde, en effet, mirent aussitôt leurs forces sur pied, et sollicitèrent le duc Godefroi d'en prendre le commandement. Celui-ci hésita d'abord et, avant de se décider, voulut que Mathilde s'engageât à épouser son fils Godefroi, l'héritier de Lorraine (1). Tant de prétendants éconduits semblaient dire que

(1) Voir à l'Appendice C quelques détails sur ces deux princes lorrains.

le mariage n'était point le fait de cette héritière, qui semblait résolue à laisser éteindre sa maison; mais ce qu'elle n'eût point fait pour le sang des margraves, elle le fit pour l'Église : les périls de l'Église parlèrent si haut qu'elle céda; elle mit seulement cette condition, qu'elle ne quitterait point l'Italie pour la Lorraine, et qu'elle garderait, dans le mariage, toute la pureté du célibat. L'arrangement se conclut ainsi : ce que voulait Godefroi, c'était de faire épouser la Toscane à son fils.

Mathilde partit de nouveau avec son armée, décidée à courir elle-même toutes les chances des combats. Ce n'était point encore le temps de la chevalerie : les Clorinde et les Bradamante n'étaient point sorties du cerveau des poëtes italiens, et en réalité on n'avait guère vu que des mères affronter le péril pour leurs fils au berceau. Mais ici, c'était la fille de l'Église qui combattait pour sa mère. Mathilde et Godefroi allèrent joindre, dans Rome même, le pape Alexandre et Hildebrand.

« A l'arrivée de Godefroi, dit un biographe, la ville commença de respirer; mais, à la vue de Mathilde armée pour la cause de saint Pierre, on résolut de ne pas attendre l'ennemi derrière les murailles, de marcher en avant, et d'aller chercher les Normands jusqu'au sein de cette belle Campanie

qu'ils venaient de conquérir. » Ces rudes enfants du Nord que l'instinct aventureux avait promenés de la Baltique et de la Manche aux rivages de Sicile, ces conquérants inassouvis venaient d'envahir en effet la Pouille et la Campanie. Godefroi sortit donc de Rome, ayant à ses côtés la pieuse guerrière en qui tous avaient foi. Les deux partis se joignirent à Aguino.

Il y allait de la conquête ou du salut de Rome, et la lutte fut longue et acharnée; on se combattit pendant dix-neuf jours. Habitués qu'ils étaient à de faciles conquêtes, les Normands s'étonnèrent de rencontrer de si rudes ennemis. Se voyant forcés dans leurs retranchements, pour la première fois ils demandèrent à traiter (1). Est-ce que la vue de la vaillante Italienne, au milieu des gens de guerre, aurait frappé de superstition ces païens du Nord dont l'imagination n'avait pas perdu tout souvenir des Valkiries? L'histoire nous montre, en effet, Mathilde présente jusqu'à la fin de ces combats, et reprenant, avec l'armée victorieuse, le chemin de Rome, où toutes sortes d'honneurs l'atten-

(1) Le bruit courut, à cette époque, que le duc Godefroi avait reçu des Normands une grosse somme d'argent pour leur accorder la paix, au moment où, réduits à la dernière extrémité, ils ne pouvaient résister plus longtemps; le cardinal d'Aragon dément ce bruit.

daient (1); mais sa plus chère récompense, dit l'écrivain, fut d'avoir donné, dans cette guerre, de pareils traits de *virilité chrétienne* (2).

Les combats d'Aguino délivrèrent l'Église, et Mathilde accomplit sa promesse en épousant le fils de Godefroi. Les actes sont là pour l'attester. Les écrivains sérieux n'ont jamais mis ce mariage en doute, tout en constatant que Mathilde ne quitta point *son Italie*, qu'elle n'eut point d'enfants et qu'elle garda même son vœu de virginité Une seule chose a pu étonner : c'est le silence de ce bon chapelain, l'homme des détails domestiques, si religieusement prolixe à l'endroit de sa maîtresse. Nous pourrions affirmer qu'on cherchera vainement dans l'Iliade de Domnizo un mot qui ait rapport à ce mariage. Les chroniqueurs nous parleront plus tard d'un second mariage, et Domnizo se taira encore. Qu'en faudra-t-il conclure? Irons-nous croire, d'après les vagues échos des rumeurs de parti, que de pénibles et funèbres souvenirs s'étaient attachés au mariage de Mathilde, ce qui pourrait expliquer le silence volontaire du bon historien? Des écrits sus-

(1) « Gloriosus dux cum eadem comitissa Matilda ad curiam domini Alexandri cum gaudio remeavit. » (*Atti del cardinal d'Arragona.*)

(2) Cristiana virilità. (Fiorentini.)

pects rapportent, en effet, ceux-ci que Mathilde avait éprouvé de telles douleurs dans l'enfantement, qu'elle avait pris la résolution de ne plus s'exposer à être mère; ceux-là, plus riches en imagination ou en haine, ne nous disent-ils pas que Mathilde, implacable dans le souvenir des tortures de la maternité, aurait poursuivi son mari d'un long ressentiment jusqu'à ce point inouï d'armer le bras de son fils contre son père? Il y a même une autre variante : Mathilde, se trouvant au bord d'un lac avec son mari (et dans quelles circonstances, bon Dieu!), lui aurait asséné sur la tête un grand coup d'épée, et, assistée d'une servante, aurait jeté le malheureux prince dans l'eau. C'est ainsi que la légende, trop fidèle écho des passions du temps, calomnie encore la mémoire de Mathilde.

Quant à l'histoire, moins riche d'incidents sur ce fait, elle admet simplement, et avec preuves à l'appui, le mariage de la comtesse, mariage purement politique, sans union réelle entre les époux. Son vrai mariage était avec Rome; on l'y retrouvait elle et sa mère en toute occasion solennelle. Lorsque le pape Alexandre II mourut, et que la tiare passa sur la tête de celui qui, de fait, gouvernait l'Église, Béatrix et Mathilde se rendirent à Rome après cette élection, qui remua la chrétienté. Elles écrivirent

à l'empereur Henri (1), pour le presser de ratifier le choix du nouveau pontife (2).

Henri était un jeune prince livré alors à tout le désordre des passions, et qui avait, par mille excès, scandalisé le monde. Plus d'une fois les deux princesses avaient intercédé pour lui auprès d'Alexandre; de même elles tentèrent de disposer à l'indulgence l'âme bien moins flexible d'Hildebrand. Mais celui-ci, dès l'abord, montra ce qu'il devait être : il écrivit à Henri de ne point ratifier son élection, lui déclarant que son premier acte serait d'infliger un châtiment à ses désordres. Malgré cet avertissement, l'Empereur, à la demande de ses parentes, n'en confirma pas moins l'élection. Les deux nobles femmes continuèrent au jeune Henri ce rôle d'indulgente entremise auprès de Grégoire. Mais, à côté des déréglements du jeune homme, il y avait les prétentions de l'Empereur, et le pontife ne semblait

(1) L'histoire a attribué à Henri IV le titre d'empereur; mais l'Église et même les contemporains ne le désignent en général que sous le titre de roi, parce qu'il n'avait pas été couronné à Rome par le Pape. Plus tard, il y reçut la couronne des mains de l'antipape Guibert.

(2) Ce fut Grégoire VII qui le premier, dès son avénement, ordonna de n'attribuer à l'avenir le titre de pape qu'aux seuls évêques de Rome. Jusqu'à cette époque les fidèles donnaient ce titre indifféremment aux pontifes, aux évêques et même aux simples prêtres.

pas plus disposé à fléchir devant les uns que devant les autres. Il fit entendre des paroles menaçantes, et le prince, intimidé, baissa la tête. Mais c'était moins devant le Pape que devant les événements : la Thuringe et la Saxe venaient de s'insurger contre lui. Ainsi pressé par les circonstances, il écrivit au Saint-Père, pour implorer sa clémence et l'assurer de son repentir. Tant d'humilité surprit Grégoire lui-même, et la joie orgueilleuse qu'il en ressentit lui dicta ce message à Mathilde : « Apprenez que le roi Henri vient de nous adresser une lettre pleine d'humilité et d'obéissance, et telle que nous n'avons pas mémoire que ni lui ni ses prédécesseurs en aient jamais écrit de pareille à des pontifes romains (1). »

Mais le langage de Henri était aussi variable que ses affaires : il se courbait et se relevait avec les événements. Vainqueur en Saxe ou en Thuringe, il prenait vite avec Rome le ton d'un vainqueur. Essuyait-il un échec, il s'adressait à Mathilde, sa cousine, pour qu'elles usassent, elle et sa mère, de tout leur crédit auprès de Grégoire. C'est ainsi qu'il charge la comtesse de remettre au Saint-Père une

(1) « Henricum regem, præterea scias dulcedine et obedientia plena nobis verba misisse et talia qualia neque ipsum neque antecessores suos recordamur romanis pontificibus misisse. » (*Epist.* XXX, l. Ier.)

lettre qu'il terminait par ces mots : « Et ce que je vous mande, que personne ne le sache excepté vous, ma tante Béatrix et sa fille Mathilde (1). »

Tout ce que voulait Henri, c'était de gagner du temps. Son message annonçait au Pape des messagers, hommes pieux et sages, qui devaient l'entretenir, de sa part, et s'employer à ce que la paix ne fût point troublée. Mais le Pape, au bout de quelques jours, ne les voyant pas venir, écrivit à Mathilde : « Nous ne pouvons consentir à un plus long délai; ce n'est là qu'un expédient, et l'honneur de saint Pierre, comme le nôtre, nous défend de nous y prêter (2). »

Maintenant écoutons le poëte : « Grande était, dit-il, la tristesse de Mathilde et de Béatrix, qui, toujours liées d'un saint amour au pontife romain, voyaient avec horreur la perfidie de l'orgueilleux monarque (3). »

(1) « Hoc autem quod mando, neminem scire volo præter vos, dominam matremque meam, atque amitam Beatricem et filiam ejus Mathildem. »

(2) « Quapropter vos scire volumus nos huic petitioni nullatenus consensuros, quoniam quod modo inventum est, non videtur Beato Petro ac nobis honorabile velle ejus utilitati provenire. » (*Epist.* XXIX.)

(3) Tristes inde satis Mathildis erantque Beatrix
Quæ dominum Papam flagrantem semper amabant;
Perfidiam regis detestavere tumentis.

DOMNIZO.

L'âme affligée de Béatrix soutint mal cette lutte entre son amour pour l'Église et sa pitié indulgente pour un neveu qu'elle avait aimé. Dieu devait lui épargner le spectacle des rudes épreuves qui allaient venir. De cruels pressentiments troublèrent ses dernières années; elle avait, non sans regrets, vu mourir le duc Godefroi, ce mari qui s'était donné à elle par la violence, mais dont il semble que le cœur avait grandi comme la fortune (1).

Devenu duc de Toscane par son mariage, il avait été associé au gouvernement de Béatrix, comme on le voit par les jugements rendus au nom de l'un et de l'autre (2). Une lettre, d'une intimité curieuse, adressée à Béatrix par le célèbre Pierre Damien, vient nous dévoiler des particularités inattendues de leur existence conjugale :

« Quant à ce grand secret de continence que vous avez observé mutuellement, écrit l'évêque d'Ostie à Béatrix, je vous avoue que longtemps j'en ai douté pour deux motifs : d'abord, il me semblait qu'un homme de l'humeur de Godefroi ne pouvait prendre au sérieux (*hilariter*) un pareil vœu; et puis, je supposais que vous-même désiriez avoir un fils. Mais Godefroi m'ayant juré, il y a peu de temps,

(1) Godefroi mourut en 1070.
(2) Voir à l'Appendice C.

sur le corps du bienheureux Pierre, que votre vœu de chasteté avait été religieusement gardé, je m'en suis réjoui (1). »

C'est ainsi que ce prince lorrain, après avoir longtemps mené la vie errante d'un chef de bande, se fixa enfin et devint appliqué aux affaires et à la religion. Grégoire, cependant, trouvait qu'il avait eu bien des rechutes, et n'était pas tout à fait tranquille sur son salut (2). Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs assurent que Godefroi mourut dans les sentiments d'une haute piété, à Verdun, où il s'était retiré dès le commencement de sa maladie, espérant que l'air natal le rendrait à la santé.

Béatrix venait encore de voir mourir l'autre Godefroi, son gendre, le mari de Mathilde. Celui-ci resta complétement lorrain et aussi résolûment dévoué à l'Empereur que sa femme était dévouée

(1) « De mysterio autem mutuæ continentiæ, quam inter vos Deo teste servatis, diu me, fateor, duplex opinio tenuit, ut virum quidem tuum arbitrarer hilariter hoc pudicitiæ munus offerre ; te vero gignendæ prolis desiderio non hoc libenter admittere. Sed cum gloriosus idem vir nuper mihi ante sacrosanctum corpus Beati Apostolorum Principis intimasset sanctum desiderium tuum, et pudicitiæ perpetuo conservandæ propositum fateor, lætatus sum, etc., etc. » (Petr. Dam., VI, 14.)

(2) Il écrivait, quelque temps après sa mort, au mari de Mathilde : « Reminiscere patrem tuum multa sanctæ Romanæ Ecclesiæ promisisse, quæ si executus foret longe aliter, et hilarius de eo, quam sentiamus, tecum gauderemus. » (*Epist.* 1, 72.)

au Pape. Dans l'espoir de l'attirer à sa cause, Mathilde le fit nommer général de l'Église; mais Godefroi, peu soucieux de ses engagements, s'en retourna tranquillement en Lorraine, au moment où le Saint-Siége était aux prises avec les Normands. Une telle conduite avait dû blesser profondément Mathilde. Godefroi ne fit rien pour racheter sa défection : le général de l'Église trahit plus d'une fois la cause qu'il avait à défendre. Enfin, Mathilde apprit, avec stupeur, que son mari se trouvait mêlé à un projet de guet-apens sur la personne du Pape (1). Ce ne fut que par égard pour Mathilde, et sur ses prières, que Grégoire consentit à ne pas l'excommunier (2).

Godefroi le Bossu, en dépit de sa constitution et de sa tournure si peu chevaleresque, était brave, il aimait la guerre et passait pour un général expérimenté; il périt assassiné à Anvers, à l'instigation

(1) Cet épisode sera rapporté plus loin.

(2) Il est question dans Baronius et autres auteurs, d'un divorce entre Mathilde et Godefroi. Il n'en existe aucune preuve authentique, et cette opinion, très-contestable, paraît ne reposer que sur les termes suivants d'une lettre de Grégoire, écrite du vivant de Godefroi : « Gotifridi *quondam* illius viri. » Beaucoup de lettres de Grégoire ne sont pas datées, et peut-être que, pour celle-ci, il y a eu erreur de date. Du reste, si le divorce ne fut pas prononcé, la séparation de fait exista, et il est admis généralement que Mathilde vécut vierge.

de Robert de Flandre, son ennemi. Grégoire oublia chrétiennement les torts de l'époux de Mathilde : quelque temps après sa mort, il écrivait à l'évêque de Metz : « Quant à Godefroi, je veux que tu saches qu'indigne que nous sommes, nous rappelons souvent sa mémoire devant Dieu; nous avons oublié ses haines et nos ressentiments; nous n'écoutons que notre amitié fraternelle pour Mathilde, nous cédons à ses prières et nous faisons des vœux pour le salut du défunt. »

La mort de Godefroi devait être suivie de près par celle de Béatrix. Cette autre vie qui s'éteignait dans la tristesse et dans les larmes, c'était comme la vie de Mathilde elle-même. Tous les sentiments de ces deux femmes étaient pareils, à quelques nuances près. Du côté de la mère, plus de faiblesse humaine et d'indulgence peut-être ; du côté de la fille, plus d'intrépidité dans la foi. Grégoire, du reste, ne les sépare jamais. C'est à elles, les premières, qu'il annonce son élection ; c'est sur elles qu'il fonde ses dernières espérances d'accommodement avec Henri : « Quand des personnes telles que la glorieuse Béatrix et sa fille Mathilde, écrit-il, s'emploient à cette œuvre de réconciliation et de paix et la croient possible, nous ne pouvons, nous ne devons mépriser leurs pieux conseils. » Il con-

naît d'ailleurs leur dévouement au Saint-Siége . « Le moindre doute sur la comtesse Béatrix serait une injustice, dit-il ; elle et sa fille Mathilde, pour tout ce qui regarde Dieu et les intérêts de sa sainte Église, se sont montrées envers nous d'une fidélité à toute épreuve. » Il se plaît à leur répéter à elles-mêmes combien, en retour, cette fidélité lui inspire de confiance, et il trouve pour l'exprimer des mots pleins d'attendrissement : « J'ai en vous, au milieu de ces extrémités, non pas seulement des vicaires, mais d'autres moi-même, si je puis m'exprimer ainsi. Cela ne m'étonne pas : si je suis aimé de vous comme je vous aime, personne ne passe avant moi dans votre cœur. » Il est toujours prêt à témoigner ce qu'il éprouve et pour Béatrix et pour Mathilde : « Je veux que vous sachiez, dit-il à l'impératrice Agnès, que nous avons beaucoup travaillé pour la cause des bienheureux Apôtres ; comme toujours, Béatrix et Mathilde, notre fille commune, ont pris part nuit et jour à nos travaux (1). »

Ailleurs, il écrit encore aux deux princesses, avec cette effusion de cœur : « Nous ne détestons rien tant que les exagérations et les vaines louanges ; mais c'est en toute vérité que nous nous ap-

(1) *Epist.* I, 85. Ont sué (*desudare*), dit Grégoire, qui ne craint pas le mot énergique.

puyons avec plus de confiance sur votre noble dévouement que sur les promesses et l'appui de tous les monarques du monde; cette confiance, ce sont vos paroles, ce sont vos actions, votre zèle, votre piété, votre loyauté, votre foi et votre constance qui nous l'inspirent (1). » Quelques jours après il leur envoie ce message : « Nous avons appris que l'une de vous se disposait à passer les Alpes; mais auparavant, s'il est possible, nous désirons vivement avoir un entretien avec vous. Vos conseils sont les conseils de sœurs bien-aimées, ce sont les conseils des filles de Pierre, et nous les invoquons dans toutes les affaires et les difficultés qui nous assiégent. » Grégoire, un jour, a cédé aux instances de Béatrix, il a consenti à répondre quelques mots à l'Empereur; il ne cache pas à Henri la toute-puissance de l'intervention de ses parentes. « C'est à la prière de l'auguste impératrice, votre mère, mais c'est surtout d'après les conseils de Béatrix et de Mathilde que nous vous écrivons. »

Depuis la rupture, les deux nobles femmes, inébranlables dans leur foi, avaient souffert dans leurs affections. La mère, qui avait porté plus longtemps le poids de la vie, ne fit plus que languir depuis,

(1) *Epist.* II, 9.

ainsi que nous le dit, en toute certitude, le poëte du foyer domestique qu'il faut écouter encore :

« Mathilde et Béatrix restèrent fermes comme le roc. Elles étaient les médiatrices et les amies du roi; mais, quoique ses proches parentes, ce que leur tristesse disait assez, elles ne se séparèrent point du Pape.... Édifiante en ses paroles comme en ses actions, chère à tous, aux petits encore plus qu'aux grands, Béatrix tomba malade à Pise, et sortit saintement de ce monde. Son corps est à Pise (1); que son âme soit en paradis ! »

La grande parole de Grégoire arriva de loin à Béatrix et la soutint jusqu'au dernier instant. Cette mère expirante avait besoin d'être fortifiée,

(1) On trouve dans le poëme de Domnizo les singulières lamentations de la forteresse de Canosse qui croyait avoir plus de droits que Pise à posséder le corps de Béatrix. Traduisons encore ce passage où Canosse ne ménage pas la cité marchande dont elle est jalouse : « Un profond chagrin me consume de voir une ville indigne posséder le corps de ma maîtresse. Cette ville sordide est ouverte aux païens, aux Turcs, aux Libyens, aux Parthes; les noirs Chaldéens eux-mêmes souillent ses rivages. Moi, Canosse, je suis pure de toutes taches; je suis un noble lieu de sépulture. Il n'est pas bon d'aller chercher l'éternel repos dans les villes impies où se commettent des crimes journaliers. La plupart de mes anciens maîtres ont dédaigné d'être ensevelis en de pareils lieux, et ont ordonné qu'après leur mort on les ramenât à Canosse. Mais j'espère en celui qui console que je serai dédommagée et que j'aurai la joie de posséder un jour tout entière l'illustre Mathilde. . . . . »

car c'était au début d'une crise redoutable dont elle apercevait les suites que Béatrix allait quitter la terre; elle y voyait sa fille demeurée seule, aux prises avec des difficultés inouïes.

Ainsi Mathilde vit se détacher successivement tous ses liens, et son âme resta tout entière à ce grand et exclusif amour qui allait la remplir désormais.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Empereur Henri IV était enfin sorti de ses luttes contre la Saxe et la Thuringe. Dès qu'il vit ces deux provinces sous ses pieds, il ne garda plus de mesures avec Rome (1). Il exigea la déposition de tous les évêques saxons, et il en nomma de nouveaux. La plupart des villes protestèrent contre ces investitures : Cologne se souleva et repoussa un simple clerc que l'Empereur avait tiré de sa chapelle pour en faire un archevêque. Provoqué par de tels actes, Grégoire se plaignit avec éclat, et prononça le mot d'excommunication (2).

Le pontife mettait dans sa conduite, avec l'ar-

(1) Commisso bello, victor rex extitit ergo,
Unde superbus adest, Papam despexit, ut amens;
Omnia quæ Papæ matrique spoponderat ante
Fregit et invasit, simoniacos revocavit.

DOMNIZO.

(2) Acrius ad regem scripsit pastor sacer, et se
Ulterius clamat non posse pati mala tanta.

Id.

deur de ses convictions, tout l'impérieux de son caractère; ses coups portaient de tous les côtés à la fois (1), et un orage d'inimitiés se forma contre lui. L'Empereur, le chef des Normands, les évêques d'Allemagne et d'Italie, l'aristocratie féodale, c'étaient là autant d'adversaires qu'il avait pris à partie sans ménagement, et qui se réunirent pour l'abattre. Avant d'en venir à le déposer, on tenta d'abord le moyen le plus expéditif, l'assassinat. L'archevêque de Ravenne, Guibert, jeta les yeux sur un jeune seigneur de Rome appelé Cencius (2). Fils du préfet de la ville, abusant de son crédit et de ses richesses, Cencius avait épouvanté Rome de ses excès. Son audace était allée jusqu'à ériger une tour au sein de la ville même, au bord du Tibre. Il s'était rendu maître du pont de Saint-Pierre, et y avait apposé une troupe de sicaires qui rançonnaient et dépouillaient voyageurs et passants (3). Le Pape eut raison de cette tyrannie, et fit abattre

(1) Remarquons toutefois que Grégoire recommandait à Mathilde d'aller doucement. « Personne, lui écrit-il, n'arrive d'emblée au sommet, et les grands édifices ne s'élèvent que peu à peu. » (Nemo repente fit summus et alta ædificia paulatim ædificantur.) (*Epist.* II, 43.)

(2) ..... « Generis claritate et opum gloria eminens valde in tota Italia..... » (Lamb. Schaffn.)

(3) « Viros sicarios qui ab omnibus introeuntibus et exeuntibus, ex rebus quæ ferebantur prædam caperent. » (Paul Bernr).

la tour; mais Cencius en conçut un vif ressentiment. Ce fut avec cet homme que l'archevêque Guibert s'entendit; il le décida à tenter un coup de main sur la personne du Pape, en lui faisant de grandes promesses au nom de l'Empereur Cencius se mit à l'œuvre, s'aboucha avec le Normand Guiscard et tous les excommuniés d'Italie (1), puis disposa tout pour l'exécution de son projet. Il s'agissait, ou de tuer le Pape, ou de s'emparer de lui et de le livrer à l'Empereur (2).

Ce fut la veille de Noël que l'on choisit (3). Le pontife devait officier lui-même dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et célébrer en grande pompe la messe de minuit. Le temps vint en aide aux conjurés : une pluie effroyable écarta de l'église l'affluence qu'attirait d'ordinaire cette solennité. Cen-

(1) « Ipse (Cencius) lustravit Apuliam, Lucaniam, ducem Guiscardum et cæteros excommunicatos visitans; statuitque cum ipsis tempus opportunum quo modo dominum Papam caperet et occideret. » (Paul Bernr.)

(2) Bien qu'il n'existe aucune preuve positive que l'Empereur ait eu part à ce complot, la plupart des historiens l'y associent, ce que rendent assez vraisemblable ses antécédents et ses dispositions connues à l'égard du Pape. Berthold de Constance désigne comme un des auteurs du complot le duc Godefroi, mari de Mathilde, qui aurait été blessé lors de l'exécution et en serait mort. (*Apud* Voigt, t. II, 75.)

(3) « Adest nox in qua tenebrarum filius lucis aggreditur ministrum. » (Paul Bernr.)

cius, entouré de ses sicaires, pénétra sans obstacle dans la nef presque déserte, et se dirigea vers la chapelle où le Pape officiait. A ce moment, Grégoire venait de communier, et était plongé dans la prière et le recueillement; les conjurés firent irruption dans la chapelle et brisèrent les portes; ils se firent jour de leurs épées, renversant et tuant les clercs qui entouraient le pontife; puis ils se jetèrent sur lui, le blessèrent grièvement, et le traînèrent par les cheveux jusqu'au milieu de la nef. Pourquoi donc ne le tuèrent-ils pas? Virent-ils, au-dessus de la tête de ce pape étendu à leurs pieds, l'archange qu'aperçut Alaric au-dessus de la tête de Léon et devant lequel il recula? C'est ainsi qu'un siècle plus tard, un autre prêtre, un autre saint, tombait aussi sous le glaive, et ensanglantait l'autel où il venait de prier.

On dit que Grégoire ne poussa pas une plainte, ne demanda point grâce aux assassins, et conserva le calme et la mâle fierté de son caractère. Après lui avoir prodigué l'outrage, l'avoir dépouillé de ses ornements, les conjurés l'emmenèrent, tout sanglant, dans une des tours que Cencius possédait encore au milieu de Rome. Des chevaux étaient tout prêts pour l'enlever et le livrer à l'Empereur; mais la nouvelle de l'attentat se répandit dans la nuit

même, et bientôt Rome entière se trouva debout. On s'empara des portes de la ville, et l'on mit obstacle à la sortie des conjurés. La foule se portait de côté et d'autre, demandant des nouvelles du Pape. Les uns affirmaient qu'il était mort; d'autres disaient qu'il n'était que blessé; enfin on découvrit sa retraite, et le peuple se porta furieux vers la tour où Grégoire était prisonnier. De toutes parts, on apporta des machines, des béliers, pour en faire le siége, menaçant de massacrer Cencius et ses complices s'ils ne mettaient le Saint-Père en liberté. Cencius, épouvanté, changea de rôle : ce fut lui qui se jeta aux pieds de son prisonnier en demandant grâce. Le Pape, assure-t-on, lui pardonna, n'exigeant de lui, pour pénitence, qu'un pèlerinage à Jérusalem : on ne sait lequel est le plus grand, ou du prêtre qui pardonne, ou de l'homme ainsi résolu devant la mort.

Le peuple continuait de battre les murailles; il fallut que Grégoire, au risque de sa vie, se montrât du haut de la tour pour modérer l'ardeur des assiégeants. La foule, en le voyant apparaître sanglant, blessé au front, redoubla de fureur, croyant qu'il demandait de presser l'assaut. Ce fut à grand'peine que le pontife parvint à faire cesser l'attaque. Cencius réussit à s'enfuir et gagna l'Allemagne, où

il trouva, auprès de l'Empereur, honneurs et récompenses. A Rome, ses châteaux furent mis à sac et rasés; une partie des conjurés, tombés aux mains du peuple, payèrent pour leur chef.

Ce fut pour les princesses de Toscane un événement deux fois cruel que cet attentat. Elles avaient pour Grégoire un amour tout filial, et ne s'abusèrent pas sur l'intérêt qui avait poussé l'Empereur et le duc Godefroi, son vassal, à tremper dans ce guet-apens sacrilége. C'était la guerre, la guerre à mort, qui allait éclater entre l'Empire et l'Église. Ainsi devenait chaque jour plus impossible leur rôle de conciliation et de paix. A la nouvelle de l'attentat, Béatrix et sa fille accoururent à Rome, et prodiguèrent au pontife blessé leurs soins tendres et pieux.

Ce brusque expédient ayant échoué ainsi, les ennemis de Grégoire en revinrent à l'idée d'une déposition. Les abus de pouvoir, les empiétements de l'Empereur au spirituel allaient croissant; Grégoire, poussé à bout, fit partir des légats pour sommer Henri de comparaître à Rome devant un concile. Celui-ci, pour réponse, chassa les légats, et convoqua, à Worms, une assemblée d'évêques; pour la plupart interdits ou excommuniés : c'était pour lui autant d'auxiliaires.

Dans cette assemblée, où l'Empereur et Censius assistaient (1), Grégoire fut en butte aux plus furieuses attaques : des crimes chimériques, le meurtre, la simonie, l'adultère, et tous les sacriléges lui furent imputés. On l'accusa, lui qui venait d'échapper au fer des assassins, d'avoir tendu à l'Empereur un guet-apens semblable; il avait, disait-on, aposté un meurtrier dans l'église de Sainte-Marie-du-Mont-Aventin, où Henri, dans ses séjours à Rome, avait l'habitude d'aller prier. De lourdes pierres, placées dans les voûtes de l'église, devaient être précipitées sur le prince lorsqu'il serait en prières; mais on ajoutait que le ciel s'était prononcé manifestement pour l'Empereur contre le Pape, et que l'assassin avait péri lui-même écrasé.

Grégoire n'avait-il pas, disait-on encore, jeté dans le feu le corps du Sauveur devant un témoin non suspect (2)? Ne s'attribuait-il pas le don de prophétie? Il avait prédit la mort de l'Empereur; il portait habituellement sur lui des livres de nécromancie. Un tel homme ne pouvait avoir que d'abominables

(1) Adversus Papam mala fingens, lætificabat
Corda malignorum. regis simul et sociorum.

DOMNIZO.

(2) Ce témoin était Jean, évêque d'Ostie, qui affirmait que Grégoire, malgré les remontrances des cardinaux, avait méchamment jeté dans un brasier une hostie consacrée.

mœurs ; on l'accusa de maint adultère, et chaque prélat excommunié vint lui jeter la pierre à son tour. Mais ce qu'on lui reprochait surtout, et là se trouvait peut-être son crime capital, c'était *de s'entourer d'un essaim de laïques*. On voit, en effet, que Grégoire, ce fier champion de la théocratie, savait marquer la distinction de son double pouvoir ; il ne concentrait pas tout aux mains des prêtres, et faisait comparaître devant des juges laïques les évêques accusés de dilapidations dans l'ordre temporel. C'est là ce que ces derniers ne voulaient pas admettre, prétendant qu'en qualité d'évêques, ils ne devaient avoir pour juges que leurs pairs ecclésiastiques (1). Toute cette assemblée de Worms fut unanime à prononcer la déposition de Grégoire, et l'Empereur signa l'acte le premier (2).

(1) « Entouré d'un essaim de laïques. Grégoire a fait comparaître les évêques devant lui. » (*Chron. Usperg.*, ann. 1076.)

(2) Voici la sentence de déposition telle que la donne Du Plessis-Mornay dans son *Mystère d'iniquités*, p. 240. Il traduit principalement : Avent., *Annal. Boior.*, liv. v ; Carolus Sigonius, *De Reg. Ital.*, liv. IX :

« Hildebrand, qui se nomme Grégoire, est le premier qui, sans nostre consentement, contre la volonté de l'Empereur romain établi de Dieu, contre la coutume des majeurs, contre les lois, par sa seule ambition, de longue main continuée, a envahy la papauté. Il veut faire tout ce qui lui vient en la teste, licite ou illicite qu'il soit. C'est un moine apostat qui abastardit la sainte théologie par nouvelle doctrine, accommode les saintes lettres

Les évêques lombards, dont les dispositions n'étaient pas moins hostiles au pontife, s'assemblèrent à Pavie, au signal de Henri, et souscrivirent avec emportement aux résolutions de Worms.

Le 27 avril 1076, la basilique de Saint-Jean de Latran offrait un spectacle imposant. De bonne heure tout le peuple de Rome s'agitait autour de l'antique église; beaucoup étaient venus du dehors attirés par l'événement. C'était le jour où devait se réunir le synode convoqué par le Pape pour juger l'Empereur. Les Pères du concile, cardinaux, évêques, théologiens, avaient traversé la foule émue et silencieuse; à leur suite étaient entrés dans la basilique le préfet, le sénateur, les familles illustres

par ses fausses et forcées interprétations à ses affaires, divise la concorde du collége, pesle mesle choses sacrées et profanes, pollue également l'un et l'autre, ouvre ses oreilles aux diables, aux mesdisances des méchants; lui mesme témoin, juge, accusateur et partie. Il sépare les maris des femmes, préfère les filles publiques aux femmes de bien, les paillardises, incestes, adultères aux chastes mariages; mutine les peuples contre les prêtres, la populace contre les évêques, veut faire croire que nul n'est bien consacré que qui a mendié la prêtrise de lui ou l'a acheptée de ses sangsues. Il trompe le vulgaire par une religion simulée, le fraude, le pipe; en un cabinet de femmelettes, traite les sacrés mystères de la religion, dissoud la loi de Dieu, entreprend la papauté et l'empire, criminel de lèse majesté divine et humaine, qui veut oster la vie et l'estat à un sacré Empereur, à un très bon prince; pour ces causes, l'Empereur, les évêques, le sénat et le peuple chrétien le déclarent déposé et ne veulent plus laisser les brebis de Christ en la garde d'un tel loup. »

de Rome, et, parmi les étrangers qui attiraient tous les regards, les princesses de Toscane, Béatrix et Mathilde. Grégoire prit place sur le trône pontifical. Il ne manquait à ce grand tribunal que l'accusé : Henri n'avait point encore paru. L'assemblée et la foule étaient dans l'attente, lorsqu'on vit entrer un envoyé du roi de Germanie. Ce n'était point un prince de l'Empire, c'était un simple clerc de l'église de Parme, appelé Roland, que le monarque avait chargé de porter ses dépêches au concile et de parler en son nom. Il s'avança, ses lettres à la main, et s'adressa au souverain pontife en ces termes :

« Le roi mon maître et tous les évêques d'Allemagne et d'Italie te somment de descendre de la chaire de Saint-Pierre et de quitter le gouvernement de l'Église que tu as usurpé; car tu ne peux occuper ce haut rang sans l'aveu des évêques et la confirmation de l'Empereur. » Puis, s'adressant aux Pères du concile : « Mes frères, leur dit-il, j'ai à vous annoncer que vous aurez à vous rendre devant le roi aux fêtes prochaines de la Pentecôte et à recevoir un pape de sa main, car celui-ci n'est point un pape, mais bien un loup dévorant (1). »

(1) Paul Bernr., cap. VII.

Ce fut ainsi que l'homme de l'Empereur s'acquitta de son message. Dès qu'il eut achevé, l'évêque de Porto se leva brusquement en s'écriant : « Qu'on le saisisse ! » Le préfet de Rome, les gardes, les seigneurs tirèrent leurs épées et se jetèrent sur le clerc. Mais Grégoire descendit du trône et le couvrit de son corps pour le soustraire à leurs coups ; il prononça des paroles de paix, et, après avoir calmé l'émotion de l'assistance, il prit aux mains du clerc les lettres de l'Empereur ; il les ouvrit et en fit lecture à haute voix. L'une de ces lettres lui était ainsi adressée : « Henri, roi, non par usurpation, mais par ordre de Dieu, à Hildebrand, faux moine, et non pape. — Ce salut, tu l'as mérité... tu as pris notre humilité pour de la peur, et, dès lors, tu n'as point craint de te dresser à l'encontre du pouvoir royal que nous tenons de Dieu, et tu as tenté de nous le ravir, comme s'il nous était venu de toi. Notre-Seigneur nous a appelé au trône et ne t'a pas appelé au sacerdoce... Tu es parvenu au pontificat par la ruse et par la fraude, par toutes les voies que la religion réprouve : par l'or, tu as gagné la faveur du peuple ; par cette faveur, tu as acquis une puissance de fer ; par cette puissance, tu es monté sur le siége de paix, et tu as troublé la paix de ce siége en armant les sujets contre leur

roi, *en excitant les laïques à usurper l'autorité sur les prêtres*... Comme tu n'honores pas Dieu, tu ne m'honores pas, moi qu'il a constitué roi. Puisque tu es frappé d'anathème et condamné par le jugement de tous nos évêques et par le nôtre, descends! »

Il n'y avait que la vérité qui fût plus forte que ce langage.

Grégoire répondit en exposant sa conduite et ses desseins. Cent dix évêques qui formaient le synode, toute l'assemblée, jurèrent de lui rester fidèles, et demandèrent d'une voix unanime l'excommunication du tyran. Alors le pontife se leva, et, du haut de la chaire de saint Pierre, avec cette humilité toute-puissante si propre à subjuguer les âmes, il prononça ainsi l'anathème :

« Saint Pierre, prince des apôtres, entends la voix de ton serviteur que tu as nourri dès l'enfance et soustrait jusqu'à ce jour à la main des méchants, qui me haïssent parce que je te suis fidèle. Vous êtes témoins, toi, la sainte mère de Dieu, Paul, ton frère, et tous les saints, que l'Église romaine m'a contraint, malgré moi, de la gouverner, et que j'eusse mieux aimé finir ma vie dans l'exil que d'usurper ta place par des moyens humains (1) ; mais,

(1) « Quod Romana sua sancta Ecclesia me invitum ad sua gubernacula traxit, et ego non rapinam arbitratus sum ad sedem

m'y trouvant par ta grâce, et sans l'avoir mérité, je crois qu'il est de ta volonté que le peuple chrétien m'obéisse, suivant le pouvoir que Dieu m'a donné à ta place, de lier et de délier sur la terre. C'est en cette foi, et pour l'honneur et la défense de l'Église, de la part du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre autorité, que je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui, par un orgueil inouï, s'est élevé contre ton Église, de gouverner le royaume teutonique et l'Italie. Je délie tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront, et je défends à qui que ce soit de le servir comme roi; car celui qui attente à l'autorité de ton Église mérite de perdre la dignité dont il est revêtu... Je le charge d'anathèmes en ton nom, pour que les peuples sachent par expérience que tu es Pierre, et que sur cette pierre le Fils du Dieu vivant a édifié son Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

L'appareil lugubre de l'excommunication suivit ces terribles paroles, et remplit la basilique d'une terreur sacrée. Mais que n'éprouvèrent pas, aux accents du pontife, Béatrix la tante de l'Empereur,

tuam ascendere, potius volui vitam in peregrinatione finire, quam locum tuum pro gloria mundi, pro ingenio seculari arripere. » (Labbe, *Concil.*)

Mathilde sa cousine! La voix de Grégoire, d'ordinaire entendue avec tant d'amour, retentit en elles comme un tonnerre. Une tristesse toujours croissante remplissait déjà le cœur de Béatrix et minait par degrés sa vie. Sa frêle existence ne résista pas, nous l'avons vu, à ce dernier coup : elle languit à peine quelques mois, et la sombre vision la poursuivit jusqu'à sa dernière heure (1).

Ainsi l'Empereur, ce droit vivant du moyen âge, était frappé de déchéance et d'anathème! Un pareil événement bouleversa toute la chrétienté et la sépara en deux, comme un glaive. On avait vu des princes, des rois, excommuniés ; mais le chef du saint Empire germanique était, dans la pensée du temps, une tête si élevée, si respectée, que les foudres de Rome semblaient ne pas pouvoir monter si haut.

Grégoire osa l'atteindre et ne s'arrêta pas à ce coup; il alla jusqu'au bout de sa terrible tâche et se leva devant tous ses ennemis à la fois. Il excommunia tour à tour les évêques rebelles d'Allemagne, de Lombardie, et somma tous les membres de l'assem-

(1) C'est à partir seulement de la mort de Béatrix que Mathilde, unique héritière de sa maison, et, dès sa jeunesse précoce, associée au gouvernement, devint souveraine de Toscane et des autres États de ses aïeux. Bien qu'elle fût duchesse, princesse et margrave, les contemporains, et l'histoire après eux, l'ont toujours désignée sous le nom de la comtesse Mathilde.

blée de Worms de se justifier au plus tôt; déjà plusieurs l'avaient prévenu par des lettres de repentir et de soumission.

On peut contester, dans le sens absolu, les prétentions et les doctrines de Grégoire VII; mais on ne peut méconnaître sa conviction et l'à-propos de ses efforts pour le salut de l'idée chrétienne et le redressement moral du monde. Il se croyait responsable devant Dieu des réformes qu'il ne ferait pas. « Il ne nous est pas libre, s'écriait-il, de sacrifier la loi de Dieu à des affections personnelles et de déserter le sentier de la justice pour les faveurs de la terre (1). » Il disait encore à Mathilde : « Il est plus sûr pour nous de résister au roi pour son propre salut jusqu'à verser tout notre sang, que de nous perdre avec lui, que de consentir à l'iniquité pour lui plaire. »

Ce droit de juger les rois que Grégoire s'attribuait, cette suprématie spirituelle si inflexible, c'était comme la revanche de la pensée elle-même, le réveil de l'âme endormie dans cet air épais du moyen âge. La cause de Rome était, aux yeux de Grégoire, celle de l'humanité, de la justice sociale, comme celle de la foi. Toute époque a

(1) *Epist.*, lib. I, 8. — Labbe, X.

ses nécessités, et tout grand besoin de la vie morale des peuples trouve, à l'heure voulue, son expression.

Cette excommunication de l'Empereur répandit au loin l'épouvante. Il ne fut partout question que de faits miraculeux : les imaginations troublées donnèrent cours à des légendes lugubres. On nommait des évêques qui avaient été frappés de mort subite pour avoir déclamé contre le Pape. On citait surtout l'évêque d'Utrecht, qui avait dit en chaire qu'un homme tel que Grégoire ne pouvait lancer qu'un anathème bouffon. On affirmait qu'il était mort presque aussitôt dans les angoisses et les tortures; on avait entendu dans les airs un bruit effroyable, et le feu du ciel avait consumé l'église d'Utrecht. D'autres évêques encore, disait-on, avaient fini par des accidents de toute sorte : l'un était tombé de cheval; l'autre s'était noyé en traversant un ruisseau (1).

(1) Parmi ces prodiges de circonstance, on en cite un dont il fut beaucoup parlé, et qui fit grand tort à la cause de l'Empereur. On racontait qu'une poule avait pondu un œuf merveilleux sur lequel se trouvait gravé en relief un serpent et un bouclier. Le serpent formait trois plis autour de l'œuf, et cherchait à élever sa tête vers la partie supérieure; mais il paraît qu'un coup invisible qui lui était porté l'obligeait, à chaque instant, de se replier sur lui-même. La crédulité populaire accepta cette explication : l'œuf représentait l'Église, le bouclier la Foi, le serpent l'Empereur.

Les amis de l'Empereur essayèrent, de leur côté, de répondre à ces miracles par des miracles du même genre à l'appui de leur cause. Ils disaient qu'à l'instant où le Pape s'était levé de son siége pour prononcer l'anathème, ce siége avait éclaté en mille morceaux, présage des bouleversements qui allaient survenir. La cause de l'Empereur, néanmoins, alla s'affaiblissant chaque jour : ses plus chauds partisans se détachèrent de lui l'un après l'autre, et il y en eut, parmi les plus superbes, qui se rendirent à Rome sous l'habit de pèlerin; d'autres se contentèrent d'écrire au Pape et de lui demander des instructions et des conseils. L'actif Grégoire ne s'épargna pas dans ce soin d'expliquer et de justifier sa doctrine. Il ne manquait pas de s'appuyer d'antécédents historiques, tels que ceux-ci : « Le pape Zacharie, écrit-il, n'a-t-il pas déposé un roi de France, et délié les Français du serment qu'ils lui avaient fait?... Saint Ambroise, non content d'excommunier Théodose, lui défendit de demeurer à la place des prêtres dans l'église, bien que ce prince fût non-seulement roi, mais réellement empereur par ses mœurs et par sa puissance. Quand Dieu dit à saint Pierre : « Paissez mes brebis, » est-ce qu'il en excepta les rois ? Ne voit-on pas qu'en lui donnant le pouvoir de lier et

de délier, il n'en retranche personne? Si le Saint-Siége a reçu de Dieu le pouvoir de juger les choses spirituelles, pourquoi ne jugerait-il pas aussi les choses temporelles?... Si donc il juge, comme il le doit, les hommes spirituels, pourquoi les séculiers ne seraient-ils pas plus obligés encore à rendre compte? Mais ils croient peut-être que la dignité royale est au-dessus de la dignité épiscopale. On en peut voir la différence par l'origine de l'une et de l'autre : celle-là a été inventée par l'orgueil humain, celle-ci instituée par la bonté divine; celle-là cherche incessamment la vaine gloire, celle-ci aspire à la vie céleste. Qu'ils se rappellent ce que le saint pape Anastase écrivait à l'Empereur et ce qu'en dit saint Ambroise dans son Pastoral : « L'épiscopat est autant au-dessus de la royauté que l'or est au-dessus du plomb. Constantin le savait bien, lorsqu'il prenait la dernière place entre les évêques (1). » Ainsi Grégoire faisait vivre, au souffle ardent de sa parole, les doctrines théoriques de ses prédécesseurs.

L'anathème avait rendu l'espérance aux Saxons; ils entraînèrent une partie des princes de l'Empire, et s'adressèrent au Saint-Siége pour l'élection d'un nouveau roi.

(1) *Epist.* II, l. IV. Data Tiburi, octavo Kalen. septemb.

La réponse de Grégoire donnerait à penser qu'il n'avait point oublié les prières que Béatrix lui avait adressées de son lit de mort en faveur de l'infortuné monarque, et que Mathilde lui avait sans doute plus d'une fois rappelées. Depuis que Henri ployait sous le malheur et l'abandon de ses amis, la voix du sang et la pitié parlaient plus haut au cœur de la comtesse. Cette réponse atteste, en effet, que le pontife avait encore le désir de faire sa paix : « Comme nous ne sommes, écrit-il, animé contre Henri ni par l'orgueil du siècle ni par une vaine ambition, que la discipline et le soin des Églises sont les seuls motifs qui nous font agir, nous vous demandons, comme à des frères, de le traiter avec douceur s'il revient sincèrement à Dieu ; non avec cette justice rigoureuse qui irait à lui enlever l'Empire, mais avec cette miséricorde qui tend à effacer ses fautes. N'oubliez pas, je vous prie, les fragilités de la nature humaine; rappelez-vous le souvenir pieux de son père et de sa mère (1), à qui on ne

(1) L'impératrice Agnès, mère de Henri IV, était venue depuis longtemps se fixer à Rome et elle vivait dans la plus grande intimité avec Mathilde. Dans la lettre de Grégoire VII aux princes allemands, nous trouvons un peu plus loin ce curieux passage relatif à cette princesse : « Quant au serment prêté à l'impératrice Agnès, notre très-chère fille, dans le cas où son fils mourrait avant elle, il ne saurait vous arrêter dans ces circonstances. D'ailleurs, vous ne pouvez pas supposer que son

peut comparer nuls princes de notre temps. » Grégoire finissait pourtant par admettre que, si Henri s'obstinait dans le péché, on lui désignât un successeur dont le choix pût être confirmé par l'Église.

Mais l'Empereur ne se pressant pas de donner satisfaction, les princes de l'Empire s'assemblèrent à Tribur, près de Mayence, le 15 octobre 1076. Ces puissants feudataires trouvaient l'occasion bonne pour relever la tête, et ils en profitèrent. L'Empereur Henri III les avait tenus courbés sous sa main, et ils pensaient avoir raison du pouvoir impérial en détresse. Ils n'épargnèrent pas le malheureux prince; ils récapitulèrent tous les griefs que le Saint-Siége avait contre lui : oppression des grands et des petits, déréglement des mœurs, vente des dignités de l'Église. Ils étaient résolus à le déposer, et déjà plusieurs compétiteurs s'étaient mis sur les rangs. Henri, en proie aux anxiétés, se tenait à Oppenheim, de l'autre côté du Rhin, à quelques pas des confédérés. Après avoir tenté les voies de

amour pour son fils soit jamais assez fort pour la porter à résister à l'autorité du Saint-Siége; mais il serait convenable, après que vous serez bien convaincus que son fils est dépouillé de l'autorité royale, de lui demander son avis par notre intermédiaire sur le prince que vous destinerez à l'Empire. Alors, ou elle donnera son consentement à notre résolution, ou bien l'autorité du Saint-Siége lèvera tous les obstacles que rencontrerait la justice. »

conciliation, envoyé aux princes messages sur messages, pour conjurer le péril et prévenir les résolutions extrêmes, Henri, n'obtenant rien, eut un moment l'idée de passer le Rhin et de marcher sur la diète avec quelques troupes qu'il avait encore. Puis il accepta à la fin, de guerre lasse, les conditions qui lui étaient offertes : c'était la réunion d'une diète générale à Augsbourg, où le Pape serait engagé à se rendre; l'Empereur devait se faire relever de la sentence avant que l'année de son excommunication fût expirée, faute de quoi sa déchéance serait prononcée irrévocablement. En attendant, Henri se retirerait à Spire, y dépouillerait les marques de la royauté, vivrait comme un simple particulier dans la compagnie de l'évêque de Verdun, n'entrerait dans aucune église et resterait étranger aux affaires de l'Empire. Henri se soumit à tout.

A l'époque marquée, Grégoire quitta Rome et se dirigea vers Augsbourg. « Nous serons à Mantoue le 7 janvier (1), mandait-il aux princes allemands, et nous n'hésiterons pas à affronter les dangers et la mort, s'il est nécessaire, pour la liberté de l'Église et le bien public. » C'était au cœur de l'hiver le plus rigoureux que le vieux pontife se disposait à

(1) 7 janvier 1077. Paul Bernr., c. LXXXIII.

franchir les Alpes. Mathilde, pour protéger sa marche, lui avait fourni une escorte. On nous dit qu'elle-même s'était rendue à Rome et l'accompagnait à travers ses États (1). Le Pape était parvenu à Verceil, déjà éprouvé par les fatigues du voyage, lorsque le bruit se répandit que Henri se rendait lui-même en Italie. On ignorait encore s'il y venait chercher la vengeance ou le pardon, et, dans ce doute, la comtesse Mathilde décida Grégoire à gagner avec elle sa forteresse de Canosse (2).

C'était en suppliant, en voyageur furtif que l'Empereur était parti : le délai de rigueur que lui avaient fixé les princes allait expirer, l'année de son excommunication étant presque révolue ; il connaissait les dispositions de la plupart des confédérés et le danger de comparaître à Augsbourg encore sous le poids de la sentence. Plein de terreur, il n'osa plus attendre ; tant de revers avaient abattu son courage ; il prit le parti d'aller lui-même chercher ce pardon que le Pape laissait encore espérer. C'est là ce qui

(1) Fiorentini, *Mem. della Gran-Contessa*, etc.

(2) « Igitur Papa dum in Gallias properaret, et insperato audiens regem jam esse intra Italiam, hortante Mathilda, in castellum quoddam munitissimum, quod Canusium dicitur, divertit, exspectare volens donec consilium adventus ejus diligentius exploraret, utrum scilicet veniam admissi postulare aut injuriam excommunicationis suæ militari manu persequi, plenus animorum adveniret. » (Lamb., 220.)

explique ce voyage désespéré; les obstacles ne l'arrêtèrent pas : le temps pressait.

Henri quitta Spire, sans argent, peu de jours avant Noël, emmenant avec lui l'impératrice sa femme et son fils tout enfant. La suite de cet Empereur consistait dans un serviteur de moyenne condition. La solitude où il avait vécu à Spire expliquerait à peine cet étrange abandon. Mais les passages des Alpes étaient au pouvoir de ses ennemis et ne lui semblaient pas sûrs; il lui fallut donc faire un long détour. Arrivé à Vevay, sur le lac de Genève, il y trouva sa belle-mère Adélaïde, veuve d'un puissant margrave d'Italie, avec laquelle il eut à traiter pour obtenir de traverser les monts. Cette belle-mère fit aussi ses conditions : c'était à qui profiterait des extrémités cruelles où il était réduit, et l'avare Adélaïde se montra plus exigeante que tout autre : elle vendit le passage des Alpes à son gendre au prix d'une province de Bourgogne (1); elle voulait même qu'il y ajoutât, comme appoint, cinq évêchés.

Le marché conclu, l'Empereur et sa famille se hâtèrent vers les montagnes. On tenta vainement de les détourner de ce périlleux voyage dans cette

(1) Jean de Muller, *Hist. des Suisses*, t. I, p. 319-20. Lamb., ann. 1076.

effroyable saison ; plusieurs fois ils manquèrent de périr. Parvenus au sommet des Alpes, ils en furent réduits à descendre sur les mains et les genoux ; l'impératrice et son fils furent renfermés dans une peau de bœuf et on les fit glisser ainsi jusqu'au pied des montagnes (1).

Henri se hâta d'informer Grégoire de son approche et de ses pacifiques intentions. Avant d'atteindre Canosse, il écrivit à sa cousine Mathilde, pour la prier d'agir en sa faveur et de disposer le Saint-Père à l'indulgence et au pardon (2). Plusieurs fois déjà il avait écrit à sa parente de sa retraite de Spire.

Mathilde se prêta tout entière à ce rôle, et consentit même à une conférence avec le prince excommunié. Mais, arrivé devant Canosse, il rencontra

(1) « Ibi visi periculum omne viribus evincere conantes, nunc pedibus et manibus reptando, nunc ductorum suorum humeris innitendo, interdum quoque titubante perlubricum gressu cadendo et longius volutando, vix tandem aliquando cum gravi salutis suæ periculo ad campestria pervenerunt. Reginam et alias quæ in obsequio ejus erant mulieres, boum coriis impositas, duces itineris conductu præeuntes deorsum trahebant. » (Lambert. Schaffn., p. 220.)

(2) Ad consobrinam Mathildem misit, ut ipsa
Consilium caperet, quo Papa veniret ab urbe
Longobardiam, peteret veniam sibi dignam.

DOMNIZO.

une ferme résistance chez le pontife : Grégoire ne voulut pas le laisser venir jusqu'à lui. Il disait que c'était en présence de ses accusateurs que l'Empereur devait se justifier ; qu'il devait se rendre à Augsbourg, et que là il trouverait dans le chef de l'Église une exacte justice.

Quand un homme tel que Grégoire a soulevé l'opinion du monde, il reste de toute sa hauteur en face d'elle, et ne transige pas à l'improviste et à l'écart.

Mathilde, accompagnée de la comtesse de Savoie, porta la parole au nom de Henri, assurant qu'il était prêt à se soumettre aux décisions du souverain juge, mais qu'il était urgent que le prince fût relevé de sa sentence d'excommunication, ses ennemis voulant, l'année révolue, profiter de la circonstance pour le déposer (1). A grand'peine Grégoire consen-

(1) « Rex certo sciens, omnem suam in eo verti salutem, si ante anniversarium diem excommunicatione absolveretur, nec satis tutum existimans ut, exspectato romani pontificis adventu, sic infesto judici, sic obstinatis accusatoribus causam suam, addiceret ventilandam, optimum factu sibi judicavit, ut romano pontifici in Italiam occurreret. » (Paul Bernr.)

Ce texte semble prouver que l'excommunication au moyen âge entraînait de plein droit la déposition lorsqu'elle n'était point levée au bout d'un an. On a objecté que ce délai avait été fixé arbitrairement, en cette occasion, par les princes de l'Empire. Nous inclinons à croire qu'ils ne l'avaient fixé que d'après les coutumes du temps. Lambert dit, en effet : « Ut si ante

tit à laisser entrer l'Empereur dans la forteresse, pourvu qu'il dépouillât les insignes royaux, et s'avouât indigne du titre et de la fonction de roi. Ces cruelles conditions affligèrent l'âme de Mathilde et d'Adélaïde, son amie, qui suppliaient le Pape de ne pas achever de briser « le roseau déjà abattu ». Les femmes les plus grandes ne sont pas grandes à la manière des hommes.

Le vieux pontife, qui avait passé par tant d'épreuves, résista-t-il à toute pitié devant ce spectacle inouï d'un grand monarque précipité si bas? N'était-ce que la revanche du prêtre contre l'Empereur? La conduite de Grégoire à Canosse, tant de rigueur dont il s'arma à l'égard d'un roi suppliant, a jeté sur sa figure historique un reflet d'orgueil et d'insensibilité farouche. Cependant l'homme chez lui ne manquait pas d'entrailles; ses lettres témoignent partout d'une ardente compassion pour les souffrances humaines, pour la cause des faibles et des opprimés. Mais il se défiait de l'Empereur; il n'avait pas foi dans son repentir, il ne croyait pas « au roseau abattu. » Sa démarche ne lui semblait dictée que par la peur de perdre sa couronne. La fonction enfin dans Grégoire fit taire l'homme; ce

hanc diem excommunicatione non absolvatur, deinceps, *juxta palatinas leges,* indignus regio honore habeatur. »

fut la fonction qui resta inflexible. C'était pour l'Église l'occasion d'un pas décisif, le moment d'affirmer sa suprématie, de toucher d'emblée au but de tous ses efforts; et Grégoire ne fléchit pas. Ses longs griefs contre Henri et sa roideur personnelle purent entrer dans sa conviction, en redoubler l'énergie, mais cette conviction partait de plus haut. Il ne céda pas aux larmes et aux supplications de Mathilde et des autres. Il fallut que l'Empereur mît sa couronne à terre, qu'il dépouillât tous ses insignes royaux, avant d'être admis dans la forteresse. Il y avait autour de Canosse une triple muraille; l'Empereur tout seul fut introduit dans la seconde enceinte, et sa suite demeura au dehors.

On a besoin de citer ici les narrateurs contemporains : tous s'accordent pour nous montrer l'Empereur couvert d'un habit de pénitent, la tête et les pieds nus dans la neige (c'était en janvier). « Il demeura à jeun depuis le matin jusqu'au soir, attendant vainement la sentence du pontife! Il attendit le second jour et encore le troisième (1). » Mais écoutons le chapelain de Canosse, sous les yeux de qui se passa cette scène mémorable (2) : « Les trois

(1) Lambert, p. 77. — P. Bernr., chap. LXXXIV.

(2) Cumque dies starent per tres pro pace loquentes,
Et pax non esset, rex atque recedere vellet;

jours révolus, le roi ne voyant point venir le pardon songea à se retirer; il gagna la chapelle de Saint-Nicolas et y rencontra Hugo (l'abbé de Cluny). Il le conjura, en pleurant, d'aller se porter son garant auprès du Pape. L'abbé répondit au roi : « Je ne le puis. » La comtesse Mathilde, qui était présente, joignit sa prière aux instances du monarque; mais Hugo lui dit que personne autre qu'elle-même ne pouvait tenter cette démarche. Alors le roi, se jetant aux pieds de madame Mathilde, lui dit ces paroles : « Si tu ne me viens tout à fait en aide, ma cousine, et à l'instant, je ne lutterai plus, je ne combattrai plus à l'avenir. Le Pape m'a trop maltraité; chère

Capellam sancti petit idem rex Nicolaï,
In qua pastorem lacrymans oravit Hugonem
Ut pro pace sua fidejussor sibi fiat.
Non licet hoc, abbas regi respondit; et astans
Illic Mathildis rogitavit eum. Sed et ipsi :
« Hoc faciet nemo, respondit, tu nisi, credo. »
Poplitibus flexis dixit rex atque Mathildi :
« Tu nisi me multum juveris modo, non ego scutum
Ulterius frangam, mulctavit me quia Papa.
Consobrina valens fac me benedicere, vade. »
Ipsa surrexit regique spopondit, et exit
Ascendens sursum, stetit ac rex ipse deorsum.
Sinceris dictis dominæ venerabilis istis
Credidit antistes, ut juret sic tamen ipse
Rex illi, sedi romanæ sitque fidelis.
Præsul quæque velit Gregorius, hoc sibi fecit
Rex retro scriptus.

DOMNIZO.

cousine, toi qui le peux, fais-moi absoudre, je t'en supplie; va et hâte-toi. » Madame Mathilde se leva et promit au roi. Elle sortit et monta vers le Pape; le roi continua de se tenir dehors. Arrivée devant Grégoire, Mathilde le conjura de mettre fin à la pénitence. Le vénérable pontife crut aux sincères paroles de ma maîtresse (1), mais exigea que le roi lui jurât d'être fidèle au Saint-Siége romain. Le roi consentit à tout ce que le Pape voulut, et s'engagea par écrit. Janvier nous faisait alors ses pré-

(1) Nous avons fait remarquer à propos du poëme de Domnizo, que c'est la forteresse de Canosse elle-même qui raconte sa gloire et celle de ses maîtres. La grande scène dont il est ici question a de quoi l'enorgueillir, et Canosse énumère, avec complaisance, tous les personnages illustres du temps qui se trouvèrent à ce moment réunis dans ses murs : le Pape, l'Empereur, la comtesse Mathilde, Adélaïde de Suze, comtesse de Savoie, et son fils Amédée; Azzo, margrave d'Est, parent de Mathilde, qui fut le chef des Guelfes et la souche de la maison de Brunswick; Hugo, abbé de Cluny, etc. « De tels événements, s'écrie Canosse, ont fait de moi une nouvelle Rome. Oui, ville éternelle, à moi tous tes honneurs : je possède à la fois l'Empereur et le Pape, princes de l'Italie, princes de la Gaule, ceux d'au delà les monts, ceux de Rome, prélats resplendissants, sages, vénérés, et parmi eux Hugo de Cluny. »

On lit dans la traduction française du Grégoire VII, de M. Voigt, que le récit de Domnizo, « qui était présent à Canosse, serait bien plus authentique s'il n'avait point altéré la vérité par ses vers. » On peut dire à cela que la poésie de Domnizo n'est pas de nature à préjudicier beaucoup à la vérité historique : les mille petites circonstances que ce pieux rapporteur, ce Dangeau de la Grande comtesse nous rapporte, font penser que l'exactitude le préoccupait plus que le reste.

sents ordinaires; mais, cette année-là, il s'en était montré par trop prodigue : le froid était horrible. Sept jours avant la fin de ce rigoureux janvier, le Pape permit que le roi parût devant sa face, les pieds nus et tout transi. Le monarque se jeta, les bras en croix, aux genoux du Pape, en s'écriant plusieurs fois : « Grâce, Saint-Père! grâce pour moi, père miséricordieux! je te le demande du fond du cœur. » Le Pape, le voyant en pleurs, se prit de pitié et lui dit : « Assez, assez (1)! » Cette grande pitié, longtemps retenue, arrivait enfin.

C'était assez, en effet, et trop, peut-être, dans l'opinion du monde (2); mais la conduite du Pape

(1) . . . . Solitoque munere mage frigus
Pernimium magnum Janus dabat hoc et in anno;
Ante dies septem, quam finem Janus haberet,
Ante suam faciem concessit Papa venire
Regem, *cum plantis nudis, a frigore captis.*
In cruce se jactans Papæ, sæpissime clamans :
« Parce, beate pater, pie, parce mihi peto plane! »
Papa videns flentem, miseratus ei : « Satis est, est. »

(2) Grégoire, en rendant compte lui-même de ces faits dans une lettre aux princes de l'Allemagne, convient que tous les assistants le taxèrent de cruauté tyrannique. Ce passage mérite d'être textuellement rapporté :

« Ad oppidum Canusii, in quo morati sumus, cum paucis advenit, ibique per triduum ante portam deposito omni regio cultu miserabiliter, utpote discalceatur, et laxeis indutus, persistens, non prius cum multo fletu apostolicæ miserationis auxilium et consolationem implorare destitit, quam omnes qui ibi

s'explique, si l'on considère le grand rôle que l'idée expiatoire jouait alors dans les consciences chrétiennes. Grégoire avait promis son pardon sous la condition d'une pénitence, comme il en est mention dans ses lettres. Les temps antérieurs lui fournissaient maint exemple de ces dures expiations imposées à des princes. L'empereur Henri III s'y était soumis, et son fils, Henri IV, plus coupable aux yeux de Grégoire que ne l'avait été Théodose, ne fut pas plus sévèrement traité. Il faut se souvenir d'ailleurs que la rébellion était aux portes de la forteresse. Les évêques excommuniés s'étaient portés au-devant de l'Empereur; tout le parti rebelle menaçait de se relever; Grégoire pensa l'abattre et le punir dans son chef.

Grégoire consentit donc à lever l'anathème, mais sous la condition que l'Empereur se présenterait à Augsbourg, se soumettrait à la décision du Pape, seul maître de lui laisser ou de lui retirer la couronne. Henri accepta, voulant prévenir à tout prix le fatal anniversaire, et prêta le serment tel qu'il fut exigé.

aderant et ad quos rumor ille pervenit, ad tantam pietatem et compassionis misericordiam movit, ut pro eo multis precibus et lacrymis intercedentes *omnes quidem insolitam nostræ mentis duritiam mirarentur; nonnulli vero in nobis non apostolicæ severitatis gravitatem, sed quasi tyrannicæ feritatis crudelitatem esse clamarent.* » (*Epistol.* XII, l. IV.)

Mais le serment de Henri donnait peu de sécurité au pontife, et il lui fallut encore des garants (1). Tout ce qu'il y avait, à ce moment, de grand ou de vénérable à Canosse eut à donner caution pour Henri; les comtesses Mathilde et Adélaïde, le margrave Azzo, les évêques présents, jurèrent sur des reliques, et s'engagèrent pour l'Empereur. Grégoire poussa l'exigence à ce point que l'abbé de Cluny, à qui les statuts de l'Ordre défendaient de faire serment, fut forcé de donner sa parole.

Après s'être assuré de l'Empereur par tant de liens, Grégoire consentit à l'admettre à la communion. Lui-même célébra à cet effet une messe solennelle. Au moment de communier, tenant déjà l'hostie à la main, Grégoire dit ces paroles à Henri : « Vous m'avez accusé d'être arrivé au Saint-Siége par la simonie, d'avoir commis des crimes faits pour m'interdire les ordres sacrés. Quoique je puisse me justifier par le témoignage de ceux qui savent toute ma vie, depuis mon enfance, je ne veux m'en rapporter ici qu'au jugement de Dieu, et point à celui des hommes. Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je vais recevoir, soit aujourd'hui

(1) «Gratanter rex accepit conditiones et servaturum se omnia quam sanctissimis poterat assertionibus promittebat. Nec tamen promittenti temere fides habita est.» (Lambert. Schaffn., p. 221.)

une preuve de mon innocence; que Dieu dissipe tout soupçon si je suis innocent, ou me fasse mourir à l'instant si je suis coupable. » Alors Grégoire rompit l'hostie et en prit la moitié. Le peuple, introduit dans la chapelle, poussa, à cette vue, des exclamations de joie, louant le pontife et de son courage et de son innocence. Le Pape, présentant l'autre moitié de l'hostie à l'Empereur, continua ainsi : « Faites, s'il vous plaît, mon fils, à votre tour, ce que vous m'avez vu faire. Les princes allemands ne passent point un jour sans vous accuser devant moi de crimes qui vous rendraient indigne à jamais de la royauté, de la communion ecclésiastique, et même de tout commerce de la vie civile. Ils demandent que vous soyez jugé, et vous savez l'incertitude des jugements humains. Faites donc, mon fils, ce que je vous conseille, et, si vous ne vous sentez pas coupable, prenez cette autre moitié de l'hostie, afin qu'une telle preuve de votre innocence ferme la bouche à vos ennemis. »

A cette proposition inattendue l'Empereur se troubla, balbutia; on vit son visage se couvrir de sueur. Il se retira à l'écart et tint conseil avec ses familiers sur ce qu'il avait à faire (1). Remis de son

(1) « Inopinata re attonitus, æstuare, tergiversari, consilia,

trouble, il dit au Pape que les princes et seigneurs attachés à lui se trouvant absents pour la plupart, aussi bien que ses accusateurs, on n'ajouterait pas grande foi à ce qu'il aurait fait. Il pria donc le pontife d'ajourner l'épreuve jusqu'à la diète générale. Grégoire, sans le presser davantage, acheva la messe. Dénoûment digne d'un si grand drame : cette fuite de l'Empereur devant l'hostie que la main du Pape lui tendait frappa les peuples comme s'il fût tombé mort en la recevant.

Si le chapelain de la comtesse fut à portée de voir de ses yeux plus d'un fait d'intérieur qu'il nous rapporte, de son côté le chapelain de l'Empereur, nommé Benzo, semble avoir été, dans ces tragiques scènes de Canosse, un personnage de comédie assez bouffon. On nous le représente dans l'ombre, soufflant à l'Empereur le rôle qu'il devait jouer devant le Pape, lui recommandant de ne pas s'épargner les grands coups dans la poitrine, et de tirer de ses yeux le plus de larmes qu'il pourrait. Ce bon con-

cum suis familiaribus secretatus a multitudine, conferre, et quid facto opus esset consulere. » (Lambert d'Asch.)

Il convient de faire remarquer que Domnizo ne rapporte point cette scène de la communion. Il se borne à dire que le Pape chanta la messe et donna l'hostie sainte à l'Empereur. Le silence du chapelain de Canosse, qui dut assister à cette messe du Pape, est un fait assez significatif pour être noté.

seiller engageait son maître à patienter durant ces trois jours qu'il resta les pieds nus dans la neige; et, pour lui donner courage, il comparait sa dure pénitence aux travaux d'Hercule (1).

Après la messe, le Pape invita l'Empereur à dîner, et, l'ayant instruit à loisir de ce qu'il avait à faire, il le renvoya en paix vers les siens, qui étaient restés au dehors.

Cette suite de Henri se composait d'évêques lombards et autres, en grande partie excommuniés, de princes et de vassaux italiens, en guerre ouverte avec le Saint Siége, et qui ne pouvaient trouver leur compte au rétablissement de la paix. Cette troupe était donc mal disposée, quand un légat vint leur apprendre ce qui s'était passé. Ils le reçurent, dit le chroniqueur, avec des rires dédaigneux et force moqueries, et ils n'épargnèrent pas non plus le monarque pénitent :

« La conduite du roi, s'écrièrent-ils tous, l'a couvert d'opprobre; il a déshonoré à jamais son nom, en soumettant sa puissance royale à un hérétique, à un homme infâme, en le reconnaissant pour le défenseur du droit et de la discipline ecclésiastique. C'est un outrage à la foi catholique; Henri a com-

(1) Lambert d'Asch.

promis à la fois la dignité de l'Église et l'honneur de l'État. » Ils s'exaltèrent si bien, que ce furent eux qui parlèrent à leur tour de déposer Henri, de placer son jeune fils sur le trône et de marcher sur Rome pour y faire un autre pape et y couronner leur nouvel Empereur.

Henri tenta de les apaiser en leur envoyant force messages, et leur faisant entendre qu'il n'avait fait que céder à de dures nécessités, mais qu'une fois sorti d'embarras, il aurait sa revanche. Ses adhérents se séparèrent sans vouloir prendre congé de lui : un prince dégradé n'a plus d'amis. L'indignation qui venait d'éclater parmi les grands fut contagieuse, et l'Empereur, en sortant de Canosse pour aller à Reggio, rencontra dans tout son parti un accueil glacé, des visages dédaigneux. Des villes lui refusèrent leurs portes, il fut obligé de camper hors des murs Personne ne se porta à sa rencontre ; c'est à peine s'il obtint de quoi subvenir à ses besoins (1).

Tant d'affronts n'étaient pas nécessaires pour décider Henri aux représailles, et voici ce qui se

(1) . . . . Et ivit
Urbem reginam, qua stabat turba maligna
Pontificum, valde metuentes hanc fore pacem.
Chron. Hirsgan., ann. 1076 : « Omnes ira et indignatione permoti, fremere in eum dentibus cœperunt. »

passa bientôt, selon le récit du chapelain de Mathilde. Quelques jours après son départ de Canosse, Henri, se trouvant à Bibianello, à quelques milles de là, fit dire à Grégoire qu'il souhaitait fort de s'entretenir encore avec lui. « Le pontife, sans défiance et sans fiel, dit le poëte, descendit de la haute tour, et la comtesse le suivit. En l'abordant, le roi, plein de ruse, adressa force discours au Saint-Père, et lui proposa, comme de lui-même, d'assembler un conseil au delà du Pô, ce à quoi le Pape applaudit, ainsi que Mathilde. Pourquoi le roi avait eu cette pensée, c'est ce que ne soupçonnaient pas ces deux illustres personnes. Ce que voulait Henri, c'était de leur faire passer le fleuve, de livrer le Saint-Père à quelques gens qu'il avait apostés, et si la comtesse s'avisait de le suivre, eh bien ! de livrer aussi la comtesse. C'était à force de cajoleries qu'il espérait en venir à ses fins. Mais le Christ, celui qui voit tout, ne souffrit pas ce noir forfait. Déjà le vénéré Grégoire et la très-bonne dame Mathilde aussi avaient passé le Pô dans l'espoir d'arriver à une véritable paix, quand un messager les atteignit et dévoila la ruse du roi et son intention de trahir le Pape. A cette nouvelle, ma prudente maîtresse donna l'ordre aux siens de rétrograder, et chercha à la hâte, avec le Pape, un refuge dans les mon-

tagnes. Ainsi furent découverts et déjoués les mauvais desseins du roi (1). »

De ce jour se remarque un changement décidé dans les sentiments de Mathilde pour l'Empereur. Jusqu'alors son rôle avait été de ménager entre le prince et le pontife une durable réconciliation. Elle avait, malgré tout son dévouement à saint Pierre, plaidé autant qu'elle l'avait pu, en bonne et fidèle parente, la cause du neveu de sa mère; elle avait répondu pour lui; il y avait quelques jours à peine qu'elle s'était portée garante de son repentir. Mais, à partir de ce moment, de cette trahison, quand elle vit l'Empereur fouler aux pieds tous ses serments, quand sa perfidie lui fut si bien démontrée, Mathilde oublia le parent et rompit pour toujours avec l'Empereur. De ce moment, le roi Henri ne revit ni le Pape ni la comtesse (2). Ils retournèrent à Canosse, où ils séjournèrent plusieurs mois, et c'est ici qu'il faut faire mention du fait historique le plus important et aussi le plus connu de la vie de Mathilde. « Son cœur, dit le poëte biographe, n'ai-

(1) Callidus at multa rex Papæ dixit. . . . .
. . . . Laudat quod Papa, Mathildis et optat.
Cur hoc rex malit ignorant hi duo clari.
Hoc ubi cognovit prudens hera, mox cito movit
Seque suos, fortes petiit cum præsule montes.

(2) Papam, Mathildim rex ulterius neque vidit.

mait que la vraie foi, si féconde en grâces. Le roi ne passait qu'après. Trois mois durant, elle posséda le pape Grégoire, dont cette autre Marthe (1) fut la servante. Son oreille attentive écoutait ses paroles comme celles du Christ lui-même. Elle donna tout ce qu'elle possédait à Pierre le porte-clefs. Son hôte et son seigneur était le portier du ciel, elle se fit la portière du saint portier (2). Le bon Pape accepta par écrit l'acte de cette donation; puis il sanctifia l'église de Canosse, en lui accordant une charte complète de liberté et de franchise, frappant d'avance d'anathème quiconque y porterait atteinte. Ce fut à la prière de la Grande comtesse que le pontife nous donna cette charte. Nous étions alors en l'année mil soixante-dix-sept du Seigneur. Pressentant que de mauvais jours allaient venir pour le monde, le Pape prit soin de fortifier le cœur de notre princesse, et il la fit telle que nulle adversité ne pût l'abattre, et qu'elle servît au besoin d'égide à toute la chrétienté. »

Cet écrit, dont parle Domnizo, qui fit de l'Église

(1) Corde fidem veram peramabat munere plenam;
Postposuit regem; per tres tenuit pia menses
Gregorium papam, cui servit ut altera Martha.
. . . .

(2) Janitor est cœli suus hæres, ipsaque Petri.

DOMNIZO.

l'héritière des margraves toscans, s'explique par l'isolement de famille où se trouvait Mathilde comme par son ardente piété. Elle-même aimait à s'appeler la « fille de Pierre (1). » Elle était veuve et sans enfants; elle n'avait d'autre proche parent que l'Empereur, et elle était trop Italienne pour faire volontiers d'un Allemand son héritier. L'héritier selon son cœur, c'était le Saint-Siége lui-même, qui, à ses yeux, représentait la foi et l'Italie, et résumait, selon l'heureuse expression du poëte, « son unique amour. » L'acte de cette première donation n'existe plus; l'un des successeurs de Grégoire, Urbain II, affirmant que l'écrit avait été perdu dans le désordre et la confusion du temps, obtint de la constante Mathilde, vingt-cinq ans plus tard, une nouvelle donation qui rappela, dans les termes suivants, tout ce qui s'était passé entre Grégoire et la comtesse :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ le onze cent deuxième, du vivant du seigneur pape Grégoire, septième du nom, dans le palais de Latran (2), chapelle de la Sainte-Croix, en présence

(1) Mathildis filia Petri.

(2) Domnizo et tous les historiens postérieurs rapportent au séjour de Grégoire à Canosse l'acte de donation. Les écrivains

de Cencius Frangipanus, de Gratien, de Cencius Franculinus, d'Albert de Pierre Léon, et de plusieurs autres, moi, Mathilde, par la grâce de Dieu, comtesse, pour le salut de mon âme et de celles de mes ancêtres, j'ai donné et offert à l'Église de saint Pierre, par l'entremise dudit seigneur pape Grégoire, l'universalité de mes biens, en toute propriété, les biens que je possédais alors et ceux que je pouvais acquérir par droit de succession ou à tout autre titre; les biens que je possédais en deçà des monts, et ceux qui, au delà, paraissaient m'appartenir (1); donation universelle faite et délivrée, comme il a été dit, aux mains du seigneur Grégoire VII, Pape de l'Église romaine, et en foi de laquelle je fis dresser un acte. Mais, comme cet acte ne se retrouve plus, dans la crainte que ma donation, ma libre offrande, ne soit révoquée en doute, moi, comtesse Mathilde, je la renouvelle en

modernes Voigt et Vidaillan ont accepté ce fait sans objection. Il suffit cependant de lire le texte de la donation de 1102 pour constater que la première eut lieu dans le palais de Latran, chapelle de la Sainte-Croix. Ce désaccord entre le témoignage de Domnizo et le texte authentique peut s'expliquer par une promesse d'abord écrite à Canosse, et convertie un peu plus tard en une charte définitive au palais de Latran.

(1) Ses États comprenaient toute la Toscane actuelle : Mantoue. Parme, Plaisance, Reggio, Ferrare, Bologne, la Ligurie, les deux rives du Pô, Modène, etc.

ce jour, aux mains du cardinal Bernard, légat de ladite Église romaine. . . . .

« Je me mets donc, dès aujourd'hui, comme hors de mes possessions; je m'en déclare comme absente. La sainte Église reste libre d'en disposer à son gré, sans que je puisse désormais m'y opposer, non plus que mes héritiers ou mes arrière-héritiers. Que si cette opposition, ce qu'à Dieu ne plaise, venait à se produire, il y aurait lieu à des dommages et intérêts, que je fixe à mille livres d'or fin, et quatre mille livres d'argent..... Fait à Canosse, etc., etc. »

Cette donation, faite à l'encontre du droit de l'Empire avec tant d'appareil, et sous le regard de tant de témoins, fit jeter de nouvelles clameurs à tous les ennemis de Grégoire. Mais, cette fois, ils attaquèrent du même coup, et le Pape, et celle qui se liait si pleinement et si irrévocablement à sa cause. Mille calomnies vinrent noircir les relations de Grégoire avec Mathilde; la fréquence de leurs rapports, l'intimité de leur commerce, ce séjour de plusieurs mois qu'ils venaient de faire ensemble au château de Canosse, donnèrent l'éveil aux imaginations, et devinrent le sujet de maintes légendes scandaleuses. Ce fut pour les évêques et les clercs mariés, ou de mœurs relâchées, l'occasion

de prendre leur revanche contre Grégoire, et le parti de l'Empereur, à l'envi, se déchaîna contre Mathilde et lui.

Tout ce bruit qui se fit alors autour d'eux trouve son écho dans les écrits du temps, et les chroniqueurs, comme les contemporains, ont pris parti pour ou contre. Les uns acceptent et peut-être exagèrent encore les plus indignes accusations ; les autres protestent de toute leur conviction, et prennent le ciel à témoin de l'inaltérable pureté de Mathilde. Nous ne voulons point établir ici un dialogue entre les uns et les autres, ni multiplier les textes sur un tel sujet ; contentons-nous de citer quelques paroles :

« Les partisans du roi, nous dit le moine Lambert, et surtout les clercs auxquels on avait interdit le mariage, allaient criant tout haut que, nuit et jour, contre les lois de toute pudeur, le Pape s'oubliait dans les embrassements de Mathilde, et que Mathilde se livrait tout entière aux amours criminels du pontife. . . . .

« Mais les signes et les prodiges qui, de toutes parts, éclatèrent à l'appui des paroles du pontife et de son zèle fervent pour la cause de Dieu et de l'Eglise, le défendent assez contre les langues empoisonnées de ses détracteurs. »

Mathilde et Grégoire ont-ils besoin d'être justifiés? Faut-il dire, comme un historien de nos jours, que leur commerce, quelle qu'en ait été la nature, n'importe guère à l'histoire (1)? Un tel scepticisme n'est pas seulement dédaigneux, il est ridicule. Depuis quand chasse-t-on les mœurs de l'histoire? Le silence de l'historien ne devrait venir ici que du respect et de l'embarras d'avoir à défendre ce qui n'a pas besoin d'être défendu. Un dévouement comme celui de Mathilde ne dériva jamais que des sources les plus élevées, et se donne moins à l'homme qu'à la cause dont cet homme est le représentant.

Ce n'est pas seulement à l'influence de Grégoire qu'il faut rapporter ce dévouement qui devait demeurer si ferme et si constant plus de trente ans après lui. Toute la vie de Mathilde ne s'explique que par les motifs les plus impersonnels et les plus purs. Est-il nécessaire d'ajouter qu'Hildebrand était un vieillard qui ployait sous le fardeau des affaires du siècle? A Canosse, il avait plus de soixante ans et Mathilde en avait trente à peine. Sans doute, Grégoire avait des passions; mais ces passions étaient de l'ordre moral, et, de celles-là, il en avait assez pour tenir lieu de toutes les autres.

(1) Vidaillan, t. II.

TROISIÈME PARTIE.

Pendant le séjour du Pape et de Mathilde à Canosse, l'Empereur travailla à regagner ceux que sa pénitence avait indisposés. Il affecta de s'entourer des évêques excommuniés, des clercs, des laïques que l'anathème avait atteints, ne parlant plus que la rougeur au front de ce qui s'était passé dans la forteresse. Il refusa au Pape un sauf-conduit, lorsque celui-ci voulut se rendre à Augsbourg où la nouvelle diète devait s'ouvrir; il ne s'inquiétait plus des engagements qu'il avait contractés à Tribur. Les seigneurs allemands prirent dès lors le parti d'en finir avec lui et convinrent, à cet effet, de s'assembler à Forshem (1). L'un d'entre eux se rendit à Canosse pour informer le Pape de leur résolution et l'engager à partir. Grégoire, de son côté, fit inviter l'Empereur à se présenter à la diète;

(1) En mai 1077.

mais celui-ci allégua diverses raisons pour se dispenser du voyage. Il fit garder tous les passages pour fermer au pontife les chemins de l'Allemagne, de même qu'il lui barrait la route de Rome. Grégoire, prisonnier dans les États de Mathilde, écrivait néanmoins aux Allemands qu'il entendait se rendre à la diète, et leur recommandait de ne rien faire avant son arrivée. Mais les légats qu'il avait envoyés à l'avance, entraînés par l'impatience et le vœu unanime des princes, souscrivirent à la déposition de Henri et à l'élection d'un nouvel empereur. Leur choix s'était porté sur Rodolphe, duc de Souabe.

A cette nouvelle, le Pape témoigna toute sa surprise; il condamna, du moins dans ses lettres (1), cette marche précipitée et désapprouva la conduite de ses légats. Tout en parlant d'élire un nouveau prince, il pensait qu'il eût été de bonne politique d'ajourner encore l'élection. Sur ce fait néanmoins les auteurs du temps s'accordent assez mal (2); plusieurs d'entre eux prétendent que le Pape se

(1) « Nous avons décidé, écrit-il, que si les archevêques et évêques qui ont sacré Rodolphe ne rendent raison de leur conduite, ils seront déposés de leurs siéges.» Lib. IX, ep. 21 (*Epistolæ*).

(2) *Chron.* d'Othon de Frising VI, ch. XXXV. «Ejusque (Gregorii), ut dicitur, consilio et auctoritate, Rudolphus... rex creatur. »

hâta d'envoyer au nouvel élu la couronne impériale avec cette inscription connue :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Mais c'est lui plutôt qu'il en faut croire ; un esprit de cette portée devait prévoir les grands embarras qui naîtraient de cette élection : l'Empire partagé, deux partis également redoutables prêts à vider le conflit par les armes. On conçoit donc que Grégoire dût hésiter à se prononcer. A ceux qui ont vu dans cette indécision une politique louche et des vues intéressées (1), on peut répondre que cet intérêt était celui de la cause même qu'il représentait. La déposition d'un empereur était un fait assez grave pour que l'on y regardât de près. Les lettres de Grégoire montrent d'ailleurs qu'il n'avait pas absolument désespéré de Henri, qu'il voulait épuiser tous les moyens de conciliation avant d'en venir au grand remède. D'autre part, il est évident qu'en repoussant Rodolphe il se fût aliéné le parti des seigneurs allemands, et que la cause des Saxons surtout lui commandait des ménagements extrêmes. Ceux-ci ne lui avaient-ils pas écrit, avec leur franchise barbare, « qu'*entraînés par lui dans la*

(1) Vidaillan, Sismondi et la plupart des historiens.

gueule du loup, ils comptaient bien qu'il ne les abandonnerait pas (1)? » Ces restes d'hésitation ou de clémence de Grégoire, n'était-ce point, en outre, une dernière marque d'affection de Mathilde pour son parent? Au moment de le voir irrévocablement dépossédé, le cœur de la femme put bien faire un retour de pitié sur lui.

En quittant Canosse, le Pape et Mathilde, de compagnie, visitèrent ces riches contrées dont l'Église allait devenir la souveraine. Ils s'arrêtèrent dans les villes de Carpineta, de Ficarolo sur le Pô, de Bibianello, de Florence (2). De ces lieux, Grégoire adressait des instructions et des conseils dans la chrétienté tout entière. Le recueil de ses lettres nous offre ici, comme toujours, de nombreux témoignages d'un zèle que rien ne distrait du gouvernement de l'Église : il écrit aux princes, aux rois, aux évêques, encourageant les uns, gourmandant les autres, portant partout la pleine lumière de sa pensée, ou le tranchant de sa volonté.

(1) Berthold de Constance.

(2) «..... Carpinetam, ubi usque ad julii mensem mansisse legitur : unde Romam per Tusciam revertentem, tertio idus augusti Florentiæ, senis verò Kalen.... septembris fuisse, illis in locis datæ litteræ docent : eodemque mense rediisse Romam ex iisdem colligi potest.» (Baron., p. 497, XXV.)

Poursuivi, comme à la piste, par les affidés de l'Empereur, durant ce voyage, il échappa à ces périls, grâce aux efforts, à la vigilance armée que Mathilde exerçait autour de lui. Au mois d'août, ils étaient à Florence, et, quelques jours après, Grégoire prit congé de la princesse, près de qui il avait vécu plus de six mois.

Il aspirait à revoir Rome, et il y arriva au mois de septembre. « Tout le peuple, nous dit le vieux poëte, se porta à sa rencontre, lui fit fête et accueillit avec transport le retour de son pasteur. Lui-même raconta à la foule assemblée ce que la noble Mathilde avait fait pour saint Pierre. Le clergé et le peuple poussèrent mille vivat en l'honneur de la Grande comtesse, en y mêlant des cris de malédiction contre l'Empereur (1). »

Celui-ci, depuis l'élection de Rodolphe, avait regagné du terrain en Allemagne et en Italie. Il avait fait arrêter les deux légats envoyés par le Pape à la diète. Sous le coup de cette nouvelle insulte, Gré-

(1) Cumque valedixit comitissæ Papa Mathildi
Urbam Romanam maio florente per arva
Visitat, adventum cujus plebs ipsa repertum
Obviat, exultat, pastorem suscipit una.
Ipseque commendat quod nobilis egerat erga
Se sanctumque Petrum Mathildis : « *Vivat in ævum,* »
Clamavit cunctus clerus, totus quoque vulgus.

DOMNIZO.

goire, si l'on en juge par la lettre suivante, parut abandonner décidément la cause de Henri. «...Nous vous avons envoyé, écrit-il à l'archevêque de Trèves, le serment que le roi Henri nous a prêté, afin que vous puissiez apprécier la droiture de sa conduite envers nous, lorsque ses partisans font nos légats prisonniers. Ses prières ou ses menaces ne nous feront jamais dévier du sentier de la justice. Nous persisterons jusques à la mort, avec l'aide de Dieu, dans notre entreprise contre lui. »

Grégoire sentait le besoin de raffermir cette grande souveraineté morale que les derniers événements avaient plus ou moins ébranlée. A cet effet, il résolut de donner au synode, qui se tenait chaque année, un appareil imposant. Il convoqua tous les évêques, ceux même qui étaient en guerre ouverte avec Rome, tels que l'archevêque de Ravenne, Guibert, l'archevêque de Milan, Thébalde. Tous ces derniers s'abstinrent de paraître; mais le synode n'en réunit pas moins plus de cent évêques et grand nombre d'abbés, de clercs et de simples fidèles. Le premier acte de Grégoire fut de châtier de nouveau les récalcitrants; puis il porta au loin ses regards sur les affaires de l'Église et le gouvernement des États chrétiens.

C'est ici qu'apparaît, dans tout son jour, ce rôle

de protection et de haute vigilance que remplit Grégoire VII au profit de l'humanité opprimée, et qui rachète bien, devant l'histoire, ce que ses doctrines théocratiques avaient de violent et d'outré. Il avait donné un roi à la Dalmatie, en lui recommandant fortement de protéger les orphelins, les veuves et tous les faibles, et de réprimer énergiquement, sur toutes ses côtes, le trafic des esclaves. C'est ainsi qu'il s'élevait également contre la coutume barbare de tous les peuples maritimes de dépouiller les naufragés. Voici ce qu'il déclarait en plein concile, et ce qu'il écrivait ensuite : « Et comme nous n'ignorons pas que, par la volonté de Dieu, beaucoup de malheureux périssent par naufrage, et que, par une sorte de droit légal, ou plutôt par un instinct vraiment diabolique, ceux qui devraient leur venir en aide et les consoler miséricordieusement n'accourent que pour les dépouiller, nous ordonnons, sous peine d'anathème, à l'exemple de nos prédécesseurs, que quiconque rencontrera un naufragé, *quel qu'il soit*, ou trouvera ses dépouilles, respecte sa personne et tout ce qui peut lui appartenir (1). »

(1) « Et quoniam Dei judicio nonnullos naufragio perire cognoscimus et eos legali jam jure, diabolico imo instinctu, ab his quibus misericorditer sublevari et consolari deberent deprædari

Ce n'était pas assurément pour la souveraine de Toscane qu'il était besoin de pareilles prescriptions. Mathilde, dont les États touchaient aux deux mers, faisait exercer la plus active surveillance pour combattre cette coutume féroce, dont le christianisme n'avait pu triompher chez les barbares convertis. En Italie, ainsi qu'en Allemagne et dans les Gaules, c'était, comme le dit Grégoire, un droit reconnu (droit de bris et de naufrage) de dépouiller les malheureux rejetés par la mer. Mais la coutume allait plus loin et permettait d'attirer, par des feux trompeurs, sur les récifs des côtes, les navires égarés dans la nuit.

Nous ne pouvons ici que jeter un regard sur

conspicimus; statuimus et sub anathematis vinculo, ut a prædecessoribus nostris statutum est, jubemus ut quicumque naufragum quemlibet et bona illius invenerit, secure tam eum quam omnia sua demittat. (*Concil.*, 1078, tom. X, p. 370.)

Un historien de Grégoire VII, M. de Vidaillan, fait, à ce propos, la réflexion suivante : « Il est consolant de voir quelques lueurs pareilles dans la nuit profonde où les autres commandements du même pape réduisaient alors toutes les notions du juste et de l'injuste, et tous les principes dont la civilisation s'efforçait d'éclore. » (II, 250.)

La justice et la civilisation se trouvaient-elles donc mieux représentées par le chef de l'Empire féodal, qui commandait l'obéissance au nom de la force, que par le pontife qui s'exagérait sans doute l'étendue de son droit et de son autorité, mais qui commandait au nom de l'idée chrétienne et que l'on trouve invariablement du côté des faibles, des opprimés?

l'œuvre de Grégoire, cet esprit vraiment civilisateur, quoi qu'aient pu dire des historiens aux vues étroites et passionnées. Dans le même temps qu'il rattachait la Corse, à demi païenne encore, à l'Église romaine, il veillait à l'état précaire des Églises d'Orient, réprimait de tout son pouvoir les rapines des Normands dans la Pouille, et entretenait avec le conquérant de l'Angleterre une amitié profitable que quelques nuages pourtant vinrent obscurcir.

L'histoire du pontificat de Grégoire VII, à laquelle nous n'avons à toucher ici que sommairement, est l'histoire politique et religieuse de l'Europe. Toutes les grandes pensées du moyen âge datent de son règne ou semblent en être les émanations. Ainsi c'est à Grégoire VII qu'appartient la première idée sérieuse des croisades; on la voit éclater dès la seconde année de son pontificat. Il en saisit la chrétienté tout entière; il la fait entrer dans l'esprit de tous les princes, et surtout il en remplit l'âme de celle qui était avec lui en si parfaite communauté de sentiments. Voici ce qu'il mandait à l'empereur Henri, avant la querelle qui les divisa (1); cette lettre atteste que le pontife sexagé-

(1) En 1074.

naire avait le projet de conduire lui-même en Terre sainte ceux qu'il exhortait à partir. Un tel homme était vraiment animé de l'esprit de Dieu ! « Je vous informe , écrit-il à l'Empereur, que les chrétiens d'outre-mer , persécutés par les païens et dans la misère qui les accable, ont envoyé vers moi, me priant humblement de les secourir du mieux que je pourrais, et d'empêcher chez eux la ruine entière de la religion chrétienne. J'en suis pénétré de douleur jusqu'à désirer la mort. Je suis prêt à exposer ma vie pour eux, plutôt que de commander à toute la terre en négligeant de les secourir. C'est pour cela que je travaille à exciter tous les chrétiens et à leur persuader de donner leur vie pour leurs frères en défendant la loi du Christ, et de montrer aussi clair que le jour ce que valent les enfants de Dieu. Déjà les Italiens et ceux d'au delà des monts, inspirés du ciel, comme je le crois, ont reçu de bon cœur mes exhortations. Déjà plus de cinquante mille fidèles se préparent à cette entreprise et, sous mon commandement, à marcher à main armée contre les ennemis de Dieu, à pénétrer jusqu'au sépulcre de Notre-Seigneur. Ce qui m'excite encore puissamment à cette entreprise, c'est que l'Église de Constantinople, séparée de nous au sujet du Saint-Esprit, attend sa réconciliation avec le siége

apostolique. Les Arméniens aussi se sont écartés presque tous de la foi catholique, et la plupart des Orientaux attendent que la foi de l'apôtre Pierre décide entre leurs croyances diverses... Nos pères, dont nous voulons, quoique indigne, suivre les traces, ont souvent visité ces contrées pour le triomphe de la foi catholique. C'est notre devoir de faire comme eux, et, aidé par tous les princes chrétiens, de tenter le chemin que Dieu nous ouvre, de marcher pour la défense de la même foi. Mais comme une si grande entreprise veut de sérieux conseils et de puissants secours (car si je fais ce voyage avec l'aide du ciel, c'est à vous, après Dieu, que je confierai la défense de l'Église romaine, afin que vous la gardiez comme une mère sainte et préserviez son honneur), faites-moi connaître au plus tôt ce qu'il vous semble de ce projet et ce que l'inspiration du ciel suggère à votre prudence. » L'orage qui vint fondre sur l'Italie ne chassa pas de l'esprit de Grégoire cette pensée des croisades, qu'il transmit, comme un legs, à ses successeurs.

Le déchirement de l'Empire avait jeté dans son âme une anxiété douloureuse pour laquelle un caractère de cette trempe semblait peu fait. Bien qu'il penchât ostensiblement vers ce Rodolphe dont l'élection était une victoire pour le Saint-Siége, et

qui promettait une obéissance filiale à son chef, celui-ci cependant hésita longtemps, différant toujours, soit politique, soit scrupule, de confirmer l'élection du nouveau roi. Il écrivait alors à l'abbé du monastère de Cluny, dont il regrettait peut-être les cloîtres lointains et la tranquillité profonde : « Nous sommes sous le coup de tant d'angoisses, accablé de tant de travaux, que ceux qui sont près de nous ne peuvent ni les soulager ni les comprendre (1). »

Rodolphe et ses partisans pressaient Grégoire de venir en aide à leur cause, en se prononçant irrévocablement. On voit alors cet esprit impérieux, inflexible, se disculper dans ses lettres, gagner du temps. Aux motifs de prudence qui pouvaient lui conseiller d'attendre les événements, se joignait peut-être bien encore l'action secrète de Mathilde.

Le pénitent de Canosse avait retrouvé dans l'air de la Germanie le courage et l'énergie du guerrier. Il fit appel à son parti, surtout aux villes du Rhin qui lui étaient restées fidèles, et disputa le terrain à Rodolphe. Ils se livrèrent de violents combats, où il y eut des pertes énormes de part et d'autre (2).

(1) « Tot enim angustiis premimur, tantisque laboribus fatigamur, ut ii qui nobiscum sunt non solum pati nequeant, sed nec etiam videre possint. » (*Epist.* XXI, l. 5.)

(2) « Inter eosdem reges horribiliter est pugnatum, ubi maxima virorum fortium multitudo cecidit. » (*Censii*, c. II, p. 10.)

Les deux rivaux s'engagèrent enfin à se présenter, en Allemagne, devant un synode, où le Pape prononcerait entre eux, par la bouche de ses légats. Mais Henri viola sa promesse, et ne permit pas au synode de s'assembler. Ce fut alors que Grégoire, pour en finir, ordonna un concile à Rome. Voici en quels termes il y exposa la suite des événements et les motifs de sa conduite :

« Saint Pierre, prince des apôtres, et vous saint Paul, docteur des nations, daignez me prêter l'oreille et m'écouter favorablement..... Vous savez que c'est malgré moi que j'ai été promu aux ordres sacrés; que c'est malgré moi que j'ai suivi le pape Grégoire au delà des monts..... malgré moi encore que je suis revenu avec le pape Léon vers l'Église romaine; enfin, c'est surtout contre mon gré, au mépris de mes gémissements et de mes larmes, que j'ai été placé, quoique indigne, sur votre trône. Ce n'est pas que je vous repousse alors que vous m'avez courbé sous le poids de votre Église..... Mais les rois de la terre, les princes séculiers et ecclésiastiques, les courtisans et toute une multitude se sont réunis contre le Seigneur et contre ses fidèles en disant : « Nous romprons nos liens, nous échapperons à leur joug, » et ils ont mis tout en œuvre pour se défaire de moi par la mort et par l'exil.

« A leur tête, Henri, soi-disant roi, fils de l'empereur Henri, s'est élevé contre votre Église; de concert avec certains évêques, il s'est efforcé de la subjuguer en me renversant. Votre autorité a résisté à son orgueil et votre pouvoir l'a vaincu. Humilié, il est venu en Lombardie, me demandant de l'absoudre de son excommunication. Le voyant ainsi repentant, écoutant ses promesses réitérées, je lui ai rendu la communion, mais sans le rétablir dans l'autorité royale dont je l'avais déclaré déchu en plein synode; sans prescrire de nouveau la fidélité à ceux que j'avais déliés de leur serment.....

« Les évêques et les seigneurs d'au delà des monts, apprenant qu'il ne tenait point ce qu'il m'avait promis, élurent, *sans mon conseil, vous en êtes témoins,* le duc Rodolphe pour leur roi. Ce prince se hâta de m'envoyer un ambassadeur pour me déclarer qu'il avait été forcé de prendre le gouvernement du royaume, mais qu'il était prêt à m'obéir en tout; et, en effet, il m'a toujours tenu le même langage, promettant même de me donner pour otage de sa fidélité son fils et celui de son ami le duc Berthold. Cependant Henri commença de me prier de lui venir en aide contre Rodolphe, et je lui répondis que je le ferais volontiers, après avoir entendu les deux parties. Henri, croyant pouvoir

vaincre par ses propres forces, méprisa ma réponse. Toutefois, quand il vit qu'il ne pouvait arriver au but de ses efforts, il envoya à Rome l'évêque de Verdun et celui d'Osnabruck qui me prièrent, de sa part, de lui faire justice, ce que les députés de Rodolphe demandaient aussi.

« Enfin, d'après l'inspiration de Dieu, je décidai, dans le concile, qu'on tiendrait une conférence au delà des monts, pour rétablir la paix ou prononcer de quel côté était la justice. Pour moi, vous m'en êtes témoins, vous, mes Pères et mes maîtres, je n'ai jamais voulu favoriser que le parti le plus juste. Et, comme j'ai prévu que l'on chercherait peut-être à entraver la réunion du concile, j'ai frappé d'anathème quiconque s'y opposerait, roi, duc, évêque ou seigneur.

« Or, Henri et ses complices, bravant les suites de leur désobéissance, qui est un crime d'idolâtrie, ont encouru l'excommunication pour avoir mis obstacle à la réunion, et pour avoir causé la mort d'un grand nombre de chrétiens; pour avoir détruit des églises et promené la désolation dans tout le royaume teutonique.

« C'est pourquoi, confiant dans la justice et la miséricorde de Dieu et de sa mère, la Vierge Marie, usant de votre autorité, ô mes maîtres! j'excom-

munie Henri, soi-disant roi, ainsi que tous ses partisans, et, le privant de nouveau des royaumes d'Allemagne et d'Italie, par l'autorité de Dieu et par la vôtre, je le dépouille de la puissance et de la dignité royales ; je défends à tout chrétien de lui obéir comme à son roi ; je dégage de leur serment tous ceux qui se sont liés à lui. Que Henri soit sans force dans la guerre et ne remporte, de sa vie, aucune victoire. Que Rodolphe, l'élu des Allemands, gouverne et défende le royaume ! J'accorde à tous ceux qui lui seront fidèles l'absolution de leurs péchés, et votre bénédiction dans cette vie et dans l'autre. Que Henri soit donc dépouillé de la dignité royale, à cause de son orgueil, de sa désobéissance et de son manque de foi ! Que la puissance et l'autorité soient transmises à Rodolphe pour sa piété, sa fidélité, sa soumission !

« Faites connaître à tous, ô mes maîtres, que si vous pouvez lier et délier dans le ciel, vous pouvez également, sur terre, retirer ou distribuer les empires, les royaumes et les principautés, vous qui avez si souvent ôté aux indignes et conféré aux bons les patriarcats, les primaties, les évêchés..... Si vous jugez les choses spirituelles, comment ne pas reconnaître votre pouvoir sur les choses temporelles ! Et si vous jugez les anges qui dominent, de si

haut, les princes superbes, que ne pouvez-vous pas sur ceux du monde inférieur? Que les rois et tous les princes du siècle apprennent donc jusqu'où va votre puissance; qu'ils craignent de mépriser les ordres de votre Église; que votre justice tombe si vite sur Henri qu'aucun d'eux ne puisse attribuer sa chute au hasard, mais bien à vous seuls. Dieu veuille les confondre, les frapper d'épouvante pour les amener à une pénitence salutaire (1)! »

A la nouvelle de sa déposition, disent les chroniques du temps, l'Empereur tomba d'abord dans un grand abattement (2); puis, réveillé par tout le bruit de son entourage, il s'abandonna à de violentes colères contre le Pape et le nouveau roi. Pour faire face à l'un et à l'autre, il lui fallait, à la fois, une armée et un concile. En même temps qu'il appelait à lui toutes les forces de l'Empire, il convoquait précipitamment une assemblée d'évêques à Mayence. Dix-neuf prélats allemands n'eurent que le temps de s'y rendre, et l'on n'attendit pas les évêques d'Italie pour ouvrir le débat. L'Empereur et ses partisans s'y répandirent en violentes invectives contre le Pape : il y fut traité d'hérétique, de

(1) Rome, 7 mars 1080.

(2) « Rex vero, ubi se cognovit per sententiam romani pontificis a consortio fidelium segregatum, contristatur. » (Berthold.)

mage, d'homicide, de fornicateur. Mais tout se borna, pour le moment, à ces outrages; cette manifestation hâtive n'était qu'un prélude. Les princes allemands et les évêques italiens n'avaient pu se rendre à Mayence, et une nouvelle assemblée fut convoquée en un lieu plus rapproché de l'Italie, à Brixen. Tout le parti de l'Empereur, « toute une armée de princes et de barons, » dit le chroniqueur, figura dans cet orageux concile. Les choses ne languirent pas; dès la première séance fut rendu le décret suivant : « Qu'il soit retranché de la communion des fidèles, le prêtre qui a osé enlever au roi sa part du gouvernement de l'Église, ce prêtre qui n'est point l'élu de Dieu, mais qui s'est élevé lui-même. Il a bouleversé l'ordre ecclésiastique, la hiérarchie civile, attenté à la vie d'un roi pieux et pacifique, soutenu un roi parjure, encouragé partout la discorde, la jalousie et l'adultère. Nous avons donc résolu de déposer, de chasser, et, s'il résiste, de damner éternellement Hildebrand, cet homme pervers qui prêche le pillage des églises et l'assassinat, Hildebrand, cet antique fauteur de l'hérétique Bérenger, le devin et le magicien, le nécromancien, le moine possédé du diable, le vil apostat de la foi de nos pères (1). »

(1) Labb., *Concil.*, X, 389.

Ainsi les ennemis de Grégoire lui rendaient coup pour coup, anathème pour anathème, déposition pour déposition. Ce dont il accusait ses ennemis, on le lui renvoyait à lui-même avec les inventions les plus monstrueuses et les plus propres à faire impression sur les esprits.

L'assemblée acheva son œuvre en faisant un nouveau pape, et le choix se porta unanimement sur le plus violent des adversaires de Grégoire, Guibert de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. D'avance il avait préparé son costume, et, par un coup de théâtre venu fort à point, il apparut, séance tenante, avec la tiare et l'habit pontifical. Il s'engagea envers Henri à le couronner empereur; puis il reprit le chemin de l'Italie, en grande pompe, avec des troupes impériales et tous les ennemis de Grégoire pour cortége.

L'Empereur se hâta d'écrire à tous les princes de l'Europe : il les pressa de reconnaître son pape, mais nul d'entre eux ne se soucia de lui répondre. La lettre suivante, du célèbre Lanfranc, primat de l'Angleterre, l'ami de Guillaume le Conquérant, donnera l'idée des hésitations où cet événement jeta la chrétienté. Lanfranc écrit à Hugues le Blanc, l'un des légats de l'antipape, qui lui annonçait sa prochaine venue en Angleterre : « Plusieurs choses

que j'ai trouvées dans vos lettres m'ont choqué. Je n'approuve pas que vous outragiez le pape Grégoire, que vous l'appeliez Hildebrand, que vous insultiez ses légats, que vous exaltiez si haut le nouvel élu. Il est écrit qu'il ne faut pas louer un homme vivant, ni manquer à son prochain. Qui peut répondre de ce que l'on sera devant Dieu? Je crois cependant que le glorieux Empereur a eu de sérieuses raisons pour entreprendre une si grande affaire, et qu'une telle victoire ne s'obtient pas sans le puissant secours de Dieu. Toutefois, je n'approuve pas que vous veniez en Angleterre; notre île n'a pas rejeté Grégoire et n'a pas décidé à quel pape elle obéirait. Ce ne sera qu'après avoir écouté les deux parties qu'elle jugera avec maturité. » Ainsi on voit qu'à travers tant de ménagements pour l'Empereur, on était peu disposé à reconnaître son antipape.

Croyant en avoir fini avec Grégoire, Henri se retourna vers Rodolphe et marcha sur la Saxe, où son adversaire avait trouvé un point d'appui. Rodolphe, lui aussi, marchait à sa rencontre; il voulait prévenir la jonction de l'Empereur avec les renforts qui lui arrivaient de la Bohême : mais ces renforts parvinrent à Henri sur les bords de l'Elster; il y campa, et mit à feu et à sang toute la contrée.

Bientôt parut Rodolphe de Souabe avec son ar-

mée; il avait traversé la Saxe à marches forcées et par des routes impraticables, ses soldats étaient épuisés, une partie de son infanterie était restée en chemin, et sa cavalerie se trouva si exténuée que les hommes descendirent de cheval et combattirent à pied. Ce furent cependant Rodolphe et ses Saxons qui attaquèrent. Le premier engagement ne fut point à leur avantage, et ils se virent contraints de reculer : « Déjà, nous disent les chroniqueurs (1) qui racontent avec intérêt les péripéties de cette bataille, déjà les évêques et les clercs de l'armée impériale avaient entonné le *Te Deum*, quand l'un des plus redoutables champions de Rodolphe, Otto de Nordheim, parut tout à coup, surprit l'ennemi et le précipita dans l'Elster. » Le pillage suivit la victoire, et les moines, qui nous racontent de leur mieux ces batailles du moyen âge, énumèrent au long tout ce que les tentes des archevêques de Trèves, de Cologne, contenaient de richesses : vaisselle d'or et d'argent, merveilleuses tentures, coffres byzantins regorgeant d'écus, belles armes, chevaux de prix, tout le luxe enfin dont s'entouraient, grâce à la simonie, ces puissants seigneurs ecclésiastiques. Les soldats saxons firent main basse sur tout.

(1) Bruno, Abb. Ursperg., et alii.

Mais, au moment où le camp retentissait d'acclamations et de chants de victoire, on apporta le roi Rodolphe mortellement blessé. En traversant un ruisseau, il avait été frappé d'un coup de lance par le duc Godefroi de Bouillon, porte-étendard de l'Empereur. Le fer avait pénétré dans le ventre, et ses entrailles s'échappaient par sa blessure; il avait, en outre, la main droite coupée. Les chroniqueurs rapportent qu'il dit, en la montrant : « Voyez, c'est avec cette main-là que j'avais juré fidélité au roi Henri, mon seigneur (1). » On ajoute que Rodolphe, avant d'expirer, demanda à qui était la victoire. Tous ceux qui l'entouraient lui répondirent : « A vous, seigneur, à vous. » Il murmura alors ces mots : « J'accepte ce que Dieu m'envoie; on meurt sans regret au milieu d'une victoire. »

Ce combat de Mersebourg se livrait le 15 octobre; le même jour, un autre combat se donnait en Italie. Moins heureuse que Rodolphe, Mathilde perdait la bataille et ne mourait pas pour sa cause (2).

(1) « Videte, hac ego juravi domino meo Henrico non nocere, sed jussio apostolica, petitioque principum me fecit juramenti transgressorem. » (Abb. Ursperg.)

M. Voigt assure qu'un sacristain de Mersebourg montre encore au public la prétendue main de Rodolphe dans une des chapelles du dôme.

(2) « Eodem die decessionis ejus, in Longobardia milites pru

Depuis que Grégoire avait quitté la Toscane pour rentrer à Rome, Mathilde s'était trouvée aux prises avec de grandes difficultés. Ses sujets, comme le reste de l'Italie, étaient divisés. Le parti de l'Empereur avait grandi et levé la tête en beaucoup de lieux. Les vassaux allemands de Mathilde, tous les prêtres excommuniés, tous ceux que Henri avait gagnés par des promesses, se liguèrent et conjurèrent contre son autorité. Trente évêques se déclarèrent pour l'antipape; ses voisins turbulents firent des incursions sur ses terres, et la Lombardie presque tout entière se souleva à l'approche d'une armée que l'Empereur envoya sous le commandement de son fils. Cette armée fondit sur les États de Mathilde; celle-ci se hâta de rassembler ses gens pour repousser l'ennemi, et marcha à leur tête. Elle rencontra les Allemands non loin de Mantoue, dans un lieu nommé la Volta (1); mais sa troupe ne tint pas longtemps et lâcha pied malgré ses exhortations et son exemple.

Ce revers, qui venait atteindre une femme dont

dentissimæ ducis Mathildæ fugantur ab exercitu pene totius Longobardiæ. (Berthold.)

(1) « Apud Vultam prope Mantuam.» — «Post ubi vero hæc gesta sunt, evolutis paucis diebus, Enricus filius ejus cum exercitu illustris comitissæ Mathildis pugnavit, et quia, sicut fieri solet, varius est eventus belli, victoriam habuit.» (*Act. Greg. VII*, in Coll. N. Card. Arrag. m. s.)

le prestige était si grand, la mort de Rodolphe, arrivée aussi le même jour, frappèrent à la fois les esprits, et une terreur générale se répandit dans le parti de l'Église (1). « A cette époque, dit le moine Berthold, le roi Henri terrifiait à ce point l'Italie que nul ne pouvait approcher du domaine de saint Pierre sans avoir fait serment de ne pas visiter le pape Grégoire. »

Dès qu'il apprit le succès de son fils, l'Empereur résolut de descendre lui-même en Italie (2). A cette nouvelle, Grégoire lui-même s'inquiéta, comme on le voit par cette lettre, qu'il adresse à ceux sur qui il comptait encore : « Si notre fille Mathilde n'est point soutenue de vos efforts, qu'arrivera-t-il ? Vous ne connaissez que trop l'esprit de ses soldats. S'il arrive qu'ils se refusent à marcher, puisqu'ils disent que toute résistance est insensée, que lui restera-t-il à faire, sinon de se soumettre à l'Empereur ou de s'exposer à tout perdre ? Faites donc qu'elle puisse compter sur votre secours aussitôt que l'Empereur entrera en Lombardie (3). »

(1) « His temporibus Henricus rex totam Italiam adeo conturbavit, ut nullus securus ad limina apostolorum posset ire, qui non prius abjuraret, quod ad papam Gregorium diversurus non esset. » (Berthold.)

(2) « His successibus provocatus venit in Italiam H. rex. » (Card. Arrag.)

(3) « Si vero filiæ nostræ Mathildis (cujus militum animos

On ne répondit guère à cet appel pressant du pontife, mais Mathilde ne se découragea pas (1). Henri, dès le printemps, passa les monts avec des forces considérables et s'arrêta à Vérone. La comtesse se jeta au-devant de lui avec ce qu'elle put rassembler, et osa tenter un nouveau combat dont l'issue n'était guère douteuse avec des forces si inégales. Les troupes toscanes furent culbutées, mais Mathilde eut la chance de ne point tomber aux mains de l'Empereur. Tout plia devant lui; il mit la Toscane à feu et à sang, et alla porter le siége devant Florence. Mathilde avait eu le temps de se jeter elle-même dans la ville. Elle y tint pendant un mois (2), et, la ville forcée de se rendre, elle alla

ipsi perpenditis) a vobis suffragatum non fuerit, quid aliud restat, nisi cum sui resistere recusaverint (quam utique hac in re pro insana habent), ipsa, vel coacta paci illius acquiescat, aut quidquid possidere videtur amittat. Quamobrem summopere nisi vos oportet eam certam reddere, an ex vobis præsidium exspectare firmiter debeat, si H. forte Longobardiam intraveret.» (Lib. IX, *Epist.* III.)

(1) Baronius applique à Mathilde ces mots de saint Paul : « Quod non tribulatio, non angustia, non fames, non nuditas, non periculum, non persecutio, non gladius, non mors, neque vita, neque Angeli, neque Principatus, neque Virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque creatura alia poteret eam separare a charitate Petri in Christo Jesu Domino nostro. »

(2) Avril 1081. Villani dit que la ville capitula le 12 avril, mais d'autres prétendent que le siége se prolongea jusqu'au mois de juillet.

défendre Padoue et Crémone. Le parti de l'Empereur y dominait; les partisans de la comtesse eux-mêmes regardaient toute résistance comme insensée, et partout on capitula. N'ayant pu sauver les villes, Mathilde se jeta dans les forteresses. C'est ce que le poëte chroniqueur nous dit avec une assez vive éloquence : « Seule elle résista, la fille de Pierre. Le roi en courroux suscite contre elle les épées, les machines de guerre; il fait attaquer ses châteaux, jette partout la terreur. Mathilde n'en combat pas moins; elle ne se rendra jamais à merci. Il lui reste encore plus d'une forteresse imprenable. Elle se hâte; elle défend à la fois et ses villes et ses châteaux. En vain le roi s'irrite de voir cette lutte se prolonger, il ne lui reste plus qu'à s'en aller porter le trouble à Rome. Il s'en va donc avec son antipape Guibert vers la ville de Romulus. C'est la coutume du peuple de fêter joyeusement l'arrivée des rois; mais Henri n'eut pour toute bienvenue que des larmes (1). »

(1) Sola resistit ei Mathildis, filia Petri,
Rex exardescens contra quam concitat enses,
Prælia, terrores, et castris obsidiones,
Ad nihilum pugnat, non hæc superabitur unquam.
Insuperabilia loca sunt sibi plurima fixa.
Diligitur valde, villas defendit et arces,
Hanc videt incassum rixam rex crescere tantum,
Cogitat ut turbet solum caput; ivit ad urbem

A Rome encore, l'Empereur allait trouver en face de lui l'indomptable comtesse. Elle avait prévu l'événement, et s'était dégarnie de ses meilleures troupes pour les envoyer au Saint-Siége, en attendant qu'elle pût accourir elle-même. Henri, suivant une chronique (1), établit son camp dans les prairies dites de Néron, en regard du fort de Saint-Pierre. Les Allemands restèrent deux ans devant la ville, ayant fort à souffrir des maladies, de la famine et surtout des sorties fréquentes des assiégés ; les troupes de Mathilde, nous dit-on, s'y comportèrent héroïquement. Muratori nous peint les Romains, du haut de leurs murailles, jetant mille défis et les plus insultantes railleries aux soldats de l'Empereur (2).

Impatient des lenteurs du siége, Henri quitta son camp, à plusieurs reprises, pour se porter en Toscane, et promener sa colère sur les domaines de Mathilde. Par là, sans doute, il espérait la contraindre à rappeler ses troupes qui étaient devant Rome. L'arrivée de l'Empereur accrut les forces de son parti, qui finit par dominer partout. A Luc-

Romuleam, secum Guibertus abisse videtur.
Mos fuit adventum regis populo fore festum,
Istius est fletus, sua turbant crimina cœlum.

DOMNIZO.

(1) *Chron.* Hirsang., ann. 1081.
(2) Muratori, *Hist. d'Ital.*

ques même, cette ville préférée de Mathilde, où elle était née, où elle avait vécu presque toujours, la rébellion leva la tête. Déjà on y avait vu les chanoines prendre parti pour les évêques en guerre ouverte avec Rome. La comtesse avait été forcée de réunir dans son château de Sainte-Genèse, près de Lucques, les prélats et les clercs restés fidèles. Les dissidents y avaient été excommuniés; mais l'anathème avait eu peu d'effet (1). L'Empereur se présenta à Lucques, au milieu des acclamations de ses partisans. Tous ceux qui tenaient pour Grégoire et Mathilde se virent chassés. Henri fit déposer l'évêque Anselme, et mit à sa place (2) un diacre turbulent, nommé Diacon. Enfin il déclara la comtesse de Toscane déchue de tous ses droits de souveraineté.

(1) Fiorentini.

(2) Domnizo ne parle pas de ce fait; mais un chroniqueur du temps, cité par Fiorentini, semble l'établir avec quelque évidence. «Les excommuniés de Sainte Genèse, dit-il, soulevèrent la ville par leurs insolentes lamentations, et, forts de l'appui du plus criminel des princes, chassèrent l'évêque Anselme et se mirent en révolte ouverte contre l'autorité de la duchesse Mathilde. Le chef de toute la bande était Pierre Diacon, homme perdu de vices, fauteur contumace de l'hérésie d'Henri. Ce Pierre Diacon se fit nommer évêque de la façon de Guibert l'antipape, et, du vivant d'Anselme, l'intrus osa occuper son siége.» — « Insolabiliter dolentes, civitatem commoverunt, et freti auxilio perditissimi hominis Henrici regis episcopum expulerunt et prædictæ Mathildis penitus rebelles facti sunt, etc.»

Tandis que l'Empereur l'attaquait en face, l'antipape essayait de la circonvenir : d'abord il s'adressa à l'évêque Anselme, et lui fit entendre que le siége de Lucques lui serait rendu, s'il parvenait à ramener la comtesse à d'autres sentiments. Il était peu digne d'un saint évêque, insinuait-il, de courir ainsi la campagne avec une jeune femme. Il appartenait à la pieuse Mathilde de prouver que son dévouement s'adressait à la cause de saint Pierre et point à la cause d'un homme. Anselme lui répondit : « Tu me demandes, au nom de Jésus-Christ, de ne plus circonvenir et abuser la plus noble des femmes; je te réponds, au nom de Dieu dont j'invoque ici le témoignage, que rien de terrestre, rien de charnel n'existe en elle.... Je soupire après l'heure où j'aurai mérité de sortir enfin de ce siècle méchant; mais, en attendant, je continuerai à servir Dieu et la sainte Église, en veillant nuit et jour sur celle que le Vicaire de Jésus-Christ m'a confiée. Mon espoir est qu'un jour il me sera beaucoup compté pour avoir ainsi secondé cet ange du dévouement, qui ne prodigue pas en vain, comme tu le prétends, ses richesses, mais qui amasse pour le ciel d'inépuisables trésors. La comtesse est prête à sacrifier tous ses biens pour la défense de la justice, à verser tout son sang pour

votre confusion; elle est résolue à combattre pour la gloire et le triomphe de saint Pierre, jusqu'à ce que Dieu ait livré aux mains d'une femme son plus cruel ennemi (1). »

Mathilde, en effet, resta inébranlable « contre Henri, contre Guibert, dit aussi le chapelain de Canosse, contre ces deux ennemis du Dieu mort sur la croix. Mathilde, ce phare de la chrétienté, brûlant d'une céleste flamme, attira, groupa autour d'elle tous les défenseurs de Pierre; famille, serviteurs, richesses, elle prodigua tout, sacrifia tout pour tenter un suprême effort. S'il fallait tout dire de ses exploits, de ses vertus, mes vers n'y suffiraient pas, fussent-ils aussi nombreux que les étoi-

(1) « Quod autem obsecras per Jesum, ne nobilissimam feminarum amplius circumveniam, deludam et fallam, Deum testem invoco, nihil terrenum, nihilque carnale in ea, vel ab ea ex intentione concupisco, et sine intermissione oro, ut ab hoc sæculo nequam cito eripi merear nimio affectus tædio, quia incolatum meum prolongari video serviens die ac note in custodiendo illam Deo meo, et sanctæ matri meæ Ecclesiæ, cujus præcepto mihi commissa est, et spero quod multa mihi retributio per gratiam Dei in ejus custodia excrescat, quæ non in vanum sua dispergit, sed indeficientem in cœlo thesaurisat sibi thesaurum, quem tinea non demolitur, ubi fures non effodiunt, nec furantur, parata pro defensione justitiæ non solum terrena omnia distribuere, sed usque ad sanguinem pro vestra confusione, et reverentia ad Sanctæ Ecclesiæ gloriam et exaltationem certare, donec tradat Dominus inimicum suum in manu feminæ. » (S. Ansel. lucen., l. I, contra Guibertum.)

les (1). » Les forteresses de la Toscane devinrent autant de lieux d'asile et de ralliement pour ceux de son parti, et la comtesse finit par se trouver assez forte pour reprendre l'offensive. Henri, déconcerté, et ne se croyant plus en sûreté à Lucques, se retira à Ravenne, dans cette ville où, à défaut de Rome, Guibert jouait à la papauté.

L'armée allemande, toujours campée dans la plaine de Néron, périssait par les fièvres et les sorties. L'antipape, dévoré de l'envie de trôner à Rome, fit comprendre à Henri la nécessité de reparaître au milieu de ses soldats; il avait passé l'été, puis l'hiver à Ravenne. Guibert, au printemps de 1083, l'entraîna mais ne put le retenir au camp que quelques mois. Rebuté par l'ennui, et se souciant peu de braver les fièvres de la saison, il s'en retourna en Lombardie, laissant son pape à Tivoli, faire, à sa place, le général. Guibert avait, il paraît, plus de goûts militaires que de vertus apostoliques; il voulut précipiter l'assaut et tenta d'incen-

(1) Corde pio flagrans Mathildis lucida lampas
Adversus binos Domini crucis hos inimicos,
Arma, voluntatem, famulos, gazam propriamque
Excitat, expendit, instigat, prœlia gessit.
Singula si fingam, quæ fecit nobilis ista,
Carmina sic crescent, sunt ut numero sine stellæ,
Plura sed omittam, de paucis discite mira.

dier le Vatican, comptant surprendre, au milieu du tumulte, les points les plus faibles de Rome. Mais ce mécréant ne s'attendait pas à un miracle. Grégoire accourut aux premières lueurs de l'incendie, et les chroniqueurs rapportent qu'il éteignit le feu rien qu'en faisant un signe de croix.

Tout en partageant ainsi les périls et les labeurs du siége, Grégoire travaillait à susciter en Allemagne de nouveaux adversaires à l'Empereur. Les Saxons lui demandaient un roi; mais la mort si soudaine de Rodolphe, surtout cette main parjure que le fer avait tranchée, devaient frapper vivement les esprits. On se demandait s'il appartenait au Pape de déposer ainsi un empereur : l'évêque de Metz soumit ses doutes à Grégoire lui-même. Celui-ci, calme au milieu des passions qui s'agitaient en tout sens, lui répondit par une lettre qui résume les idées et les doctrines de son pontificat (1).

Ces maximes trouvèrent crédit parmi les Saxons et les Souabes, qui avaient contre l'Empereur d'anciens ressentiments; ils tinrent une diète à Bamberg et se donnèrent pour roi, à la place de Rodolphe, Hermann, comte de Luxembourg. C'était un riche seigneur, renommé pour sa vaillance,

(1) En 1082.

mais peu fait pour porter une couronne en de si difficiles moments. On le pressa de marcher en Italie et de tenter la délivrance du Pape.

Le siége de Rome durait depuis deux ans; Grégoire tenait toujours derrière ses murailles, et son exemple soutenait les cœurs. La comtesse, assiégée de son côté dans ses forteresses, ayant à faire tête aux ennemis du dedans et du dehors, trouvait encore moyen de jeter de temps en temps des troupes dans Rome. Elle profita d'un peu de répit que lui laissa son adversaire pour y pénétrer elle-même. Sa vue, comme autrefois, ranima l'enthousiasme; elle fit d'heureuses sorties, frappa des coups hardis et mit la terreur chez les Allemands; aussi l'antipape manda-t-il à l'Empereur qu'il fallait tenter à tout prix une diversion et rappeler la comtesse dans ses États.

Henri, que la colère réveilla, se remit brusquement en campagne; il fit partout d'horribles dévastations, et prit comme à tâche de se surpasser lui-même. Tout plia devant l'orage: les villes ouvraient leurs portes, les châteaux mêmes cédaient après quelque résistance. Mathilde eut à peine le temps de regagner Canosse, et bientôt la vieille forteresse put se croire revenue aux glorieux jours d'Azzo : sa défense fut héroïque, et Henri, comme

autrefois Bérenger, dut s'éloigner, tout frémissant, après maintes tentatives manquées. Il ne réussit pas mieux à Montebello, à Carpineta, à Bibianello, ces hautes forteresses de Mathilde, et qui étaient comme autant de nids sûrs pour cette aiglonne.

L'Empereur découragé rentra, quelques mois, à Ravenne. La comtesse renouvela ce qu'elle avait déjà fait : elle rallia autour d'elle, dans ses châteaux, tout son parti disséminé; puis elle reprit l'offensive à son tour. D'abord elle parcourut ses campagnes désolées, portant partout assistance à ses vassaux : elle parlait aux uns, écrivait aux autres, exposait à tous les crimes de l'Empereur et l'injustice de sa cause. Elle s'efforçait en même temps de détacher de lui ses partisans les plus tièdes, menaçait les plus tenaces, ravageait les domaines des plus acharnés (1). Pendant ces deux années de luttes, on la vit partout à la fois infatigable, indomptable.

L'amie de Grégoire, au milieu de ses propres périls, ne perdait pas de vue un moment la défense de Rome. De loin, elle soutenait le siége par ses

(1) Multos cum feudo, multos munus tribuendo.
Pugnando plures, castellaque sæpius urens
Regis ab obsequio jugiter disjungit iniquo.

DOMNIZO.

troupes et par son argent. Bien que le Pape n'eût pas permis d'employer les richesses ecclésiastiques à la défense de sa propre cause, Mathilde n'eut pas de scrupule de lui désobéir, et de faire servir jusqu'aux vases sacrés de l'autel pour le salut de l'Église elle-même. Elle dépouilla donc ses basiliques, ses monastères , jusqu'à sa chapelle de Canosse, et fit passer au Pape tout ce qu'elle put réunir de précieux.

Il en avait besoin en effet; ses ressources allaient s'épuisant, après deux années de siége ; le courage surtout et la bonne volonté des Romains faiblissaient chaque jour. L'Empereur avait reparu devant leurs murs une troisième fois; et, pour regagner le temps perdu par ses soldats, il eut recours à d'autres moyens d'attaque. Il fit répandre dans Rome beaucoup d'or, de présents, surtout de promesses, et se fit nombre de partisans secrets parmi des assiégés à bout de patience et pressés de besoins. Le Pape, pour obéir aux canons et frapper les esprits, à cette heure critique, par le déploiement de son pouvoir spirituel, se résolut à convoquer un concile général au milieu de cette Rome assiégée. Il espérait que l'Empereur n'irait pas jusqu'à barrer le chemin aux évêques qui se rendraient au concile. Ce fut peut-être cette pensée qui dicta les termes

modérés et quelque peu équivoques de sa missive. Il y proteste de nouveau qu'il n'a point eu part à l'élection de Rodolphe; il appelle, il est vrai, le rétablissement de la paix entre le Saint-Siége et l'Empire, mais sans trop expliquer si une réconciliation est possible entre lui et l'Empereur qu'il a déposé. Grégoire promet enfin de mettre son innocence au grand jour (1).

Un de ses historiens, en reproduisant cette lettre, y aperçoit l'aveu formel de son impuissance et de sa ruine prochaine : « Grégoire, dit-il, faiblit, doute de son omnipotence, et constate les succès de son ennemi, quoiqu'il l'ait deux fois déjà réduit à lever le siége de Rome (2). » C'est là plutôt la critique d'un adversaire que la critique d'un historien. Chez un politique tel que Grégoire, la foi ne bannit pas la prudence, et cette prudence lui conseillait quelque réserve, quelques ménagements pour que l'Empereur n'apportât point obstacle à son dessein. Nous ne voyons point en cette circonstance, un homme qui faiblit, mais un homme qui veut réussir. Grégoire avait, d'ailleurs, à compter avec l'opinion, dans Rome, où l'on commençait à rejeter sur lui, sur son caractère inflexible, les ri-

(1) « Innocentiam evidenter ostendere. »
(2) Vidaillan, II, 390.

gueurs de ce long siége et tout le poids des événements.

L'Empereur ne négligeait rien pour accréditer cette idée; il ne parlait que de réconciliation et de paix; il voulait recevoir la couronne des mains du pape Grégoire; il rendit la liberté à plusieurs évêques, ses prisonniers; aussi les Romains en vinrent-ils bientôt à demander au Pape de faire quelque chose de son côté, et de se prêter à une réconciliation. Grégoire, à bout de ressources, et voyant les esprits tout prêts à se tourner contre lui, consentit à pardonner à l'homme, mais en réservant la cause : « J'ai, dit-il, souvent fait l'expérience des faussetés, des doucereuses perfidies du roi; mais s'il veut réparer tout le mal qu'il a fait à Dieu et à l'Église, je l'absoudrai volontiers et lui donnerai la couronne impériale avec ma bénédiction; autrement, je ne dois ni ne puis vous entendre. »

On ne voit pas, quoi que l'on prétende, que le caractère de Grégoire ait eu à reculer et à se démentir en cette occasion; il lui appartenait de lier et de délier, de prononcer le pardon de celui qu'il avait condamné; de revenir, au besoin, sur sa propre sentence. Mais Henri n'accepta pas les conditions que le Pape mettait à ce pardon. « Pendant plusieurs jours, dit une chronique du temps, le

peuple pressa le pontife avec véhémence de se relâcher en quelque chose à l'égard du roi; mais Grégoire resta immobile et sourd à ces aveugles prières. » Les esprits s'aigrirent contre lui, et ne trouvant plus de sécurité dans la ville, il se retira dans le château Saint-Ange avec ceux dont il était sûr.

Au milieu de ces grandes scènes de l'histoire, se présente un épisode bizarre où l'on retrouve l'enfance du moyen âge et les ruses naïves des temps barbares. Il paraît que les Romains, dans leurs pourparlers avec Henri, lui avaient juré qu'ils obligeraient Grégoire à le couronner empereur ou qu'ils éliraient un nouveau pape. Grégoire, quand il fut informé de cet engagement, voulut dégager ses sujets de ce serment téméraire, et proposa de donner à Henri la couronne impériale, suspendue à un fil par une fenêtre du château Saint-Ange. Il voulait éviter, par cette pieuse ruse, de joindre à la couronne l'onction pontificale; mais l'Empereur ne se prêta pas à cette singulière comédie. Faut-il tenir compte de ce récit peu vraisemblable? C'est un fait que les chroniqueurs rapportent, mais que rien d'authentique ne garantit.

Nous retrouvons Grégoire digne de lui-même et dans toute la hauteur de son génie et de sa foi au

milieu du concile où sa voix se fit entendre pour la dernière fois. L'Empereur, au mépris de sa promesse, avait arrêté au passage tous les évêques dont il ne se croyait pas sûr. Les partisans de Grégoire s'étaient vus forcés de rebrousser chemin (1). Le Pape n'en ouvrit pas moins le concile dans le château Saint-Ange (2).

Tous ceux du temps nous disent que la parole puissante et pathétique de Grégoire y tint toute l'assemblée captive pendant trois jours. « Ses discours furent plutôt d'un ange que d'un homme, et le troisième jour, toute l'assemblée fondit en pleurs (3). » Cependant la fermeté de Grégoire ne fléchit pas sous l'émotion; de nouveau il voulait excommunier l'Empereur pour avoir arrêté les évêques qui se rendaient au concile, il ne céda qu'à grand'peine aux prières des assistants.

Henri, après quelques mois de séjour dans la haute Italie, avait reparu devant Rome pour la quatrième fois (4). La ville, à bout de constance et désunie, ne se défendait presque plus. L'Empereur était

(1) Tous les évêques allemands furent arrêtés; beaucoup de clercs ou de moines furent maltraités et retenus prisonniers.

(2) Il s'était déjà retiré, en effet, dans le château Saint-Ange lorsque le concile s'assembla.

(3) « Ore non humano sed angelico. » (Labb. X, 402.)

(4) Au commencement de 1084.

au moment de repartir pour l'Allemagne, déjà las de n'avoir pu réussir de vive force (1), lorsqu'on vint lui offrir de livrer une des portes. Peu de jours avant Pâques, en effet, la porte de Latran lui fut ouverte, et il fit son entrée dans Rome avec son antipape à ses côtés. D'autres lui font l'honneur d'avoir emporté la ville d'assaut et d'être entré par la brèche; ils disent que Godefroi de Bouillon, porte-étendard de l'Empereur, qui avait tué le roi Rodolphe à Mersebourg, pénétra le premier dans Rome. Ils prétendent même qu'après cet exploit sacrilége, Godefroi serait tombé malade et aurait fait vœu d'aller en Terre sainte; ainsi le poétique héros des croisades aurait racheté la prise de Rome par la prise de Jérusalem.

Henri, maître de la ville, installa Guibert dans le palais de Latran, et se fit couronner empereur par les mains de ce pape docile. Il pressa vigoureusement Grégoire dans le château Saint-Ange, impatient qu'il était d'en finir, car un auxiliaire redoutable se disposait à marcher au secours de l'assiégé. Le pontife, en effet, dans sa détresse, avait tourné ses yeux vers les Normands, et le vassal du Saint-Siége, Robert Guiscard, s'était engagé à délivrer

(1) Il le dit lui-même dans une lettre : « Cum in Germaniam reditum paramus, expugnandæ Romæ non sperantes. »

Rome. Henri, de son côté, était mis en demeure, par Alexis Comnène, de marcher contre l'ambitieux Normand, qui convoitait le trône d'Orient. L'Empereur avait reçu de Constantinople force présents et subsides qui lui avaient servi à gagner les Romains. Mais le chef normand lui épargna la peine d'aller le chercher dans la Campanie. A la fidélité du vassal s'ajoutaient toutes les convoitises de l'aventurier qui comptait bien venger le Pape sur Rome elle-même. A son approche, l'Empereur leva le siége et battit en retraite. La ville, effrayée, tenta quelque résistance, mais une porte fut livrée, et les Normands entrèrent pendant la nuit.

C'était chose grave déjà, pour la ville éternelle, que d'avoir affaire à des chrétiens tels que Robert Guiscard et ses compagnons; mais il traînait en outre à sa suite des Sarrasins, des Grecs et un ramas de mercenaires de tous pays. La ville entière fut mise à sac; les monuments anciens, les palais, des quartiers furent incendiés. La population eut à subir tous les outrages auxquels pouvait s'attendre une ville prise d'assaut par des Barbares; les plus brutales passions furent assouvies jusqu'au sein des monastères, et une partie des habitants furent emmenés comme esclaves.

Grégoire, dès le point du jour, put voir, du haut

de sa tour Saint-Ange, comment ses libérateurs remplissaient leurs engagements envers l'Église. Son âme, déjà triste, en fut sans doute durement oppressée; il ne parvint qu'à grand'peine à sauver quelques édifices saints. Ce fut, pour Rome antique, comme le dernier jour; l'ancienne ville s'était relevée depuis Alaric; elle avait réparé ses ruines; c'était comme une antiquité vivante encore : la visite des Normands mit à bas la cité de marbre d'Auguste et des Antonins, et ne fit plus d'elle qu'une vaste nécropole pour la science et pour les arts.

Leur besogne achevée, ces Normands eurent hâte de partir; ils savaient le prix du temps, et n'en donnaient à leurs alliés que le strict nécessaire. Leur chef, toujours avide, chargé d'affaires et d'entreprises, traitant de tous les côtés, s'était mis en tête de s'emparer de Constantinople et du trône de l'Orient. Il lui tardait de rejoindre son fils Boëmond, qui avait pris les devants.

Grégoire, à la merci de ses alliés, n'espérant pas se maintenir sans eux à Rome, dut se résigner à les suivre. Il arriva à Salerne avec ses cardinaux et son clergé, au milieu des lances des Normands. Il s'était arrêté, chemin faisant, au mont Cassin, et y avait passé plusieurs jours dans la prière et le recueillement.

Les tristesses de l'exil, l'horrible souvenir du sac de Rome se trouvèrent adoucis pourtant par les nouvelles que Grégoire reçut de Mathilde. Une victoire qu'elle-même remporta vint à point rétablir ses affaires. L'Empereur, dans les derniers mois de la lutte, impatient d'en finir, pressait tous ses adhérents de Lombardie, évêques, marquis, barons, cités, de mettre debout tout ce qu'ils pourraient de forces : il s'agissait d'abord d'écraser la comtesse qui ne cessait pas d'envoyer des renforts dans Rome; puis ensuite de se porter sur la ville pontificale, afin d'y frapper un dernier coup. Des troupes furent levées de tous côtés; une révolte éclata contre Mathilde, en Ligurie. Pour la surprendre et la frapper à l'improviste, on répandit le bruit que toutes ces troupes étaient destinées au siége de Rome; mais la comtesse devina le but de ces manœuvres : elle réunit en hâte ses forces disséminées, et rappela vers elle en partie jusqu'aux garnisons de ses villes et de ses châteaux. L'armée de la ligue, comme les chroniqueurs l'appellent, commandée par les évêques de Reggio et de Parme, et par le margrave Obert, se porta tout d'abord dans le comté de Modène.

Mais écoutons le simple récit du chapelain de Canosse : « Ces dignes champions du roi allaient, à

son grand honneur, ravageant tout, portant la désolation partout. Les Germains, ces barbares amants de la terre italienne, se jetèrent sur les terres de Madame Mathilde, croyant la prendre au dépourvu (1). Mais la forteresse de Sorbara (2) les arrête : ils sont forcés de s'enclore dans leur camp. C'était le deuxième jour de juillet, l'ennemi reposait, les yeux alourdis par une nuit chaude. Arrive tout à coup la troupe de Mathilde, elle-même au milieu de sa phalange. « Pierre, crie-t-elle, combats pour les tiens (3)! » Puis elle commande à tous de répéter son cri de guerre. Le terrible nom de l'apôtre fit tressaillir tout le camp endormi (4). Ce camp se remplit de surprise et d'épouvante. Beaucoup n'offrent aux nôtres que leur dos; d'autres luttent, tombent sur place et mordent la terre; grand nombre de ces infidèles sont faits prisonniers.

(1) Hi luctatores ibant pro regis honore,
Terras vastantes circumcirca peragrantes;
Audaces tandem terram Mathildis amantes
Intrant, credentes ipsam vastare repente.

DOMNIZO.

(2) Sorbara, située près de Modène.

(3) Ecce repente phalanx Mathildis adest : « Petre, clamat,
Auxiliare tuis! »

DOMNIZO.

(4) « E commandó, che accostandosi tacitamente e senza strepito agl' inimici, intonassero all' improvviso con altissima grida il faustissimo nome di S. Pietro. » (Fiorentini.)

Le margrave Obert transperce un de nos hommes, comme pour dire : « Tu vois que je ne fuis pas sans honneur. » Mais, au même moment, il reçoit un tel coup que je ne pense pas que ce beau margrave revienne jamais, avec sa bande, dévaster les terres de Madame Mathilde (1). Ébrard, évêque de Parme, fut fait prisonnier. L'évêque de Reggio, Gandolphe, resta caché tout nu, à plat ventre, dans les buissons, pendant trois jours. Six des principaux capitaines furent pris; cent vaillants guerriers, plus de cinq cents chevaux, une multitude de boucliers, toutes les tentes tombèrent aux mains des nôtres. Les enfants de Pierre sont dans la joie; l'armée du roi est comme anéantie. La grande Mathilde est la terreur de tous (2). »

(1) En effet, le margrave Obert mourut des suites de sa blessure.

(2) Gaudet turba Petri, turbatur concio Regis;
Inclyta Mathildis terror fuit omnibus illis.
DOMNIZO.

Un autre chroniqueur, Berthold de Constance, à qui nous avons emprunté quelques détails, rapporte ainsi ce combat de Sorbara :

« Eodem tempore milites prudentissimæ dominæ Mathildæ in Longobardia contra fautores Henrici et inimicos S. Petri viriliter pugnaverunt, e quibus Episcopum Parmensem, et sex capitaneos, cum aliis fere bonis militibus centum ceperunt. Equos etiam plusquam quingentos, et loricas plurimas, et omnia tentoria inimicorum pleniter potiti victoriam habuerunt. »

Cette victoire vint ranimer tout le parti de l'Église abattu. Grégoire en tressaillit au fond de sa retraite. Celle qu'il nommait sa fille, celle qui avait pris toutes ses affections humaines, Mathilde, restait toujours debout; c'était elle qui soutenait l'Église, elle qui réparait le mal que tant d'autres avaient fait. De loin l'exilé continua de suivre ses affaires terrestres, comme il dirigea sa vie spirituelle. Les lettres qu'il ne cessa, jusqu'à sa dernière heure, d'adresser à Mathilde nous montrent ce terrible Grégoire sous les traits d'un directeur attentif et tendre, et qui fait songer à Fénelon. Il avait voué *sa chère fille* Mathilde à la Vierge, car il avait pour la Vierge une dévotion toute personnelle; il pressentait déjà ce culte touchant des siècles futurs : en toutes choses c'était un précurseur. Tout ce qu'il y avait en lui d'idéal et de tendre se confondait dans ce culte de la Vierge et cet amour de Mathilde. Toujours il adressait à Mathilde, au milieu des crises de la politique, des lettres de direction spirituelle, sans y mêler de préoccupations étrangères à la piété. Citons-en quelques mots :

« .....Voilà, très-chère fille du bienheureux Pierre, ce que je vous écris pour augmenter votre foi et votre confiance dans la participation au corps du Seigneur. C'est ce trésor, ce sont ces dons, et

non pas l'or et les pierres précieuses, que pour l'amour de notre père céleste votre âme demande de moi, bien qu'elle puisse recevoir des secours beaucoup plus profitables d'ailleurs. Quant à la mère de Dieu, à laquelle je vous ai confiée, je vous confie et vous confierai toujours, que vous en dirai-je? Elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, vous la trouverez, je vous l'assure, plus empressée qu'une mère selon la nature, et plus douce dans son amour (1). »

Dans sa retraite de Salerne, où les bruits du monde ne lui arrivaient plus qu'affaiblis, l'âme de Grégoire, mystique autant qu'active, reprit ses élans intérieurs et se retourna, privée d'action, vers les contemplations célestes. Cependant tant de soucis, de si rudes labeurs, achevaient de consumer cette vie tout entière dépensée aux affaires de Dieu et aux affaires des hommes.

Chaque jour la santé de Grégoire déclinait, le mouvement des organes s'arrêtait; mais son âme restait ferme et entière, sa foi intacte. Dans l'exil et sur son déclin, il maintint immuablement sa doctrine de suprématie sur les rois. Il écrivait encore aux princes de la chrétienté comme dans la pléni-

(1) A Rome, 1074. Labb., 47, I.

tude du pouvoir et de la vie. Il s'adressait à Guillaume le Conquérant, ou au roi de France, avec toute la hauteur et l'autorité d'autrefois.

Les forces abandonnèrent enfin ce corps usé par l'action et par la pensée; bientôt il prit le lit et ne se releva plus. On raconte, de ses derniers jours, qu'au milieu des cardinaux et des clercs qui entouraient son chevet, comme on lui parlait de ses grands travaux en ce monde, il dit : « Mes travaux ne comptent pour rien à mes yeux, mais j'ai aimé la justice. » A ceux qui s'inquiétaient de l'avenir et de ce qu'ils deviendraient après lui, il répondit en levant les yeux au ciel : « Je monterai là, et je vous recommanderai à ce Dieu souverainement bon. »

On rapporte encore qu'avant d'expirer il répéta : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. » N'était-ce là que le regret d'expirer loin de Rome? Une pensée plus triste encore traversa-t-elle son âme, et mourut-il découragé? Est-il même certain qu'il ait prononcé de telles paroles? Elles vivront, quoi qu'il en soit, ces amères paroles, sous le couvert de sa renommée; elles retentiront jusqu'à la fin dans l'histoire avec le mot désespéré de Brutus : « O vertu, tu n'es qu'un vain mot! »

Quand on regarde à la force et à l'unité du ca-

ractère de Grégoire, on ne s'attend guère à l'entendre gémir. Mais il avait prodigieusement souffert! Mais l'humanité reparaît, un jour ou l'autre, dans ses plus grands hommes! Ceux-là qui nous accableraient de leur grandeur, nous touchent mieux; on les préfère moins impassibles; on leur sait gré de toute faiblesse qui console notre vanité; et la plainte qui les rapproche de nous éveille en nos âmes un intérêt plus doux peut-être que l'admiration

Cet homme extraordinaire ne savait inspirer que des sentiments excessifs : la haine la plus violente ou le plus absolu dévouement. Lui-même ne ressentait rien à demi : sa joie, sa douleur également sont immenses (1); il n'a jamais d'assez fortes paroles pour les exprimer.

Un historien protestant de Grégoire VII établit un parallèle entre Luther et lui. Ces deux grands réformateurs, qui procédèrent au rebours l'un de l'autre, ont en effet plus d'un trait de caractère pareil. Grégoire, comme Luther, fut un esprit dominateur. Il était homme par les passions, sans être, comme Luther, charnel et grossier; il n'ajoutait pas l'invective à l'anathème. Il avait les

(1) Gaudii repleti immensitate. (*Epist.* I, 40.) Circumvallat enim me dolor immanis. (*Epist.* II, 42.)

passions élevées, les passions de l'esprit : c'est par là qu'il nous saisit et nous entraîne. Une foi ardente et profonde se mêlait en lui à l'instinct du pouvoir. Tous les grands intérêts du temps, l'avenir des institutions chrétiennes, remplissaient sa vaste pensée; s'il agita le monde, ce fut pour raffermir sa croyance et sa moralité; il n'y a pas trop d'agitations à ce prix!

On peut admirer Grégoire sans accepter sa doctrine. Ses idées convenaient à son temps; car, en fait de gouvernement et de société, elles valaient mieux que les pratiques grossières du monde barbare. Il eut le sentiment de l'unité, d'accord en cela avec le vieux génie de Rome et avec le génie humain. Le moyen âge a vécu des conceptions de ce grand esprit qui garda toute son autorité après sa mort : ceux qu'il avait désignés, en effet, passèrent après lui sur le trône. Il est vrai qu'il usa rudement de ce pouvoir qu'il disputait à la barbarie; il portait dans la lutte de terribles coups. Ce fut un homme d'action, placé au faîte d'une société farouche, et qui n'eut, pour la conduire, que cette puissance morale dont il est, pour l'histoire, la vivante expression.

L'Église romaine a mis Grégoire au rang des saints; partout l'idée de sa sainteté prévalut dans le

peuple après sa mort. Les plus vénérés, les plus purs, avaient été de son parti. On lui attribua beaucoup de miracles; on croyait qu'il s'en opérait encore sur son tombeau. Il y avait en Grégoire plus d'un côté, en effet, qui devait frapper les imaginations. Comme Jésus, il était fils d'un charpentier; comme son maître, il avait vidé le calice d'amertume. Il avait eu aussi sa passion; l'exil avait été son calvaire et sa croix. Cette conformité d'origine, ces ressemblances avec son Dieu durent parler de même à l'esprit de Grégoire, à l'orgueil de ce puissant mystique, à cette âme de prophète : il en crut d'autant mieux à sa mission.

Dans quelque sens que l'on prenne Grégoire VII, dans le sens du ciel ou de la terre, il n'est pas possible de le faire descendre : saint ou politique, grand apôtre ou grand ambitieux, il a été tout par l'esprit, et il faut, de toute façon, qu'on le maintienne au premier rang des hommes.

QUATRIEME PARTIE.

Au moment où Grégoire VII mourait, les affaires de l'Italie reprenaient un meilleur aspect. Mathilde, depuis sa victoire de Sorbara, avait partout ressaisi l'avantage; les villes rebelles étaient, la plupart, rentrées dans le devoir; sa merveilleuse activité, mettant à profit toute chance heureuse, avait précipité ce grand retour. Repentante comme la fortune, l'ingrate Lucques rouvrit ses portes à sa souveraine, et fit éclater sa joie en la revoyant. La comtesse rentra, tout attendrie, dans la ville où sa mère avait vécu, dans la maison pleine de souvenirs. L'évêque intrus fut expulsé de Lucques et le fidèle Anselme y reprit son siége épiscopal.

La mort de Grégoire fut sans doute pour Mathilde une grande épreuve; mais, si femme qu'elle fût par le cœur, elle était de force à porter une pareille blessure. L'homme mourait, mais la cause vivait, et c'était un dépôt sacré qu'il s'agissait de défendre.

Le temps ne nous a pas transmis les dernières instructions de Grégoire à *sa fille,* mais les contemporains disent que des messagers allaient fréquemment de l'un à l'autre; que le Pape, en expirant, envoya à Mathilde une bénédiction dernière dans des termes particuliers et touchants.

« Il espère, nous dit le poëte confident, que Dieu accordera enfin la paix à la chère fille de Pierre (*filiolæ Petri*), à la servante fidèle du Christ. Il multiplie ses lettres, ses exhortations; il la conjure surtout de ne jamais abandonner les maximes de Grégoire, de les pratiquer jusqu'au bout, de ne s'en écarter en rien. Puis il lui envoie le pardon pour ses fautes, la bénédiction pour ses mérites. Les messagers de Grégoire vont à tout instant vers Mathilde, des courriers partent nuit et jour. »

Le pontife expirant recommanda d'attendre que Mathilde fût présente pour l'élection de son successeur; il semblait dire à ce successeur, quel qu'il fût, de s'éclairer aux conseils de la fille de Pierre, comme lui-même l'avait fait.

Une autre mort suivit de près celle du grand homme : l'évêque Anselme succomba sous le poids des années et des grands travaux. Ainsi Mathilde perdait coup sur coup les deux hommes sur qui elle s'était appuyée; mais elle en était venue à pouvoir

s'appuyer sur elle-même. Anselme mourut au moment où il allait ceindre la tiare, car Grégoire l'avait désigné parmi les plus dignes. Il avait, du fond de sa retraite de Salerne, nommé Anselme son vicaire apostolique en Lombardie; au lit de mort il lui avait envoyé sa mitre pontificale (1). Les préférences connues de Mathilde, son intervention discrète mais puissante, tout fait présumer que l'évêques de Lucques l'eût emporté sans peine sur ses compétiteurs.

C'était tout ensemble un homme de gouvernement et de sainteté; livré aux austérités de l'ascétisme, « il traitait son corps comme on traite un ennemi (2). » Mêlé à toutes les affaires du siècle, Anselme y portait une pénétration vive, une sagacité tout italienne. Génie religieux, comme Grégoire, il possédait de plus, comme lui, le génie politique de son pays : le poëte l'appelle, avec un rare bonheur, « l'ange du grand conseil (3). » Cet ami de Mathilde fut aussi le plus grand lettré de cette époque; sa plume, qui, nuit et jour, travaillait à

(1) On attribuait à cette mitre de Grégoire le don des miracles. Anselme passait également pour en avoir opéré plusieurs.

(2) Corpus macerabat ut hostem.

DOMNIZO.

(3) Consilii magni angelus...

Id.

l'interprétation des Écritures, était toujours prête à la lutte contre l'antipape et l'Empereur (1). Ainsi apte aux sciences divines et humaines, il fut, auprès de Mathilde, son ministre, son théologien, et même son médecin. « La très-noble et très-puissante dame Mathilde, nous dit un des chapelains d'Anselme, fut maintes fois guérie de divers maux par sa seule bénédiction : c'est elle-même qui nous l'a bien souvent assuré. Elle sentait sortir de lui, disait-elle, comme une force du dedans, à ce point que le mal semblait fuir rien qu'à son geste ou à son toucher (2). Anselme était en train d'écrire pour Mathilde un commentaire sur les psaumes, et au moment où sa main traçait ces mots de Jacob au lit de mort, bénissant Israël : *Benedicimus illi,* le saint évèque rendit son âme à Dieu. Ce fut, dit un contemporain, dans un sentiment tout patriotique, la bénédiction d'Anselme descendant sur l'Italie entière (3). »

C'était, en effet, comme un moment de bénédiction : la Toscane et les États de Mathilde, délivrés des fléaux de la révolte et de l'invasion, com-

(1) *Opera Anselmi Lucensis episcop.*
(2) *Il Penitenziario.*
(3) Benedictio super Italiam universam descendit. (*Il Penitenziario.*)

mençaient à refleurir. Aussi active et aussi grande dans la paix que dans la guerre, la comtesse mit à profit cette paix, qui n'était qu'une trêve à ses yeux, pour réparer à la hâte les maux causés par les armées ennemies et par le schisme. Les bandes germaniques avaient passé et repassé sur la Toscane et la Lombardie; on peut donc se figurer en quel état ces étrangers laissaient le pays : c'était partout d'effroyables dévastations. Grégoire et Mathilde avaient une aversion commune pour ces *Barbares* d'au delà des monts, comme ils les appelaient, et dont la grossièreté devait choquer les instincts de la race et de la société italiennes.

Tout le parti de l'antipape avait également étendu ses fureurs sur les domaines de Mathilde. Elle trouva donc de quoi occuper partout son génie actif et réparateur. Les documents contemporains nous la montrent allant de ville en ville, tantôt à Pise, tantôt à Lucques, à Florence, à Sienne, à Mantoue, rendant la justice, ordonnant des travaux, traçant des routes, construisant des digues, des écoles, des hôpitaux. Elle était accompagnée de ses gens de justice, de ses ingénieurs, de ses notaires, de ses témoins (1). Elle n'avait pas craint, nous l'avons vu,

(1) On désigne par ce mot ceux qui étaient présents à la signature des chartes.

de faire servir, contre les ordres mêmes du Pape, les biens, les trésors sacrés des églises pour soutenir la lutte contre l'Empereur. Aussitôt que l'orage eut passé, son premier soin fut de régler elle-même les indemnités pour ces saintes et courageuses spoliations. Elle attribua aux églises, aux couvents, des fiefs dont la valeur fut exactement proportionnée à ce qu'ils avaient perdu.

Tandis que l'on voyait l'ordre et la prospérité renaître chez la comtesse de Toscane, le reste de l'Italie, tout ce qui était encore occupé par les bandes de l'Empereur, offrait un autre tableau : la famine, la peste, les inondations, tous les fléaux, disent les chroniqueurs, s'y rencontraient à la fois. L'ignorance et l'incurie des Allemands avaient laissé partout dégrader les endiguements des fleuves, et les champs fertiles étaient devenus des maremmes pestilentielles (1). Malgré les recrues qu'il ne cessait de tirer d'Allemagne, l'Empereur vit son armée se fondre sur cette terre de désolation. Il s'était replié vers l'Italie supérieure devant les succès de Ma-

(1) Aujourd'hui ce n'est plus l'ignorance, c'est l'avarice qui perpétue cet état de choses désastreux. L'Autriche, comme on le sait, a négligé d'entretenir particulièrement le lit du Pô, et les inondations que les hommes spéciaux redoutent, dans un avenir prochain, ne seront pas un des moindres maux de cette domination.

thilde. Les progrès du roi Hermann le rappelèrent enfin par delà les monts.

Mais l'antipape, l'audacieux Guibert, restait toujours maître de Rome. Son armée tenait le centre de l'Italie, et coupait toute communication entre la Toscane et Salerne, où les partisans de Grégoire étaient demeurés. On n'avait point encore donné de successeur au pontife. Les embarras de la situation, l'éloignement de la comtesse Mathilde, dont on souhaitait la présence, avaient fait ajourner l'élection. Les cardinaux s'assemblèrent enfin sur les instances de la comtesse elle-même. Anselme venait de mourir; leur choix se tourna sur Désiré, l'abbé du Mont-Cassin, l'un de ceux que Grégoire avait désignés. Mais les évêques de la haute Italie n'avaient pu traverser la campagne de Rome, et les suffragants se trouvèrent peu nombreux. L'abbé du Mont-Cassin demanda lui-même que l'on prît encore l'avis de la comtesse, et que l'on attendît des circonstances plus favorables, car une élection imposante était nécessaire pour ramener l'unité dans l'Église. Les succès de Mathilde aplanirent en partie ces difficultés. Craignant toujours que l'antipape, qui tenait Rome sous sa main, ne fût accepté de guerre lasse, redoutant de voir donner un tel successeur à Grégoire, elle pressa le conclave de se

réunir et de passer outre, quel que fût le nombre des prélats; elle promettait de se rendre à Salerne pour les cérémonies de l'intronisation.

Le conclave s'assembla donc, et l'abbé du Mont-Cassin, unanimement élu, prit le nom de Victor III. Soit qu'il poussât trop loin le respect des recommandations de Grégoire quant à la présence de Mathilde, soit qu'il eût conscience de sa faiblesse, le saint abbé fit tous ses efforts pour échapper à ce redoutable honneur; il eut à subir une sorte de violence. Gisulfe, prince de Salerne, s'offrit pour le conduire à Rome et le protéger, au moins le temps nécessaire à sa consécration. On parvint à grand'-peine jusqu'à l'église Sainte-Lucie. Victor III fut intronisé à la hâte; puis ce solitaire, à bout de forces et de courage, s'en alla chercher un refuge dans son couvent du Mont-Cassin.

Cette lutte prolongée contre l'Empereur, dont Mathilde était sortie si grande, la prospérité de ses États, le mouvement de ses ports fréquentés par tous les peuples commerçants, son gouvernement de justice et d'humanité, tout avait répandu au loin sa renommée : bien des princes recherchèrent sa main, quoiqu'elle eût passé quarante ans. Parmi ces prétendants, on en cite un d'humeur bizarre, et qui s'attacha longtemps à sa poursuite : ce fut le

fils aîné du conquérant de l'Angleterre, nommé Robert Courte-heuse. Il était parti, mécontent de n'avoir pu obtenir que Guillaume, de son vivant, lui cédât la Normandie. Il s'était plus d'une fois mis en campagne pour s'emparer par la force de ce duché. On racontait que Guillaume, accouru un jour du fond de l'Angleterre, s'était mis à la poursuite de son fils; il l'avait assiégé dans un château où Robert s'était enfermé. Celui-ci, dans une sortie, engagea le combat contre un chevalier dont le visage était caché sous sa visière; il le renversa de cheval d'un coup d'épée, et, au cri du blessé, Robert Courte-heuse reconnut son père.

Après s'en être allé plus d'une fois combattre au loin et courir force aventure, Robert était parti pour ne plus revenir du vivant de son père, et avait encouru sa malédiction. Chez ces Atrides normands, les fils combattaient contre le père, les frères se détruisaient entre eux. Le fugitif s'achemina vers l'Italie, où un autre Robert, un Normand, avait fort réussi dans ses affaires. Accompagné de quelques chevaliers mécontents de Guillaume et d'une bande d'aventuriers, il débarqua en Toscane, et, tout ébahi de la richesse de ces contrées, il se mit en tête de les conquérir, d'un seul coup, en épousant Mathilde; mais elle n'était pas portée au ma-

riage, comme on le sait. Cet homme épais et trapu, ce nain avide et furibond, n'était guère fait pour la séduire : la fortune de Robert, compromise, ne valait pas mieux que sa personne et sa réputation. Mathilde, tout en cherchant à l'éconduire, usa de ménagements toutefois, pour s'éviter de fâcheux démêlés avec les autres Normands de l'Italie.

Le moment approchait pourtant où la comtesse allait céder à d'autres poursuites matrimoniales, où sa résistance devait fléchir sous de plus puissantes sollicitations.

L'antipape Guibert trônait fièrement au Vatican, tandis que le moine, le saint que l'on venait d'élire à Salerne, s'était déjà comme évanoui dans sa profonde retraite du Mont-Cassin. Guibert, actif, entreprenant, n'épargnait rien pour se maintenir et consolider son règne de hasard et de violence. Il n'est pas douteux que la *lèpre Guibertine* (c'est le mot du poëte) aurait gagné la chrétienté tout entière, si Mathilde, à défaut du pape légitime, n'eût été là pour l'arrêter. Elle ne cessait d'écrire à ce prêtre timide et découragé : que c'était un sacrilége d'abandonner la chaire de saint Pierre à la profanation et qu'il fallait à tout prix rentrer à Rome. Elle offrit d'y marcher à la tête de son armée et y donna rendez-vous au pontife. Une pareille proposi-

tion épouvanta ce pauvre successeur de Grégoire; il tomba malade, et ce fut pendant quelque temps un prétexte à son inaction. Mais il avait promis au grand pontife mourant d'écouter Mathilde, de s'aboucher avec elle, et ses scrupules l'emportèrent sur sa frayeur. Il se mit en route et gagna Rome par mer; Mathilde y était déjà. De même que Jeanne d'Arc, à Reims, marchait l'épée haute devant son roi, ainsi Mathilde, à la tête de ses soldats, précédait le Pape et lui ouvrait les portes de Rome. Elle était à la fois l'âme et le bras : elle était comme la papauté elle-même.

La comtesse s'était déjà rendue maîtresse de la rive droite du Tibre, de cette portion de la cité que l'on appelle le Transtévère. Le reste était encore au pouvoir de Guibert, qui n'était pas homme à céder devant ce premier échec. Mathilde avait établi le Pape dans l'église de Saint-Barthélemy, à défaut de Saint-Jean de Latran qu'occupait Guibert. Victor officiait le samedi saint en grande solennité, et la foule était accourue pour recevoir la bénédiction de ce vieillard qui était en grand renom de sainteté. L'antipape, vu de près, avait déjà, par ses mœurs de soldat et sa vie plus que mondaine, étrangement compromis son caractère pontifical : il résolut d'arrêter la défection, qui gagnait Rome, par un coup

de main sur la personne du pape Victor. Le jour de Pâques, à l'heure où les offices allaient commencer, il fit envahir par ses soldats l'église de Saint-Barthélemy. Une lutte violente s'ensuivit et le sang coula. Mathilde ainsi surprise parvint à conduire le Saint-Père dans le château Saint-Ange, tandis que ses troupes continuaient le combat et réussissaient à arracher l'église aux mains de leurs adversaires.

Sans doute que la comtesse ne se sentit pas assez forte pour triompher, à ce moment, de Guibert, homme de tête et d'adresse singulière, toujours assisté d'ailleurs par les secours que l'Empereur lui faisait parvenir. Mathilde, il semble, s'attacha tout entière alors à la pensée de Grégoire : faire diversion au schisme et réunir vers un grand but toute la chrétienté en discorde.

Mais Victor III ne vit même pas commencer cette croisade qui fut le seul acte, le seul projet plutôt, de son pontificat. Les circonstances où l'on était n'allaient pas à sa faiblesse. Toujours malade et tout épuisé par les alertes qui troublaient son séjour à Rome, il s'en retourna mourir au Mont-Cassin (1).

Ce fut à peu de distance de là, à Bénévent, que

(1) 16 septembre 1088.

se tint le concile où l'expédition fut décidée. La côte d'Afrique, vers laquelle on se dirigea, semble indiquer que le but de la croisade n'était point exclusivement religieux (1). Les pirates mahométans de ces pays infestaient la Méditerranée et jusqu'aux rivières de l'Italie. Mathilde avait armé plusieurs fois contre eux, soit du côté de l'Adriatique, soit dans la mer de Toscane; mais, continuellement chassés, ils reparaissaient toujours. On prit donc le parti d'aller les attaquer et les détruire jusque dans leurs repaires.

La comtesse assista-t-elle au concile de Bénévent, se demande son biographe, ou fut-elle alors retenue par sa lutte devant Rome, contre l'antipape, son ennemi constant et particulier? Quoi qu'il en soit, Mathilde fit prêcher partout la croisade. Ses grandes villes maritimes, Pise et Gênes, jouèrent le premier rôle dans cette expédition, où les intérêts de politique et de commerce avaient leur part. Une rivalité ardente existait dès ce temps entre Pise et Gênes. Ces deux cités firent trêve à leurs sanglantes querelles pour fournir des transports aux croi-

(1) On sait que la dernière croisade de saint Louis, en 1270, eut lieu également sur la côte de Tunis, pour des motifs politiques et commerciaux que fit prévaloir le roi de Sicile, Charles d'Anjou.

sés. Mathilde, on le suppose, eut assez d'influence et d'autorité pour intervenir entre ces deux rivales et les réconcilier un moment, afin de concourir au même but. Les croisés débarquèrent vers Tunis; ils fondirent sur les Sarrasins, remportèrent des avantages, firent main basse sur ce qu'ils trouvèrent de précieux, et ramenèrent sur leurs vaisseaux tous les chrétiens en esclavage chez ces barbares. Cette petite croisade fut comme le prologue de la grande épopée qui remplit les siècles suivants.

Victor III s'était éteint au fond de son monastère (1). Le Mont-Cassin perdait avec lui un pieux abbé; l'Église ne perdait point un pape, et c'était l'heure d'en trouver un. La comtesse eut hâte cette fois encore de voir le conclave assemblé : elle craignait de laisser au persévérant Guibert le temps de profiter d'un interrègne. Elle envoya donc aux évê-

(1) On s'étonnera peut-être que le faible Victor III ait été désigné par Grégoire VII comme l'un de ses successeurs; mais il y aurait à répondre que Grégoire, à cette époque, se trouvait fort limité dans ses choix : il avait, en premier, désigné Anselme, le conseiller de Mathilde, qui était un homme de gouvernement, mais que la mort enleva; puis le cardinal Otto, évêque d'Ostie, qui succéda à Victor III, et qui fut le pape Urbain II. Grégoire avait désigné en troisième l'abbé du Mont-Cassin, renommé pour sa douceur et sa sainteté. Peut-être Grégoire, à qui l'on avait tant reproché sa hauteur inflexible, crut-il, à sa dernière heure, qu'un saint serait, dans l'état si troublé de l'Église, plus propre qu'un autre à rapprocher les esprits.

ques messages sur messages et leur conseilla de se réunir à Terracine, prévoyant qu'une partie d'entre eux n'oseraient pas se rendre à Rome. Ce fut l'évêque d'Ostie, le cardinal Otto, que Mathilde appuya. Grégoire, à son lit de mort, l'avait désigné parmi les quatre plus dignes. Elle intervint hautement en sa faveur, faisant rappeler en quelle estime il était auprès de Grégoire, et ce qu'il avait bravé de fatigues, de souffrances pour la cause de l'orthodoxie. L'évêque d'Ostie fut donc élu pape et prit le nom d'Urbain II. Celui-là était à la hauteur de sa fonction ; il y avait en lui un homme à côté d'un saint. Cet Urbain fut l'apôtre et le grand ouvrier des croisades. Il reprit la lutte où l'avait laissée Grégoire ; il convoqua à Rome même un concile universel et renouvela les anathèmes de ce dernier contre l'antipape, contre l'Empereur, contre tous leurs partisans. Il fit appel au peuple de Rome et l'exhorta à chasser honteusement Guibert. Mais si Guibert n'était pas fait pour être pape, il était fait pour commander. Il réussit à agiter de nouveau la Lombardie et la Toscane, afin d'y opérer une diversion.

Mathilde, ainsi, se vit forcée de quitter Rome à la hâte et de reparaître dans ses États. Elle trouva la Toscane déjà soulevée ; l'ingrate Lucques avait

encore une fois repoussé son autorité. Tout était à recommencer, et Mathilde se remit à l'œuvre. Son activité, sa ferme intelligence ne lui firent pas défaut, et bientôt elle parvint à faire rentrer dans le devoir la plupart des rebelles.

Abandonné à lui-même, le Pape trouvait sa position critique. « Il écrivait, dit le bon Domnizo, lettres sur lettres à la comtesse; il lui envoyait légats sur légats, lui rappelait les serments qu'elle avait faits à Grégoire, et l'adjurait de sauver le Saint-Siége. » C'était une tâche au-dessus des forces de Mathilde, que de faire face à tous les périls en même temps. Il était évident que si elle venait à quitter ses États, la révolte y éclaterait encore. «Les vrais catholiques devenaient de plus en plus rares, dit un chroniqueur; les fauteurs du schisme au contraire pullulaient.» Henri se préparait à descendre encore en Italie et à tenter quelque grand coup pour en finir avec ses ennemis.

Ce fut alors que le pape Urbain « calcula, dans sa sagesse, dit le biographe, que si, au courage indomptable de la noble comtesse, à toutes les ressources de ses riches pays, on pouvait unir les troupes allemandes du jeune duc Guelfe de Bavière, il résulterait de cette union un formidable faisceau dont empereur ni antipape ne viendraient

facilement à bout (1). » Plein d'espoir dans ses combinaisons, Urbain ne s'épargna pas pour les mener à bien. Il s'en ouvrit à Mathilde, et lui proposa hardiment d'épouser Guelfe de Bavière.

Mathilde en fut surprise et gravement contristée. La chose était étrange pour un esprit solide et chaste comme le sien : moins que jamais elle inclinait au mariage ; elle avait refusé les plus dignes, les plus glorieux partis. Ce que le Pape lui proposait n'était pas fait pour la ramener à d'autres vues : Guelfe avait dix-huit ans, et Mathilde alors en avait plus de quarante; elle marqua donc sa répugnance à contracter un pareil nœud. Mais le Pape insista sur les avantages qui en sortiraient, et finit par commander au nom de l'Église. La fille de Pierre baissa la tête et se laissa avec tristesse arracher son consentement : le mariage se fit donc. Est-il besoin de marquer ici que Mathilde fit encore ses réserves de chasteté, dans ce nouveau mariage politique qui était moins le lien de deux personnes que de deux États?

L'Empereur s'émut à cette nouvelle; « il en prit dit le chroniqueur (2), un âpre souci; » sans perdre de temps, il se disposa à quitter l'Allemagne

(1) Fiorentini : *Memorie, etc.*
(2) Berthold.

et ressembla toutes ses forces pour tomber sur l'Italie (1). Mathilde avait déjà passé par de rudes épreuves, mais des moments plus terribles encore l'attendaient.

L'Empereur, avant de franchir les Alpes, s'empara de tout ce que sa cousine tenait du chef de sa mère, en Lorraine et ailleurs; il échoua toutefois devant la forteresse de Brigerino (2). Furieux de son échec, il se jeta sur l'Italie et dévasta tout jusqu'à Mantoue où la comtesse et son mari s'étaient enfermés.

Mathilde avait prévu l'orage; elle savait que cette ville, par son importance, aurait à faire face à quelque grand effort de l'ennemi. Elle n'avait donc rien négligé pour la mettre en état de soutenir un long siége. Henri se présenta devant Mantoue avec toute une armée et se flatta de l'emporter. Il multiplia les assauts, mais ses troupes périrent à la peine, et il se décida, faute de mieux, à réduire l'ennemi par la famine; il convertit le siége en un étroit blocus.

Mathilde alors sortit de la ville, se jeta dans la

(1) Au mois de mai 1090.

(2) Abstulit omnino nisi castrum Brigerinum,
Forte quod et magnum locuplex, erat undique largum.
Hoc rex aggressus nequit intus ponere gressus.
DOMNIZO.

campagne, inquiéta les Allemands par d'incessantes alertes, et réussit, de temps à autre, à introduire dans la place des approvisionnements ou des renforts. Sans cesse elle écrivait aux assiégés, les conjurant de ne point oublier quelle cause sainte ils avaient à défendre, les encourageant à tenir bon, leur disant de compter sur elle.

Mais Henri, à bout d'efforts, eut recours à ce grand moyen qui lui avait réussi devant Rome. Il parvint à gagner quelques chefs, à force de promesses ou d'argent, et la trahison lui ouvrit les portes de Mantoue après onze mois de siége (1). Le duc Guelfe eut grand'peine à échapper à ceux qui avaient promis de le livrer à l'Empereur.

Ici se remarque encore le silence obstiné du chapelain à l'égard du pauvre Guelfe. Il est envers ce second mari, comme envers le premier, d'un mutisme évidemment calculé et inflexible. Volontiers il les effacerait de l'histoire, d'un trait de plume, comme il les bannit de ses vers. Avait-il contre l'un et l'autre quelque rancune particulière? Ou bien ces princes s'étaient-ils comportés de telle façon avec Mathilde, que le bon serviteur évitait de rappeler à sa maîtresse le souvenir néfaste de ses deux

(1) Quelques chroniqueurs disent treize mois. Avril 1091.

maris? C'est par hasard et probablement à son insu qu'il laisse une seule fois échapper, à propos de Guelfe et de Mathilde, ce mot fatal, «les deux époux» (*consortes*).

Dans un tableau plus dramatique et plus vivant que le simple récit de l'histoire, Canosse nous raconte au long, par la muse de son chapelain, le siége et la trahison de Mantoue, avec toute l'émotion du moment, avec cette verve de colère et de rivalité jalouse qui poussait la patrie de Domnizo contre sa voisine, la patrie de Virgile (1).

« .... Restait à ma maîtresse, poursuit la fidèle Canosse, une ville qu'elle avait, hélas! toujours aimée, cette ville qui, de tout temps, s'est appelée Mantoue. Madame Mathilde l'avait comblée de faveurs, de priviléges. Le roi brûlait de s'en rendre maître, et tout à coup il apparut devant ses murs. Aussitôt la fille de Pierre y jette ses soldats les plus braves. Quant à elle, l'intrépide femme, la grande duchesse, elle s'empare des hauteurs voisines, et de

(1) Ceci n'est point une pure supposition. Canosse dit à Mantoue : «Tu es bien fière de ton Virgile, lui qui cependant n'a composé ses vers que sur un seul mode, l'hexamètre, tandis que mon poëte se permet le distique, etc.» Et pour en donner la preuve, Domnizo raconte aussitôt en vers hexamètres et pentamètres (où les fautes de quantité et les barbarismes ne manquent pas) les noces de Béatrix, etc.

là tient en échec son insolent ennemi. L'armée du roi livre à la ville d'atroces assauts. Les assiégés multiplient les sorties; les troupes de la comtesse tuent, écrasent, chassent devant elles le vil troupeau des Allemands. Oh! la belle résistance! Le roi n'osait plus se montrer, il se tenait la tête basse et à l'écart. Ses perplexités et ses frayeurs durèrent ainsi onze grands mois. Cependant on lui livra, dans l'intervalle, Ripalta; on lui livra la tour de Gubernula. Ces pertes n'ébranlèrent pas le courage de la servante de Pierre. Sans cesse elle fait parvenir aux assiégés des secours, des approvisionnements; elle leur prodigue tout et les conjure de tenir ferme. Ceux-ci lui promettent de rester fidèles. Promesses menteuses, auxquelles la confiante Mathilde ajouta foi! Ils la trompaient, ces malheureux. Déjà ils s'étaient engagés envers le roi à lui livrer la place avant le jour de Pâques. Ils persévèrent dans leur dessein, ces nouveaux Judas, et vendent la ville dans la nuit même où le traître apôtre vendit son Dieu.

« A l'heure où le roi entrait furieux dans Mantoue, les soldats de Madame Mathilde parvinrent à en sortir. L'adversité trouva alors, et toujours, la grande comtesse plus ferme que le roc, plus indestructible que le diamant : elle s'était assise, im-

muable, sur la pierre où Dieu a bâti son Église. C'est en vain qu'elle est assaillie par les flots, battue par la tempête, elle ne sait pas fléchir (1). »

L'héroïque forteresse ne s'arrête pas là : après ce juste hommage rendu à sa maîtresse, la ville de Domnizo trouve l'occasion bonne pour faire à Mantoue une leçon sévère, et Canosse l'apostrophe comme il suit :

« Ah ! quelle n'aurait pas été ta gloire, ô Mantoue, si tu avais, mieux avisée, fermé l'oreille aux séductions du roi Henri ! Ta renommée, ton honneur remplissaient l'univers. On t'appelait la forte, on t'appelait la riche ; tu devenais immortelle comme Troie la Phrygienne, dont le siége fabuleux pouvait revivre en toi. Toutes les villes de l'Italie proclamaient tes enfants les enfants d'une forte race, d'un sang antique et généreux. Partout on aurait dit : « De même que les Phrygiens ont été la ter-« reur des Grecs, de même les Mantouans sont la « terreur des Germains. » Fatale trahison qui précipite Mantoue d'un tel sommet de gloire dans un abîme de honte ! O trahison, ce sont là de tes œuvres ! Tu souilles la fidélité, tu souilles la victoire ; tu mets le trouble parmi les rois, les ducs, les ba-

(1) Domnizo : *Vita Mathildis ducatricis*, etc.

rons; tu portes dans tous les rangs la confusion et la honte. Ah! Mantoue, si tu avais gardé ta foi, Madame Mathilde n'aurait pas failli à te délivrer, et ce n'est pas dix ans, c'est douze ans au moins que tu aurais pu braver son ennemi? Tu aurais conquis la paix; le roi eût fini par s'éloigner tout honteux de tes murs, tu serais restée l'amour et l'orgueil de la Grande comtesse. Elle t'aurait enrichie, honorée, embellie au-dessus de toutes les villes. Ton peuple aurait porté la toge, comme jadis le peuple romain. Admettons même que le roi t'eût prise d'assaut, quelle gloire encore c'eût été pour toi! Il n'y a pas de honte à être vaincue; personne n'aurait pu dire alors : La perfide, la lâche Mantoue! Ah! plût à Dieu que ces noms-là ne fussent pas les tiens! Mais, il n'est que trop vrai, ces noms-là t'appartiennent maintenant, ces noms-là te resteront; tu as troqué ton vieil honneur contre cette vile renommée. O Mantoue, pourquoi t'es-tu vendue! Autrefois, à pareil jour, remplie de bons catholiques, tu célébrais la pâque du Christ en compagnie de l'illustre Mathilde, dont la cour resplendissante répandait sur toi une pluie de bienfaits; tu ne possèdes maintenant que la cour affamée d'un prince ruiné; tu célèbres la pâque avec des Allemands hérétiques, amis de la bouteille et perdus de luxure.

Tu ne sais pas un seul mot de leur langue, à ces brutaux qui se prennent de querelle après avoir bu, qui tirent l'épée au moindre mot, s'égorgent entre eux, se mordent comme des loups se disputant un os, et ne sont d'accord que pour violer et dépouiller les sanctuaires.

« Mantoue, regarde et vois donc quels compagnons tu t'es donnés! Fuis-les, méprise-les, la mort est avec eux. L'amitié du roi ne durera pas toujours. Sache-le, il ne tiendra rien de ce qu'il t'a promis. Il te trompera, ou bien s'en ira comme il est venu. Prends garde que sa paix ne soit au fond une guerre à mort. Allons, réveille-toi, de la résolution; aie le courage de pleurer ton crime. Tu as tout mis en oubli, il est vrai, devoirs anciens, promesses récentes; mais les larmes peuvent tout laver, pleure! »

L'Empereur Henri, maître de Mantoue par la connivence d'un petit nombre, s'efforça de se l'attacher en lui concédant d'importants priviléges, outre ceux que Mathilde lui avait déjà accordés. Ce fut là une constante politique des princes allemands, ses successeurs, à l'égard des villes de la Lombardie : les amener, par degrés, à leur domination par des faveurs particulières, des concessions municipales, qu'ils distribuaient de façon à

susciter entre les cités des jalousies et des discordes. C'est ce qui explique qu'un si grand nombre de ces villes lombardes se soient prononcées pour l'Empereur, dans le duel séculaire qui commençait.

Recueillant les fruits de sa victoire, Henri prit possession de tout le pays jusqu'au Pô ; seules les deux forteresses de Platina et de Nogara résistèrent à tous les efforts. Moins heureuse, la forteresse de Minervia, prise à l'improviste, et que l'on n'avait pas eu le temps d'approvisionner, fut réduite à capituler.

Laissons encore le poëte de Canosse nous raconter à sa manière naïve ce qui suivit la prise de Mantoue. Il continue d'apostropher, de flageller ironiquement de son mépris toutes les villes qui ont ouvert leurs portes ou qui se sont mal défendues : « Le roi, dit-il, se réjouit fort de la prise de Mantoue. Il lui donna pour gouverneur l'Allemand Conon ; ce faux évêque remplaça Ubalde, le vrai pasteur, qui s'était réfugié près de la Grande comtesse catholique. Henri s'empara de tout le pays jusqu'au delà du Pô, à l'exception toutefois de Platina et de Nogara : deux bonnes places qui restèrent fidèles à Mathilde, et méprisèrent les menaces et les fureurs des Allemands Minervia, tout au contraire, ouvrit ses por-

tes : assurément elle avait eu grand'peur d'avance, car elle n'attendit pas que le roi eût lancé contre ses murs le moindre trait. Mais sa perte ne fut pas si sensible à Madame Mathilde qu'elle lui fît déserter la cause de Pierre ; toute pleine de joie et d'espoir, elle allait nuit et jour par les comtés de Reggio et de Mantoue, fortifiant, approvisionnant ses places, s'assurant des défilés, toute prête à recommencer la lutte, bien convaincue qu'elle viendrait à bout du roi. En attendant, elle-même le suivait pas à pas, étudiait ses habitudes, jusqu'à ses moindres mouvements, et partout où se montrait Henri arrivaient Mathilde et ses soldats pour le surveiller ou pour le surprendre. Un jour (c'était après la prise de cette valeureuse Minervia), en plein hiver, Henri s'en était allé de l'autre côté de l'Athésis, s'y aventurant seul, sans un seigneur de sa cour ni un soldat de son armée. Avis en est donné à la vigilante comtesse, qui fait prendre aussitôt les armes à un millier de ses gens et les lance à la poursuite du roi, avec ordre de ne combattre, quoi qu'il advienne, qu'en pleine campagne. Henri les aperçoit à temps, se réfugie dans les marais du Pô et les roseaux de l'Athésis. Pendant huit jours le rusé monarque les promène, les épuise à courir après lui ; il voulait donner à ses troupes le temps de le

rejoindre : elles arrivèrent enfin. Un des soldats impériaux se détache et s'en vient du côté des nôtres. Plein de feinte, ce nouveau compagnon leur conseille de se retrancher au milieu même du marais, qu'il dit infranchissable ; mais au moment où ces braves, dans leur sécurité, venaient de déposer leurs armes et se reposaient un peu, voici que débouchent, par un passage caché, les étendards impériaux. Tout court, tout se précipite ; c'est une mêlée, une lutte corps à corps. Enfin les nôtres sont accablés ; quelques-uns parviennent à s'échapper et fuient à grand'peine à travers les marais. Ceci se passait au lieu que l'on appelle aujourd'hui *les trois comtés*.

« Celui qui avait conduit dans le piége les soldats de Mathilde s'appelait Hugo. Sorti d'un noble ventre, il fut traître envers son sang comme envers son pays : la vraie noblesse ne descend pas à ces stratagèmes honteux. Les nôtres, ce jour-là, laissèrent beaucoup de prisonniers, et des petits et des grands. Parmi ces derniers, on compta le fils du comte Albert, le bon et courageux Manfred : une telle capture fit la joie du camp royal, la désolation du camp de Mathilde. Il fallut enfin apprendre à la comtesse les malheurs de l'expédition : elle fit venir les fuyards, trouva de douces et fortes paroles pour les raffermir contre l'ennemi : « La fortune

varie, leur dit-elle : vainqueurs hier, nous sommes vaincus aujourd'hui ; il n'y a que le courage qui soit de tous les jours. »

Depuis trois ans déjà l'Empereur poursuivait contre sa parente cette nouvelle lutte si acharnée, dont le poëte chroniqueur nous peint sur le vif les péripéties curieuses : c'est un tableau du temps où le temps revit mieux que dans les récits solennels et où l'Italie de nos jours pourrait, à plus d'un trait, se reconnaître. Laissons parler encore ce témoin candide : « L'expérience des deux étés derniers, dit-il, avait appris au roi que pendant les ardeurs de juin le voisinage du Pô n'est pas bon pour les Allemands. Il songea donc à s'établir sur des points mieux aérés ; il se dirigea vers les monts Mantouans, avec le projet de s'en rendre maître. — Le Maurel tomba entre ses mains sans coup férir. Le mont Alfred ne succomba qu'après une lutte meurtrière, où fut fait prisonnier l'illustre Gérard, le porte-étendard de la comtesse. Cette perte fit une grande douleur à Madame Mathilde. Ainsi le Dieu qui avait éprouvé Job et Tobie éprouvait aujourd'hui ma maîtresse, la grande institutrice de Saint-Pierre (1).....

(1) *Sancti Petri pedagogam.*

« Cependant le succès avait gonflé d'orgueil le roi Henri. Il mit le siége devant Montebello (1), ne doutant pas d'en venir à bout, soit par assaut, soit par blocus. Mais Mathilde accourut, et bientôt le roi fut impuissant à repousser les sorties, à refouler tous les renforts qui parvenaient aux assiégés. Sa position devenait critique; il se laissait aller à l'abattement, quand celui qui, d'ordinaire, stimulait son inertie, l'antipape Guibert, arriva..... Après de longs colloques, le faux Clément l'emporta, et le siége fut continué; tout l'été le siége se prolongea. L'armée impériale semblait s'être fixée là, à demeure; et l'armée de Madame Mathilde finit par perdre confiance et espoir : chefs, soldats, serviteurs mêmes, supplièrent leur maîtresse de consentir à la paix. Que demandait le roi? Qu'on reconnût Guibert. A ce prix, il promettait de lever le siége, de restituer à la comtesse de Toscane ses domaines et de lui rendre son affection. La noble Mathilde ferma les oreilles à ces lâches propositions. On insiste : « Eh bien, s'écrie-t-elle, puisque vous soupirez après la paix du roi, je ferai la paix; mais je veux que vous sachiez tout ce qu'elle cache d'injuste et de honteux. »

(1) Domnizo l'appelle *Mons-Belli :* Muratori dit *Monte-Viau.*

La comtesse permit donc qu'on répondît aux ouvertures du roi. Mais, avant tout accommodement, elle demanda, pour la sécurité de sa conscience, qu'il se tînt une conférence publique solennelle entre les théologiens et les docteurs des deux partis.

Mathilde choisit, pour ce grand colloque, la ville de Carpineta. Au jour marqué, grand nombre d'abbés, de saints ermites, d'évêques et de prélats s'y rendirent. Mathilde y voulut être présente et posa ainsi la question : « Était-il permis d'accepter les conditions proposées, d'acheter la paix de l'Église en reconnaissant l'antipape Guibert? »

Héribert, évêque de Reggio, se leva le premier. « C'était, dit un biographe, un savant prélat, dont la vie était vraiment exemplaire, mais qui, pour le triomphe de la religion, comptait plus sur les calculs politiques que sur l'assistance divine. »

Il s'efforça de montrer que l'heure de la paix était venue, que les malheurs du temps en faisaient une nécessité. Ses paroles avaient fait impression sur Mathilde, quand l'ermite Jean se leva : « Pas de paix ! s'écria-t-il; cette paix serait la guerre déclarée à Dieu le Père, à Dieu le Fils et au Saint-Esprit. Comment, grande et forte comtesse, toi la fille de Pierre, tu consentirais à perdre ainsi le fruit de tant de labeurs ! Non, non, continue le combat

que tu livres pour la cause du Christ; n'hésite pas, marche d'avant. Si la terre te manque, le ciel te soutiendra et accordera la victoire aux prières de ceux qui restent fidèles à son Église (1). »

Les conférences rompues, les offres de l'Empereur repoussées, les hostilités furent reprises des deux parts avec ardeur. Henri, voulant en finir avec Montebello, fit construire une colossale machine qui, s'appuyant sur la partie basse des murailles, pouvait permettre aux assiégeants de s'élancer dans l'intérieur. Mais Mathilde déjoua tous ces apprêts : elle-même, à la tête de ses meilleures troupes, fit une diversion au moment où les assiégés tentaient une sortie; elle parvint jusqu'à la machine impériale et l'incendia. Ce fut à cette affaire que périt l'un des fils de l'Empereur. Le malheureux père, brisé par cette perte cruelle, se résigna à lever le siége. Il fit transporter les restes de son fils à Vérone

(1) Le biographe Fiorentini place ici dans la bouche de l'évêque un long discours à la façon de Tite-Live, et prête à l'ermite Jean, qui lui répond, un langage non moins conforme aux règles traditionnelles de la plus pure rhétorique; puis il ajoute que ces deux harangues sont empruntées à Domnizo. Le chapelain de Canosse est beaucoup moins oratoire. Nous nous bornons à reproduire les quelques mots énergiques qu'il prête à l'ermite Jean.

Ce dernier, qui devint abbé de Canosse, avait sans doute mené la vie d'anachorète, et il continua d'être appelé l'ermite Jean.

et descendit à Plaisance où il passa quelques jours, puis il se dirigea tristement vers Parme. « Mais ce n'était là qu'une feinte, dit le poëte, ou plutôt Canosse, qu'il fait parler : par une contre-marche adroite, il s'en revint sur Cavigliano. Son but était évident : c'était moi, Canosse, qu'il menaçait ; il voulait venger son outrage : les *pieds lui cuisaient encore,* au souvenir des trois jours passés là, à cette place que voici, au froid et à la neige. »

La comtesse, encore incertaine des projets de l'Empereur, avait partagé ses forces : moitié était allée protéger Canosse ; le reste, qu'elle commandait elle-même, avait gagné Bibianello. Mathilde étudiait de près tous les mouvements de l'Empereur ; elle apprend qu'il s'est engagé dans les défilés du mont Lintregnano. A cette nouvelle, la comtesse n'a plus de doute, c'est Canosse qui est menacée ; elle jette dans Bibianello une faible garnison et s'élance avec le reste de ses forces au secours de sa grande forteresse. C'était en octobre, un brouillard épais couvrait la terre. Les troupes toscanes profitent de l'obscurité, atteignent l'armée impériale et la serrent de près.

Henri, à peine arrivé devant Canosse, commande un premier assaut. Il est repoussé ; toutes les trompettes retentissent pendant que l'ermite Jean, au

milieu de tous ses moines, monté sur la plus haute tour, entonnait les psaumes de l'Église pour le succès des armes de Mathilde, et appelait la colère de Dieu sur l'Empereur. « L'abbé priait, s'écrie la belliqueuse forteresse, mais tous mes braves combattaient. »

Au même moment apparaît la comtesse; elle s'élance, à la tête de ses troupes, sur le camp impérial. Le combat recommence. Les Impériaux se troublent : le brouillard les empêche de voir à quel petit nombre ils ont affaire, et Henri lui-même, du haut de sa colline, donne le signal de la retraite. Tout s'enfuit, sans même s'inquiéter de l'étendard impérial. Le porte-étendard était alors le fils du margrave Obert, le vaincu de Sorbara. Vivement poursuivi, le jeune homme, au moment où il se baisse pour parer un coup de lance, perd l'équilibre et tombe de cheval, entraîné par le poids de son bouclier. Un des soldats de Madame Mathilde se précipite alors, et, la hache levée, se saisit de l'étendard. « Henri, ajoute Canosse triomphante, tourne bride, le cœur gros; il s'aperçoit enfin que les temps sont changés pour lui. Il voudrait, au prix de quatre mille livres d'or et plus, n'avoir jamais cheminé vers mes murailles, n'avoir jamais vu mes tours. La perte de son étendard est la perte de son hon-

neur; à partir de ce jour-là, nos soldats ne l'appelèrent plus que le *perdeur d'étendards.* »

La comtesse, à la tête de son armée, rendit grâces à Dieu de sa victoire; puis elle-même porta l'étendard impérial dans la chapelle d'Apollonius, au château de Canosse, où ce trophée, nous dit-on, se voyait encore bien longtemps après.

Au milieu de ses succès, Mathilde fit une perte cruelle : elle vit mourir le comte Frédéric, son cousin, le neveu de sa mère (1). Outre les liens du sang, le dévouement à la même cause les avait étroitement unis. Le comte venait de s'enfermer dans Mantoue avec Mathilde et le jeune Guelfe; il avait, en toute rencontre, vaillamment combattu. « C'était, dit Berthold de Constance, sous l'habit séculier, comme autrefois saint Sébastien, le plus vaillant soldat du Christ. Grégoire l'avait aimé comme un fils. » Mathilde trouvait en lui un compagnon d'armes intrépide, et, de plus, un ami, un frère, un esprit éprouvé dans les affaires, un homme exemplaire dans ses mœurs.

Mathilde, on nous le dit, ressentit de cette perte une douleur extraordinaire; mais bientôt son courage reprit le dessus. Elle se jette tour à tour dans

(1) Le comte Frédéric était fils de Sophie, sœur de Béatrix et du comte Ludovic de Moucour.

le comté de Reggio, dans le pays de Modène. Tirant parti des moindres lieux, fortifiant les défilés, tenant l'armée impériale en échec, ne désespérant jamais, la comtesse avait trouvé dans le jeune duc son mari un vaillant auxiliaire. Il s'était conduit intrépidement dans Mantoue, et il était sorti de cette ville en se faisant jour à travers l'armée de l'Empereur. Il rejoignit sa femme, la seconda dans toutes ses mesures de défense, et quand Mathilde se crut en état de tenir seule en Italie, elle envoya Guelfe en Allemagne pour y tenter une diversion. Mais, par malheur, le vieux duc son père venait, à ce moment, de faire sa paix avec l'Empereur. Le roi Hermann était mort sans avoir rien fait depuis son élection; il avait laissé son rival bouleverser à son aise l'Italie. Guelfe, ne trouvant personne à opposer à l'Empereur, avait pris le parti de se rapprocher de lui. Son fils parut tout à coup et le pressa de reprendre les armes. Guelfe alors imagina d'aller trouver son suzerain en Italie, et lui proposa telles conditions que l'autre ne put accepter. Se croyant libre alors de ses engagements, le vieux Guelfe, de concert avec son fils, se prépara à l'attaquer, et força ainsi l'Empereur à renvoyer au delà des Alpes une partie de son armée.

Cette diversion des Guelfes fut très-utile à la com-

tesse : Henri, ainsi affaibli, ne se trouva plus en état de tenir la campagne Mathilde le força partout à reculer et recouvra la plupart de ses places. Elle reprit la tour de Governola, où l'Empereur laissa derrière lui jusqu'à sa garde-robe; Ripalta rentra de même sous son obéissance. Henri n'était pas beaucoup plus heureux dans sa lutte, en Allemagne, contre le vieux Guelfe. Un nouveau coup allait le frapper encore, c'était la révolte de son fils Conrad.

Cette levée de boucliers du fils contre le père a été, sans trop d'examen, reprochée à Mathilde, et pèse encore sur sa mémoire. On l'accusa d'avoir provoqué cette rébellion; on l'accusa même d'avoir poussé le prince au parricide. Avant de juger ici Mathilde, tâchons de démêler ce qui amena la révolte du faible et malheureux Conrad. Jetons un regard sur l'intérieur troublé, orageux de cette maison souveraine; voyons ce qu'on pourrait appeler le premier acte de ce drame de famille.

L'Empereur était à peine rentré en Allemagne que sa femme, l'impératrice Praxedis (1), s'échappa

(1) Cette princesse, fille d'Adélaïde de Savoie, est appelée *Berthe* par divers auteurs; le chapelain Domnizo ne l'appelle que *Praxedis* : c'était sans doute le nom qu'on lui donnait à la cour de Mathilde, son amie.

du palais et vint chercher un refuge près de la comtesse de Toscane. Elle fuyait l'humeur de plus en plus farouche, et, faut-il le dire? les brutalités et les sévices de son mari. Mais, en cette matière délicate, laissons la parole au chapelain de Canosse; lui-même nous avertit qu'il s'imposera de sages réserves : « En ce temps-là, dit-il, le roi Henri ne fut pas plus chanceux dans son intérieur que dans ses affaires de Lombardie Sa femme avait-elle honte de lui? c'est ce que mes vers ne sauraient dire, de peur de manquer de mesure. Mais ce que je peux garantir touchant la reine Praxedis, c'est qu'elle tremblait devant son mari comme l'agneau devant la dent du loup. Elle en séchait, hélas! de frayeur. Enfin elle s'adressa bien secrètement à Madame Mathilde, lui demanda protection, et la supplia de se mettre entre elle et son intraitable mari. La nouvelle Débora, jugeant que le temps était venu, fit partir pour Vérone, en secret, ses troupes les plus sûres. Praxedis se trouvait alors à Vérone; dans le tumulte, dans l'effroi de la surprise, les serviteurs du roi perdirent de vue la reine qui parvint à s'échapper et suivit ses libérateurs. »

Cette fuite de Praxedis eut, selon notre poëte, tout l'effet d'une grande victoire pour Mathilde et

pour l'Église (1). Le pape Urbain n'avait point, sans doute, le génie créateur de Grégoire, mais il s'inspirait de ce génie même, et il poursuivait l'exécution de ses vastes desseins. A travers tous les embarras du schisme, il nourrissait toujours cette grande pensée qui fit la gloire de son pontificat : il se disposait à prêcher la croisade (2). Il comprit de quel effet serait, à défaut de l'Empereur, la vue de l'impératrice à ses côtés; quel parti, au besoin, il pourrait tirer de ses malheurs.

Dès que les courriers de la comtesse, avec qui il correspondait incessamment, lui eurent appris la fuite de Praxedis et son arrivée près d'elle, Urbain jugea l'affaire si importante que, laissant Guibert et ses adhérents, il partit de Rome aussitôt pour accourir en Lombardie. C'était là, dit le poëte chapelain, qu'il entendait triompher de l'Empereur.

En effet, à peine fut-il arrivé, qu'il ne quitta plus l'impératrice. Partout il l'entourait de soins, de consolations, de respects, en cela continuant encore la tradition de Grégoire; il semblait se complaire dans ce rôle de vigilante et tendre protection que

(1) Crescit ob infelix Christi victoria plebi.

DOMNIZO.

(2) La croisade de 1095, qui eut Pierre l'Ermite pour chef; après vint la croisade de 1096, qui a fourni au Tasse le sujet de son poëme, et dont Godefroi de Bouillon fut le héros.

Grégoire avait pris à l'égard de la femme, de l'épouse faible et opprimée.

Urbain se rendit à Plaisance, accompagné de l'impératrice et de la Grande comtesse, et il commença d'y prêcher la croisade : faisant, dans la véhémence de son discours, plus d'une sortie passionnée sur les différends du Saint-Siége et de l'Empire, sur l'endurcissement de l'Empereur, et utilisant, pour le plus grand bien de la cause orthodoxe, la touchante figure de Praxedis.

Le Pape réussit dans son double dessein : ce vivant et saisissant spectacle augmenta la haine contre l'Empereur et enflamma les esprits pour la croisade. Compromis aux yeux du monde chrétien (1), devinant la tactique de son adversaire, mais n'ayant ni assez de calme ni assez de patience pour la déjouer, l'Empereur, comme tous les cœurs faibles, s'abandonna à de violentes colères : « Il ne sait que faire, ne trouve de repos ni le jour ni la nuit; il courbe la tête; il n'a plus de front, dit énergiquement le poëte (2); puis il se relève soudain, et parle comme autrefois de tenter un grand coup. » En effet, il se rendit à Vérone, et courut assiéger la forteresse de Nogara.

(1) Vilior effectus.

(2) Fronte carens...

DOMNIZO.

A cette nouvelle, Mathilde conduisit en hâte jusqu'au pied des montagnes le Pape, qui s'en allait en France prêcher la croisade au concile de Clermont; puis elle reprit en main vigoureusement la direction de ses affaires. On avait vu les émissaires de Henri du côté de Mantoue, dont la fidélité semblait douteuse.

La comtesse passe le Pô et se jette, la nuit, dans Gubernula. « Mais sa marche dérobée, dit le poëte, son mouvement hardi n'ont point échappé à l'attention du roi; il en pâlit de surprise et de rage. Il n'hésite point cependant; la même nuit, il donne l'ordre de la retraite, atteint de cette terreur dont Dieu frappa les Assyriens devant Samarie. Il fuit sans regarder en arrière, laissant tout ce qu'il y avait dans son camp de plus précieux, riche vaisselle, équipages, vivres et vêtements.

« Dès le matin, Madame Mathilde pénètre dans Nogara, où déjà la garnison était pressée par la famine. La nouvelle Judith n'a point tué le nouvel Holopherne, mais elle le pousse chaque jour vers sa ruine, lui prépare des échecs, des embûches quotidiennes, où il tombe par cela même qu'il veut les éviter. »

Ici le bon chapelain s'arrête tout à coup et laisse apparaître un certain embarras. Avant de renouer

le fil de son récit, il éprouve le besoin d'invoquer saint Pierre; il prie l'apôtre de l'assister :

« Saint Pierre, mon père et mon maître, je t'en supplie, viens à mon aide, inspire mes vers. Enseigne-moi tout au juste ce qu'il faut dire, au moment de raconter le dernier coup qui brisa l'orgueil du roi. Il s'obstinait en Lombardie; il ne pouvait se décider à reparaître en Allemagne sans y ramener la reine Praxedis. Mais la fortune l'avait condamné; déjà la couronne glissait de son front. On sait la dernière plaie qui frappa le roi d'Égypte. Un matin, la ville de Memphis retentit de ce cri lugubre : « Le premier-né, le fils du roi est mort! » Bien autre fut la plaie dont Henri se trouva frappé : son fils aîné ne mourut pas, mais il devint son mortel ennemi.

« C'est aux seuls crimes du père qu'il faut attribuer cette défection d'un fils. Conrad était un véritable chrétien, il abhorrait le schisme du roi. Il chérissait Praxedis, et se prit à haïr son persécuteur; c'était un esprit ferme et droit, qui détestait les honteuses faiblesses et les ruses. Il rompit donc avec son père, et se réfugia sous les puissantes ailes de Madame Mathilde. La comtesse, qui l'aimait comme un digne et proche parent, n'hésita pas à le recevoir. Elle le loua de sa résolution et songea

même à le faire déclarer roi; pour ce motif, elle hâta la ruine de l'Empereur. Déjà Mathilde lui avait enlevé sa femme; maintenant elle lui enlevait son fils. En vain Henri ordonne à Conrad de se retirer en Gaule. Le prince comprit que c'était un exil, et il resta auprès de la souveraine de Toscane. Celle-ci l'assista de ses précieux conseils; elle fit épouser à ce jeune et charmant prince une belle princesse de Sicile, la fille du puissant duc Roger. Le Pape, de son côté, fit connaître que si le jeune Conrad se montrait docile à ses avis, il ne s'opposerait pas à ce qu'il fût déclaré roi. Ce pape Urbain *n'était point une girouette tournant à tous les vents* (1). Sa parole, tranchante comme le fer, coupait, brisait tout ce qui s'opposait à ses desseins. Ainsi que le serpent fascine de son regard le cerf éperdu, ainsi le sage pontife fascinait, terrifiait l'hérésie, et la réduisait à ses volontés. »

Mais ici revenons à Mathilde : c'est donc lui, le bon serviteur, le pieux chapelain, qui nous dit sans détour que la comtesse enleva résolûment à l'Empereur sa femme, puis son fils. Devant le dire formel d'un témoin si sûr, il n'y a plus de place pour le doute. Il ne reste qu'à se demander comment une

(1) Non erat hic rector tremulus quasi cannula vento.
DOMNIZO.

âme si grande et si sainte, un caractère aussi généreux que Mathilde, en vint à l'emploi de pareilles armes, comment elle poursuivit dans son ennemi jusqu'à l'époux, jusqu'au père ; voyons ce qui peut expliquer sa conduite.

Mathilde était la personnification d'une idée ; tout convergeait en elle vers un seul but, et sa noble nature fléchissait parfois sous les dures exigences de la lutte qu'elle soutenait.

L'Empereur son parent était devenu le fléau de sa foi et de son pays ; il avait mis l'Église en péril, déchiré le monde par un schisme ; il promenait la dévastation depuis vingt ans sur la Toscane et l'Italie ; il avait mis les domaines de Mathilde à feu et à sang. Elle voyait donc en lui une sorte de bête furieuse qu'il fallait nécessairement détruire. Puis cet homme inspirait, en outre, aux âmes pures une secrète horreur. Partout on disait, en Italie, que cet empereur d'Allemagne avait plus d'un trait de ressemblance avec les pires empereurs de l'ancienne Rome ; on lui attribuait les folles dépravations d'Héliogabale ou de Néron. On rapportait que, non content de faire tomber sur l'infortunée Praxedis ses brutales colères, il l'exposait, dans ses orgies, aux outrages les plus impurs. Ce qu'on disait de lui à propos de son fils Conrad passait,

il est vrai, toute vraisemblance, car, en fait de débordements, Henri était sans doute un de ces riches à qui l'on aime à prêter largement (1).

Mathilde était donc entourée de gens qui n'avaient point intérêt à lui peindre en beau son adversaire, lequel était, pour tout le parti orthodoxe, un monstre dépravé, incorrigible. Il était mis hors la loi religieuse ; il était excommunié relaps. C'était bien un souverain déchu aux yeux de Mathilde ; mais, proche parente de la maison de Franconie, elle souhaitait de voir maintenir la couronne dans cette maison ; elle aimait Praxedis, et ne voulait pas que les enfants payassent pour les méfaits de leur père. Ce fut pour tant de raisons qu'elle recueillit le jeune Conrad, et songea à le faire couronner roi, au moment où il était question en Allemagne de divers compétiteurs à l'Empire.

Mathilde, se sentant plus forte de son alliance avec Conrad, reprit hardiment l'offensive. Elle courut occuper les défilés des Alpes, et s'engagea même au delà des monts. Henri, devinant les conséquences de la rébellion de Conrad, mit tout en œuvre pour s'emparer de lui. Peu s'en fallut qu'il n'y parvînt. Le jeune prince, s'étant un jour avancé imprudem-

(1) Voyez ces étranges détails dans Fiorentini : *Memorie della Gran-Contessa.*

ment, tomba aux mains d'une troupe de partisans au service de son père. Mathilde l'apprend, accourt elle-même, délivre Conrad, le ramène à Milan ou à Monza, et le fait hardiment couronner roi.

Mais ce coup d'audace eut pour la comtesse de dangereuses suites. Son beau-père, le vieux Guelfe, s'en montra fort irrité, car il songeait à un autre pour la couronne de Germanie. Voyant ses projets contrariés, il se rapprocha de Henri, qui était à la veille de quitter l'Italie, et déterminé, disent les historiens, à ne pas survivre à sa honte et à ses malheurs. Le jeune Guelfe, le mari de Mathilde, se plaignit très-haut également, et parla de se retirer en Bavière.

Celui-ci, du moins, avait quelque sujet de se plaindre. Nous avons dit quelle avait été la politique d'Urbain en faisant contracter ce second mariage à Mathilde. Le jeune duc, de son côté, n'avait fait là, comme on peut le croire, qu'un pur marché d'ambition : l'héritage des margraves toscans l'avait tenté. On avait bien parlé, il est vrai, de la donation faite par Mathilde au Saint-Siége ; mais l'acte avait été déchiré, annulé par le roi Henri, devenu maître de Rome, et cet acte, depuis lors, n'avait pas été renouvelé. Tant que le Pape eut besoin du jeune duc de Bavière, il s'étudia à le

ménager et évita de parler à la comtesse d'un sujet si grave et si délicat. Mais, après que la rébellion de Conrad eut donné à l'Église un auxiliaire inattendu et plus puissant que les deux Guelfes, le pontife se crut libre d'agir, et il chargea son légat de rappeler à Mathilde ses anciennes promesses. La fille de Pierre, loyale et constante dans son dévouement, sans hésitation, sans murmure, renouvela sa donation, et convoqua de nombreux témoins à cet acte solennel qui se fit à Rome.

Le jeune Guelfe, déçu dans ses espérances, fit éclater ses plaintes et ses ressentiments. Ne voulant plus porter le joug d'une union sans profit, il annonça son dessein de demander le divorce et regagna l'Allemagne en attendant.

Les ennemis de Mathilde s'évertuèrent à montrer ces discordes domestiques sous un jour faux et scandaleux. On se plut à inventer mille causes à cette séparation. Les uns prétendirent, avec aussi peu de sens que de pudeur, que ce jeune mari désertait le toit conjugal, ne pouvant plus répondre aux passions amoureuses de sa femme, et qu'il avait besoin de l'air natal pour y refaire sa santé compromise; les autres, tout au contraire, disaient que Guelfe s'était lassé de n'être qu'un mari sans femme et un duc sans duché; qu'en vain il

avait prié Mathilde de lui octroyer l'une et l'autre.

Ceux-ci, sans doute, étaient plus près de la vérité que les premiers. Guelfe, en effet, voulant faire prononcer l'annulation de son mariage, ne trouva pas de meilleure raison à invoquer que celle-ci : « Il n'y avait jamais eu d'intimité conjugale entre lui et la comtesse de Toscane. »

Une femme telle que Mathilde eut à souffrir de ces débats qui devinrent, pour ainsi dire, publics. Interrogée à son tour, elle répondit simplement : « que c'était là un secret de la vie privée qu'elle eût désiré ne pas révéler; mais puisque Guelfe avait jugé à propos d'en dévoiler le mystère, elle avouait franchement que son mari n'avait dit, en cela, que l'exacte vérité (1). »

Tout ce bruit ne profita guère à ceux qui l'avaient propagé. L'Empereur, malgré l'appui des deux Guelfes, qui passèrent sous ses drapeaux avec tout l'éclat de leurs rancunes, ne put se maintenir en Italie. La chrétienté tout entière, emportée par l'enthousiasme de la croisade, n'entendait plus rien que la parole ardente d'Urbain II; ses prédica-

(1) Pour répondre à ceux qui ont cru pouvoir contester le second mariage de Mathilde, comme le premier, nous donnons à l'Appendice D plusieurs actes où les noms de Godefroi et de Guelfe figurent à côté de celui de Mathilde.

tions retentissaient du fond de la Gaule en Italie et enflammaient partout les peuples. La Papauté grandissait, triomphait; l'Empire descendait au second rang.

Henri, après tant d'efforts en pure perte, comprit enfin que sa position n'était plus tenable, qu'il fallait se replier derrière les Alpes et attendre des jours plus favorables. Sa retraite forcée fut le triomphe de Mathilde. Le parti de l'Église le poursuivit de ses malédictions; on en peut juger par cette fougueuse sortie que lui adressait un cardinal (1) en forme d'adieux : « Cet empereur, cet autre Néron, qui livrait sa femme à la luxure de ses courtisans, sans pitié, sans honte, à la face de Dieu et du monde; ce père qui, par sa cruauté, avait forcé son fils de le trahir..... Après une lutte acharnée qu'il soutint, non contre un roi, non contre un duc ou un puissant baron, mais contre une simple femme, bien glorieuse, il est vrai, car c'était l'illustre Mathilde, cet empereur tomba dans toute la force de l'âge, à cinquante ans; ce chef du Saint Empire, ce prince parjure et relaps, s'enfuit devant une femme!.... »

« Madame Mathilde, dit un autre contempo-

(1) Le cardinal Deusdedit.

rain (1), la Grande comtesse, la fille dévouée de saint Pierre..., avait combattu, presque seule, sept années durant, l'empereur Henri, Guibert et tous leurs complices : elle les chassa tous de la Lombardie... »

Le naïf enthousiasme de ce temps comparait les hauts faits de Mathilde à ceux de Marcellus et de César. Plus d'un, sans doute, trouvait Mathilde au-dessus d'eux encore, comme général : « Marcellus, nous dit un biographe, ne s'était trouvé qu'à trente batailles, César à cinquante, tandis que la Grande comtesse avait livré plus de soixante combats (2). »

La retraite de l'Empereur n'avait pas déconcerté l'antipape ; l'énergique Guibert tint bon quelque temps encore dans Rome. Mais il avait affaire à un rival aussi ferme et aussi persévérant que lui. Urbain II, voyant le moment de se débarrasser définitivement de cet adversaire, s'adressa à tous les princes italiens, et les pressa de s'unir pour écraser le schisme entièrement. Mathilde parvint à gagner Roger, le chef des Normands. Elle avait en grande amitié la jeune Constance, fille de ce duc de Sicile, dont elle avait fait le mariage avec Con-

(1) Berthold de Constance.
(2) Fiorentini, *Memorie della Gran-Contessa*, etc.

rad. Elle décida cet insatiable politique à mettre, pour un jour, ses calculs de côte et à faire acte de désintéressement envers l'Église; elle finit par lui en arracher du moins la promesse.

Voyant se former un tel orage, Guibert jugea qu'il était temps de cesser la lutte : il quitta Rome et se retira à Ravenne, où il mourut de lassitude et de rage quelques mois après.

Le parti orthodoxe avait sans doute de quoi reprocher à Guibert; cependant le chapelain de Mathilde nous semble afficher des sentiments peu chrétiens envers l'antipape défunt, qui mourut, il est vrai, dans l'impénitence finale. « Que l'anathème, s'écrie le poëte, le poursuive à travers les siècles! que le ciel et la terre lui soient également impitoyables! que les bons se réjouissent enfin; il est donc mort, ce fils de perdition! Puisse la terre ne jamais revoir de fléau semblable! » Un autre nous dit que Guibert « fut hypocrite jusque dans la mort. Il n'est point de prière qui puisse sauver un homme que Dieu lui-même, à la dernière heure, a dédaigné de rappeler à lui! »

Urbain II ne jouit pas de sa victoire : il trépassa vers le même temps que Guibert. Lui aussi, on le prétend, mourut de ses angoisses, lorsqu'il apprit la fatale issue des premières expéditions chrétien-

nes en Terre sainte. Il avait été l'âme de cette grande entreprise dont il attendait le salut de la chrétienté, aussi bien que la délivrance du saint tombeau. Il avait soulevé le monde au profit de cette idée. Il avait précipité trois cent mille chrétiens sur l'Asie, et il en répondait devant Dieu. Tous ces croisés blanchirent de leurs ossements ce long parcours à travers la Hongrie, la Thrace, l'Asie Mineure, et ils ne virent même pas Jérusalem. La nouvelle d'un si grand désastre avait été pour Urbain le coup de la mort. De ce moment il ne fit plus que languir. Mais après cette tumultueuse croisade de l'ermite Pierre, vint la croisade guerrière et chevaleresque de Godefroi de Bouillon, qui arriva devant Jérusalem. Déjà l'heureuse nouvelle était connue; on avait appris les succès de Boémond et la prise d'Antioche; la chrétienté, haletante, attendait d'heure en heure la prise de Jérusalem. Urbain mourut au milieu de cette anxiété de l'espérance. Pareil à Moïse, qui expira en apercevant la Terre promise du haut de la montagne, Urbain venait de s'éteindre quand la grande nouvelle retentit dans le monde chrétien.

Le poëte, qui nous a dit avec tant d'émotion les derniers adieux de Mathilde et de Grégoire, ne parle pas de cette mort d'Urbain ni des regrets que sa

maîtresse en eut. Avait-il encore quelques raisons de se taire, comme à l'égard des deux maris de Mathilde? Il perce à travers sa naïveté un certain tact italien qui avertissait le bon serviteur d'éviter tout fâcheux souvenir à sa maîtresse. Mathilde avait-elle eu quelques griefs contre ce pape Urbain, en qui elle n'avait pas trouvé la grande âme de Grégoire? C'était (si on peut faire ici ce rapprochement) Mazarin venant après Richelieu, mais Mazarin joignant à son astucieux génie le souffle ardent de la foi. Mathilde, habituée avec Grégoire à combattre l'Empereur en face, eut quelque peine peut-être à pardonner à Urbain certains expédients de fine politique auxquels il fit descendre cette nature noble et franche.

La comtesse de Toscane se hâta d'envoyer à Rome ses ambassadeurs pour l'élection du nouveau pape. Le choix tomba sur le cardinal Regnier, qui prit le nom de Pascal II (1). La princesse, pendant le conclave, était restée dans ses États; elle se trouvait en mésintelligence avec Conrad, le nouveau roi d'Italie. « Mais cette brouille, selon le chapelain, ne dura pas longtemps; le roi accourut en hâte au pays toscan, chassa ceux qui cher-

(1) En 1099.

chaient à exciter sa colère contre Mathilde, et vécut en paix avec elle.» Quelques mois après (1), Conrad mourut subitement, emporté par la fièvre. Le chroniqueur d'Ursperg le juge ainsi : « Conrad mourut neuf ans après sa fuite du palais paternel. Lié à Mathilde, la grande et très-noble comtesse, et, selon le terme populaire, *la plus grande des femmes chrétiennes;* lié par le sang, par le commerce quotidien de la vie, il s'attacha à suivre ses conseils et ceux de Rome dans toutes les affaires du royaume d'Italie. Il écoutait avec sagesse les personnes élevées dans la crainte de Dieu, et mourut, nous le croyons, plein de foi et de bonnes œuvres. Il passa ainsi d'un trône éphémère à la gloire éternelle des saints. Quelques-uns prétendent qu'il mourut empoisonné. »

Mathilde fit enterrer Conrad à Florence, et lui éleva, disent les chroniqueurs, « un tombeau digne d'un roi et digne d'un chrétien. » Cette mort, d'ailleurs, ne compromit en rien la prospérité de ses affaires. Il semble même qu'affranchie de cette tutelle morale, Mathilde recouvre, après la mort de Conrad, plus de liberté d'action et d'énergie. On la voit reprendre, à ce moment, toute son activité

(1) Juillet 1099.

d'autrefois. Quelques semaines après, elle court à Ferrare, dont la fidélité douteuse venait de se changer en rébellion. La comtesse rassemble en hâte une petite armée, qu'elle recrute indistinctement parmi les Toscans, les Romains et les Lombards. Elle négocie avec Ravenne, la ville schismatique, mais avant tout marchande, et en obtient des vaisseaux; elle traite de même avec Venise pour une flotte, et s'en vient alors, par terre et par mer à la fois, bloquer la ville infidèle. Ferrare, épouvantée, implora la paix « de cette grande Mathilde qui avait l'habitude de la victoire, dit militairement notre poëte, et qui ne voulait laisser debout aucun de ses ennemis. »

Du reste, la souveraine de Toscane avait une prodigieuse tâche de tous les côtés. Après une lutte si longue, si passionnée, l'apaisement des esprits, de villes à villes, de citoyens à citoyens, ne s'opérait que très-lentement. Chaque jour c'était encore des récriminations et des querelles; aux haines mal apaisées du passé se joignaient les rivalités d'un commerce qui renaissait à peine. Entre Pise et Lucques il existait une inimitié jalouse qui amena alors une sorte de guerre civile entre les deux cités marchandes. Malgré les efforts de Mathilde, cette guerre civile dura cinq ans.

L'état des esprits, à cette époque, se réfléchit encore assez bien dans quelques incidents que va nous rapporter le véridique chapelain : « Pascal faisait paître, dit-il, le troupeau du Seigneur, et lui recommandait souvent à l'autel sa brebis de prédilection, la pieuse et vaillante comtesse. Il envoya près d'elle, comme autrefois Grégoire l'avait fait, un prêtre instruit, dévoué, le cardinal Bernard, l'honneur et l'exemple du clergé romain. Mathilde associa donc Bernard à l'œuvre de réconciliation et de paix qu'elle avait entreprise. Bernard allait de ville en ville, prêchant la concorde entre les chrétiens et pressant chacun de revenir docilement au Saint-Siége. Il arriva ainsi à Parme, cet antre de l'hérésie. C'était un jour de fête, et la ville tout entière se trouvait en joie : la foule des vrais fidèles se pressait dans l'église, placée sous l'invocation de la mère du Sauveur. Bernard s'y préparait à célébrer les saints mystères : après l'Évangile, il prêcha donc ; mais certains mots à propos du roi Henri déplurent à la foule, et de violents murmures s'élevèrent. Bernard, réduit au silence, continua le saint sacrifice de la messe. Au moment où le prêtre dépose le calice sur l'autel et appelle sur les assistants la protection du Christ, tout à coup s'élèvent de grandes clameurs ; la foule s'agite et devient

menaçante. Ce ne sont que violences et blasphèmes; beaucoup criaient : Mort à ce faux prophète! Ceux-ci : Lapidons le suborneur! Ceux-là : Laisserons-nous debout cet ennemi du roi?

« Les épées sont tirées du fourreau; les femmes, encore plus exaltées que les hommes, les exhortent, les poussent : « Si vous laissez son crime impuni, répètent-elles, vous perdrez l'affection du roi. Il ne faut pas qu'il sorte d'ici vivant, si vous-mêmes vous tenez à votre vie. » Tout est brisé dans l'église; les haches, les lances se croisent et se dirigent sur Bernard que ses compagnons, ses prêtres ont abandonné. Seul l'abbé Thébalde demeure à ses côtés. Bernard tend la tête et dit : « Frappez! » Un de ces forcenés, dans son transport, lui laboure le cou de sa framée... »

Madame Mathilde, prévenue, se hâta d'accourir à la tête de quelques troupes, et dégagea le cardinal. A sa prière, la comtesse pardonna à la ville de Parme. Partout ces violences se renouvelaient, et Mathilde, pendant dix ans, fut sans relâche occupée à courir d'une ville à l'autre pour les prévenir ou les réprimer.

Ce fut pendant une visite du Pape à Mathilde que leur parvint la nouvelle de la mort de l'Empereur Henri. Depuis sa retraite finale de l'Italie, il

n'avait point trouvé le moyen de se relever de ses échecs. Il avait eu l'idée d'opposer à la royauté de Conrad la rivalité de Henri, son autre fils, qu'il fit couronner roi dans la diète de Cologne (1098). Croyant se rapprocher de l'Église, il s'était engagé à partir pour la croisade, et, comme d'habitude, il avait manqué à sa promesse. Le jeune roi Henri V, imitant Conrad son aîné, et cédant peut-être aux mêmes instigations, avait fini par se révolter aussi contre son père ; comme Conrad encore il s'était fait assez vite un puissant parti. Accablé par cette ingratitude de son fils préféré, le vieil empereur se retira à Mayence. Henri V l'y suivit de près. En vain son père le supplia-t-il de consentir à quelque arrangement, le jeune homme resta sourd à toute prière : il refusa de voir le vieillard tant que son excommunication ne serait point levée. L'Empereur alors fit appel à la Bohême et à l'Autriche ; Mayence lui fournit, elle seule, plus de vingt mille hommes. Le jeune Henri, dont les scrupules cédèrent enfin, consentit à une entrevue. Ce tête-à-tête eut lieu sur la Moselle, et l'Empereur tout attendri se livra de lui-même aux mains de son fils qui avait montré quelque repentir. Mais celui-ci, une fois maître du vieillard, le fit jeter dans une tour du château de Bekelheim ; le prisonnier s'y vit traité impitoyable-

ment, menacé de mort, réduit à livrer les insignes de la couronne. Transporté de là à Ingelheim, on le contraignit d'abdiquer devant l'assemblée des princes. Il supplia qu'on lui laissât le temps de se justifier, il offrit des otages; il demanda du moins l'absolution comme un dédommagement de la perte du trône : le légat lui dit de s'adresser au Pape. Brisé, hors de lui-même, Henri IV se jeta aux genoux de son fils et demanda grâce en sanglotant; toute l'assemblée aussi fondit en larmes à ce spectacle; le jeune homme resta inflexible.

Henri parvint à s'échapper enfin et se réfugia à Cologne. Cet empereur errant, ce vieillard détrôné par ses fils, a retrouvé, dans le souvenir des peuples germaniques, malgré les désordres et les crimes qu'on lui reprocha, le poétique intérêt qui s'attache aux catastrophes royales. Une triste auréole entoura, dès lors, ce front découronné; la légende fit de ce père malheureux un nouveau roi Lear, sans pain et sans asile. La poésie populaire le représenta cheminant seul au bord du Rhin, sous la pluie et sous le vent, et, pour gagner misérablement sa vie, allant se proposer, un jour, comme sonneur de cloches, à l'église de Cologne.

Mais l'histoire ne va pas si loin que la légende : l'histoire nous montre bien l'Empereur venant à

Cologne; cependant il n'était pas réduit à se faire sonneur de cloches. Il lui restait encore, pour l'assister, plus d'un vassal puissant. L'un de ses fidèles, le duc de la basse Lorraine, d'autres princes et d'autres barons accoururent autour du vieil Empereur. Son courage se releva en retrouvant des amis; il se décida à convoquer une diète à Liége, tandis que ses adhérents levaient des troupes pour soutenir le père contre le fils. Celui-ci, de son côté, s'apprêtait à la lutte. Déjà il était en marche avec son armée, résolu d'aller jusqu'au bout dans cette guerre sacrilége. Mais, comme si le père avait reculé d'effroi devant ce duel contre son fils, Henri expira au moment d'engager la bataille.

Il mourut toujours sous le poids de l'anathème, au terme d'une vie dont l'ambition avait fait le tourment. Son corps fut transporté à Spire et enseveli d'abord dans une crypte de la cathédrale. Mais cette sépulture chrétienne donnée à un excommunié fit une impression profonde; il s'éleva de partout des cris de réprobation. L'histoire elle-même va se transformer ici en une sorte de légende lugubre. Ce fut le fils qui ordonna que le corps du père fût exhumé, et, pendant cinq ans, ces restes demeurèrent sans sépulture en un lieu voisin de la cathédrale. Cet ambitieux au cœur glacé fit servir le ca-

davre de son père à tous les calculs de sa politique : il avait arraché ce corps du tombeau pour complaire à la justice de Rome; plus tard, affranchi de ce côté, il força le Saint-Siége à donner à l'excommunié une absolution posthume.

L'impression que fit naître cette mort de Henri IV chez ses adversaires trouve naturellement son écho dans les vers du chapelain de Canosse. L'oraison funèbre dont il gratifie l'Empereur fait le pendant de celle qu'il avait consacrée à l'antipape Guibert. « Ce roi se roula, comme un pourceau, dans le vice et dans le mal..., saoulé de chagrins et de dégoûts, battu, cassé, tordu comme un arbre jeté à terre, n'espérant plus même le repos dans la mort... La main de la mort l'étreignit pourtant, et, miséricordieuse, enleva son âme à ce honteux corps. »

Les messagers de Henri V chargés d'annoncer cette fin au pontife le trouvèrent près de Mathilde. Ils avaient à remplir en même temps une autre mission : c'était d'obtenir du Pape, par l'entremise de la princesse, le titre d'empereur pour le roi Henri. Il promettait d'obéir à l'Église comme à une mère, au pontife comme à un père bien-aimé. La comtesse prit acte de ces promesses, « s'en réjouit, nous dit le poëte, et prit l'engagement d'agir auprès du Pape. » Pascal assigna rendez-vous à Henri, à

deux mois de là, au château de Guastalla, où il allait convoquer un synode. Guastalla était à Mathilde ; le synode s'y réunit en effet (1). Les ambassadeurs de Henri s'y rendirent et renouvelèrent ses serments ; le Pape fit entendre de bonnes paroles, et engagea le roi à venir en Italie l'année d'après.

Au sortir du concile, Mathilde alla reconduire le Pape jusqu'à Rome, et y séjourna quelque temps, puis elle retourna dans ses États. Elle n'était pas tranquille sur les serments du roi Henri, et voulait se trouver prête au moment où il reparaîtrait, en Italie, à la tête de ses Allemands. Plus d'un indice lui faisait soupçonner que le fils pourrait bien continuer le père ; elle arma donc.

Ces mesures de précautions n'étaient pas inutiles. Ce roi de vingt ans, moins violent, était plus habile et plus redoutable que son père. Il avait fait parade de soumission envers l'Église, tant que la politique avait commandé la soumission ; cette tactique l'avait servi contre son père. Une fois assis sur le trône, il ne connaissait plus de fidélité à Dieu et aux hommes que dans la mesure de ses intérêts.

Le chapelain de Mathilde va nous dire ce qu'on pensait de Henri V dans l'entourage de sa maî-

(1) Vers le milieu d'octobre 1107.

tresse; voici comme il trace son portrait : « Ce jeune oiseau, gonflé d'orgueil, commença à voler de ses propres ailes et fit voir quelle était son envergure. Il n'aspirait à rien moins qu'à conquérir la terre et la soumettre toute à son pouvoir. Ce Henri était, d'ailleurs, un esprit très-fin, consommé dans la ruse, supérieur jusque dans ses fourberies. Il envoya par trois fois, en Italie, une ambassade d'évêques, de comtes et de barons, pour que le Pape le reçût solennellement à Rome et lui mît sur la tête la couronne impériale. — « Je la lui donnerai, répondit Pascal, s'il est fermement résolu à demeurer le fils obéissant de Pierre. » Les envoyés avaient l'ordre de s'arrêter, au retour, chez Mathilde et de la complimenter. Ma maîtresse les reçut avec sa grande et habituelle hospitalité, puis les renvoya chargés de présents. »

Mais cette ambassade royale avait encore un autre but dont le poëte parle plus loin : c'était de réclamer du Saint-Siége qu'il rendît à l'Empire le droit des investitures. Le Pape avait refusé ouvertement; la comtesse, consultée, n'avait pas hésité à répondre au pontife qu'il était de son devoir le plus impérieux de s'exposer à tout plutôt que d'accéder à une telle demande : « Ce serait perdre en un jour, dit-elle, le fruit de trente ans de luttes et

d'efforts, ruiner l'œuvre de Grégoire et retomber dans tous les désordres du passé. »

Henri ne protesta pas, en apparence, contre ce refus péremptoire; mais, au printemps suivant, « il descendit en Italie à la tête de son armée, dit le chroniqueur, écrasa les Lombards, brûlant, dévastant tout. Les villes les plus fortifiées, éperdues de terreur, lui ouvraient leurs portes. Une seule osa lui résister : ce fut Novarre; il la livra aux flammes, détruisit jusqu'à ses murs et ne laissa pas pierre sur pierre. La noble ville de Milan, la grande cité populeuse, l'arrêta enfin; Milan refusa de se courber devant lui, et même de lui payer tribut. Quant aux châteaux des comtes, des ducs, des barons, il n'y en eut pas un dont le roi prît le moindre souci, sachant, du reste, qu'il les aurait tous quand il le voudrait. Il n'en était pas ainsi de Mathilde : le monde entier savait la grande lutte qu'elle avait soutenue contre l'empereur Henri IV; les princes, les étrangers illustres voulaient la voir, l'admirer : on venait de partout rendre hommage à la Grande comtesse. Le roi désirait donc faire sa paix avec elle; il s'avança jusqu'aux rives du Taro pour lui demander une entrevue. Mathilde descendit de ses tours de Canosse et se rendit à Bibianello, où elle reçut les envoyés de Henri. La

conférence fut longue : on lui parla de la paix, elle en parla aussi; on lui parla de l'honneur du roi, elle parla du sien. Elle déclara, enfin, qu'on ne la trouverait jamais avec le roi contre le Pape. Une trêve toutefois fut consentie. A peine Henri l'avait-il obtenue, qu'il en profita pour s'élancer à travers la Toscane, qu'il pilla au dam éternel de son honneur.

« Il arrive tout à coup devant Rome; il écrit au Pape qu'il est plein de vénération pour ses ordres, qu'il ne veut plus vendre ni conférer évêché ou abbaye sans l'agrément du Saint-Siége. A cette déclaration inattendue, Rome est dans la joie : le Pape, le clergé, le peuple en fête vont au-devant du roi pour lui faire honneur. On l'amène en triomphe à l'église de Saint-Pierre. Édifiant d'humilité et de douceur, le roi gravit à genoux l'escalier consacré; parvenu au haut, il baise dévotement le saint pontife. Le Pape l'invite alors à confirmer par serment ses promesses de la veille. A ces mots, Henri se relève et s'écrie d'une voix résolue : « Je ne veux pas, Saint-Père, que tu me donnes seulement la couronne, il me faut encore l'anneau et la crosse pour que je les confère à mon tour à tous les évêques de mon royaume, ainsi que l'ont fait mes ancêtres. »

« Pascal refuse, il dédaigne exigences et menaces. Le roi commande alors qu'on le mène à son camp, et ajoute d'un air moqueur qu'il se charge de lui donner l'hospitalité.

« On arrête du même coup évêques, cardinaux, citoyens. Pendant ce temps, cette bande d'Allemands fait main-basse sur les croix et les vases sacrés; cette engeance d'ivrognes n'observe aucun des préceptes du Christ. La nuit venue, les Romains s'entendent et s'organisent. Au matin, ils s'arment de leurs épées et de leurs boucliers, montent à cheval, se précipitent sur les Allemands, les prennent corps à corps, les tuent, les égorgent; mais les vainqueurs s'attardent autour des tentes, ils voudraient reprendre ce qu'on leur a volé, et pour un peu d'or et d'argent ils compromettent leur victoire. Bientôt le roi est au milieu de ses gardes, il s'élance à cheval, excite les siens, les rallie, et, à leur tête, il assomme, il éventre les Romains.

« Henri, du droit de la force, retient le Pape son prisonnier. Il retient aussi les évêques, parmi lesquels le cardinal Bernard et le docte évêque de Reggio. A la nouvelle de ces événements, Mathilde dépêche vers Henri le noble Arduin, un de ses conseillers les plus éloquents et les plus sages. Ar-

duin aborde le roi et lui rappelle ses engagements envers Mathilde. Le roi ne répond pas, mais fait rendre aussitôt la liberté aux évêques. Le Pape, indignement traité par ces païens allemands, et redoutant de voir massacrer ses compagnons d'infortune, fit sa paix et se résigna à donner la couronne à son geôlier. »

Le nouvel empereur ne voulut pas quitter l'Italie sans faire une visite à Mathilde. Il alla la trouver dans son château de Bibianello. Henri lui parlait en allemand; Mathilde comprenait et parlait cette langue, seulement elle affecta de ne répondre qu'en italien.

L'Empereur, cet endurci qui avait vu son père suppliant à ses genoux, resta frappé de respect et tout émerveillé devant cette admirable femme; de ce moment-là il ne donna plus à Mathilde d'autre nom que : *ma mère* (1). Les grandes choses de la vie et de la pensée avaient répandu sur ses nobles traits une splendeur morale qui ne fit qu'augmenter avec l'âge. Partout on restait saisi devant cette beauté idéale et auguste de sa vieillesse.

Mathilde avait alors soixante-neuf ans. Dès longtemps atteinte par tant de fatigues, sa santé dé-

(1) L'Empereur lui confia le gouvernement de la Ligurie avec le titre de vice-reine.

clinait chaque jour. L'humble poëte, ici, se recueille, et, tout entier à son émotion, résume en larges traits cette prodigieuse vie qui va finir.

« Ta gloire, ô Christ, est restée debout, grâce à l'héroïque Mathilde! C'est pour toi qu'elle a combattu les princes impies, les villes rebelles; mais un bruit se répand, une nouvelle qui trouble la terre, qui rend l'espoir aux méchants : Mathilde est malade! Ah! Seigneur Christ, exauce-nous! Mon Dieu, aie merci de notre détresse! rends la vie et la santé à notre dame Mathilde! Elle partie, hélas! qui habillera ceux qui sont nus? Qui protégera le laboureur et sa charrue? Qui lui assurera sa moisson? Qui donnera au pauvre voyageur la sécurité? Qui défendra le matelot de l'Éridan contre le couteau des pirates? Qui empêchera qu'on ne pille les églises? Ces barons, si petits devant elle, se croiront tout permis. Le voleur prêtera assistance au voleur comme à son fils; le loup au loup, le lion au lion. C'est fait de nous tous si Mathilde n'est pas là pour nous défendre (1). Aujourd'hui

(1) Accidit interea tribulatio maxima quædam,
Quæ turbat terram, pravorum corda relevat,
Atque voluntates reseravit et impietates.
Disjice, Christe, vias tales, abrade ruinas,
Exaudi miseros Deus, audi noster egenos,
Atque ducatrici vitam concede Mathildi.

j'ai encore vu des fleurs sur la terre; que deviendront-elles demain?

« Madame Mathilde cependant vit encore; seulement elle est si faible qu'elle ne peut plus descendre du mont Baruncio (1). Les méchants prétendent déjà qu'elle est morte. La cruelle Mantoue, sitôt lasse de sa courte fidélité, accueille cette nouvelle avec joie; elle a hâte de rentrer dans sa rébellion. Elle cherche à entraîner la valeureuse Ripalta, qui cède enfin, mais en convenant que si Mathilde vit encore, la citadelle lui sera rendue. A peine les Mantouans sont-ils dans la forteresse qu'ils se hâtent de tout incendier, de tout détruire.

« Tout à coup paraît, au milieu d'eux, le vénéré Manfred, annonçant qu'il vient de laisser Mathilde en vie. A ce mot, la foule, égarée, semble prête à

Cum morietur enim, denudabuntur egeni.

. . . .

Hoc proceres credunt se facturos, humiles nunc :
Latro latroni dabit auxilium quasi proli,
Prædo prædonem; leo rodet ut ore leonem.
Visi nunc flores; quid agent quandoque latrones?

. . . .

Carpat iter tutum, vivens hæc, atque viator.
Eridani cesset piratam nauta timere,
Præsentem vitam donec fruitur comitissa.

. . . .

(1) Château fort à quelques lieues de Mantoue, où Mathilde résidait souvent.

déchirer le noble évêque; puis elle se mit à transporter, comme par défi, les pierres de la forteresse, une à une, jusqu'à Mantoue. Tout un mois durant on cacha ce triste événement à la comtesse dans la crainte d'aggraver son mal. Elle connut tout, à la fin; Madame Mathilde, tout aussitôt se lève et s'écrie : « Périsse donc Mantoue ! son heure est venue; la ville perverse va me payer d'un coup toutes ses offenses. »

Elle arme sur l'heure ses gens de guerre et ses vassaux, équipe ses navires. A la nouvelle de cette résurrection et de ces apprêts formidables, la ville rebelle s'inquiète et se demande ce qu'il faut faire. Les uns conseillent l'offensive, veulent qu'on se porte hardiment sur les terres de Mathilde, les autres qu'on se borne à défendre les murs. Mais, enfin, de meilleurs conseils se font écouter; on ira trouver la comtesse, qui déjà s'avance, et on baissera la tête devant son juste courroux. Madame Mathilde reçut d'un visage sévère les envoyés de Mantoue. Elle détournait les yeux, les tenait fixés vers la terre; elle avait peur de céder : « Grâce, disaient les députés, grâce pour nos offenses, ô généreuse comtesse! Tu le vois, nos portes s'ouvrent devant toi, et on t'attend pour te prêter serment. » Les députés pleuraient; Mathilde céda et pleura.

Ce fut sa dernière prise d'armes. Mathilde avait dit, dans sa donation au Saint-Siége, qu'elle se considérerait, à l'avenir, comme *absente* de ses États; jusqu'à la fin pourtant on y sentit bien sa présence. Ni l'âge ni la maladie ne l'arrêtèrent, et la mort seule put désarmer le bras de cette Jeanne d'Arc septuagénaire. Elle avait pris l'épée à quinze ans, et elle eût pu dire comme Lusignan :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.

Quelques jours après son retour de Mantoue, Mathilde s'arrêta plus souffrante dans le bourg de Bundeno; elle voulut cependant assister aux cérémonies de Noël. Elle exigea qu'on la levât pour la messe de minuit et qu'on la portât à la chapelle. Elle y prit froid et voulut pourtant rester jusqu'à la fin de l'office, attentive à toutes les prières, et mêlant sa voix aux chants des prêtres et des fidèles. Rentrée, elle se mit au lit, y languit sept mois, tant la vie en elle était puissante. Prête à s'éteindre, elle reçut les sacrements de l'évêque de Reggio. « Elle baisa le crucifix, dit le poëte, en prononçant ces mots sublimes : « O toi que j'ai tant servi, sers-moi maintenant! » Elle rendit à Dieu sa grande âme le 8 juillet 1115.

A la nouvelle de cette mort qui brise son cœur,

le pauvre poëte jette ce digne et dernier cri : « L'honneur et la gloire de l'Italie descendent avec toi dans la tombe, ô Mathilde ! ô la Grande comtesse ! »

Bien longtemps les peuples tressaillirent au nom de cette Grande comtesse. Sa figure noble et attrayante parlait aux imaginations. Mathilde personnifiait la grâce immortelle de sa patrie. Elle fut la poésie de ces âges ternes et grossiers. On se la représentait toujours belle, d'un port majestueux et d'un aimable sourire. La tradition nous peint cette guerrière, cette âme vaillante, cette sainte, avec un visage ouvert et riant (1). Elle avait été auprès de Grégoire l'ange de la paix et des bons conseils, comme elle fut après lui l'Égérie armée de ses successeurs défaillants. Mais avant tout elle était femme : elle avait de la femme les compassions et les douceurs. Grégoire VII trouva dans Mathilde ces trésors d'affection, de confiance qui réparent les fatigues du génie, une de ces belles amitiés de femme où l'âme de ces grands lutteurs aime à se reposer par instants.

Après des temps d'orages et de dévastations, elle laissa des pays florissants ; le nom de Mathilde resta

(1) Hilaris vultus.

DOMNIZO.

attaché à maintes fondations utiles. Un siècle plus tard, on montrait encore ses ponts, ses canaux, ses ports, ses routes larges comme les voies romaines, aussi bien que ses édifices religieux. C'est ainsi que, dans les Gaules, survivait la mémoire d'une autre femme, de Brunehaut, dans la longévité de ses monuments.

Ce génie, qui semblait n'être qu'activité, trouvait encore de grands loisirs à donner à l'étude. On nous dit que cette souveraine s'occupait nuit et jour d'annoter les saintes Écritures, de copier les beaux livres qu'elle aimait transcrits avec soin et enrichis de superbes peintures. Elle veillait pareillement aux chants et à la pompe des offices. A ses côtés travaillait une armée de savants clercs. Pas un évêque qui se connût mieux qu'elle en vases sacrés, en fine orfévrerie, en beaux ornements.

En léguant ses peuples à l'Église, Mathilde voulait les donner à une mère. L'Église, c'était pour elle l'éternelle justice, l'humanité, l'amour, la maternité immense et tendre. Entre la théocratie chrétienne, l'Empire barbare, l'anarchie féodale, sa raison se mit du côté de sa foi. La force jouait partout un si grand rôle, elle avait vu tant de fois l'Église en péril, qu'elle crut sage de lui laisser des armées pour la défendre, des citadelles pour l'abri-

ter. Ses ancêtres avaient été les hommes de l'Allemagne, avaient ouvert l'Italie à des maîtres étrangers. Mathilde devait des réparations à sa patrie; elle, la dernière de sa race, mit toute sa vie à ce rachat. Ses ancêtres avaient spolié l'Église, elle devait à l'Église des restitutions : une pensée d'expiation se mêlait dans sa conscience aux inspirations du patriotisme et de la foi. Elle agrandit donc de ses États le patrimoine de saint Pierre. Elle crut pouvoir mêler l'Église à tous les intérêts, à toutes les passions d'ici-bas. Ainsi cette femme, dont l'idéal était si haut, fit descendre la cité de Dieu; elle appesantit les liens de la terre sur la Jérusalem céleste.

Les historiens n'ont guère vu dans Mathilde qu'un faible esprit de femme dont le génie de Grégoire sut exploiter la dévotion. Son caractère, son rôle national, son attachement magnanime à l'Église trente ans après Grégoire, sa force d'âme quand tout faiblissait, voilà ce que les historiens ont trop oublié (1).

Mathilde, telle que nous la retrouvons aux sources mêmes de l'histoire, est le vrai pendant de saint Louis : elle joint, comme saint Louis, au courage

(1) On trouvera à l'Appendice I les divers jugements portés sur Mathilde par les principaux historiens.

guerrier, à l'héroïsme, la grandeur morale et la sainteté. Celle qui fut un demi-siècle l'appui et le salut de l'Église méritait d'être sanctifiée comme Louis IX ; mais Mathilde l'emporte sur le saint roi par l'activité prodigieuse, l'énergie et la durée de ses efforts. Ame aussi tendre, pénétrée comme lui de justice et d'amour, Mathilde n'a pas de défaillances : c'est du côté de la femme que se trouve la virilité; c'est en elle que le contraste est le plus frappant; c'est elle encore qui semble l'emporter par le savoir et l'universalité des lumières. Pour qui regarde à ce qu'elle a été, au théâtre où elle a vécu, Mathilde fait songer, en même temps, à saint Louis et à Charlemagne.

Dante le Gibelin, ce terrible ennemi qui exerça sur Rome et les siens toutes les représailles de sa haine, s'est pourtant arrêté devant la grande et chaste figure de Mathilde : il n'a point répété les invectives des contemporains; il n'a pas osé damner Mathilde, et, avec elle, tout ce qu'il y a de plus saint ici-bas : le dévouement à Dieu et à la patrie.

FIN.

APPENDICE

A.

Le poëme chronique de Domnizo a été assurément la source historique la plus riche où l'auteur de ce livre a puisé. C'est qu'en réalité le chapelain de Canosse fut le témoin quotidien, le rapporteur scrupuleux d'une foule d'événements restés en dehors de l'histoire et qui remplirent la vie de sa maîtresse. Il avait un culte réel pour cette femme extraordinaire, et lui aussi confondait dans un même amour et la femme et la cause dont elle était le soutien. Il admire sans doute beaucoup plus qu'il ne juge; mais cette admiration est tellement convaincue, honnête et familière, qu'elle inspire confiance. C'est bien à tort, en vérité, que l'on a mis chez lui le poëte en suspicion, comme pour diminuer l'autorité de l'historien. Domnizo n'obéit guère à sa fantaisie; il suit, en général, l'ordre chronologique des faits et les redit fidèlement comme il les a vus, comme il les a appris ou de Mathilde elle-même, ou de son entourage. A la différence de la plupart des chroniqueurs qui n'avaient pu recueillir, au fond de leur couvent, que de vagues récits, Domnizo avait pu voir de près ce qu'il rapporte. Sans le moindre scrupule de poëte, il passe d'une bataille à quelque querelle de chanoine;

la poésie ne consiste chez lui que dans l'émotion naïve et la spontanéité des sentiments.

Son poëme ou sa chronique sont donc l'un des plus sérieux documents de cette époque. Ceux qui ont écrit après lui sur Grégoire VII ou sur Mathilde lui ont emprunté grand nombre de faits, tout en affectant de ne lui accorder qu'une médiocre importance. Les biographes italiens de Mathilde n'ont été que ses plagiaires; mais, étrangers aux sentiments qui faisaient battre le cœur de Domnizo, ces froids compilateurs n'ont tiré de lui qu'un contingent banal de dates ou de faits, sans caractère individuel, sans rien de senti ni de vivant. Le principal biographe de Mathilde, Fiorentini le suit servilement, le reproduit sans variantes quant au fond; mais, croyant le rajeunir et l'orner, il délaye ses vers barbares, souvent énergiques et heureux, dans une prose incolore, fastidieuse; c'est ainsi que quelques paroles prêtées par Domnizo à l'ermite Jean et à l'évêque de Reggio, dans un conseil tenu par Mathilde, fournissent au biographe Fiorentini la matière de longs discours à la Tite-Live. Il est vrai qu'à première lecture la poésie de Domnizo n'inspire guère l'admiration. Le bon chapelain, malgré ses prétentions à chanter *sur plus d'un mètre,* est loin d'être correct et pur; de la grammaire il se soucie peu, confond très-souvent le régime direct avec le régime indirect (1); quant à la prosodie et à ses règles, il en prend tout à son aise : le même mot est scandé d'une façon différente, selon qu'il lui faut un spondée ou un dactyle (2).

(1) *Otium fruitur.*

(2) *Ītălŏs, Ītălĭæ.* Il néglige fort les césures, les supprime au premier, second et troisième pied, mais en met presque toujours après le quatrième. La conjonction *que* et *atque* lui est d'un

Ce ne sont là que bagatelles; la langue dont se sert le chapelain de Canosse n'est pas la langue de Virgile; c'est le latin du onzième siècle, et c'est tout dire. Cicéron, qui à son retour de Sicile se plaignait déjà de la décadence et de la corruption de la langue romaine, aurait été fort embarrassé souvent de comprendre celle de Domnizo. Sidoine Apollinaire, Fortunat, sont des puristes en comparaison du poëte de Mathilde. Malgré sa haine pour les Allemands, Domnizo fait, à son insu, de fréquents emprunts à ce qu'il appelle leur jargon; puis il prend à la langue vulgaire des expressions qui déroutent le lecteur. La langue de Domnizo n'est à proprement parler ni le latin, ni l'allemand, ni l'italien : ce sont ces trois langues à la fois, au moment où les idiomes modernes vont sortir de leur fusion. Le chantre de Canosse n'est pleinement Italien que sur un point, il a deviné les *concetti*. *Lux lucem Lucensis*, dit-il, en parlant d'Anselme, l'évêque de Lucques; quand l'empereur Henri perd son étendard devant Canosse, le poëte triomphant s'écrie : *Signum signatque ruinam*. Il va jusqu'à faire des acrostiches sur son nom.

Mais sous cette langue imparfaite et barbare on sent un homme presque toujours ému : il passe réellement de la joie, de l'enthousiasme à la haine; c'est la vie du moyen âge, et c'est aussi un homme qui vit de sa propre vie.

L'extrême rareté du texte de Domnizo m'engage à en donner des extraits de quelque étendue, qui permettront d'apprécier le caractère de ce vieux document, et le parti que j'ai pu en tirer. On y trouvera fidèlement conservés l'orthographe et jusqu'aux barbarismes du temps.

grand secours pour construire son vers, et, sans scrupule, il la rejette quand il en a besoin au deuxième et même au troisième mot.

Narrat Canossa, qui fuerint, qui eam ædificaverint, et a quibus regibus obsessa fuerit et qualiter cum grandi victoria evaserit.

Atto fuit primus princeps, astutus ut hidrus,
Nobiliter verò fuit ortus de Sigefredo
Principe præclaro Lucensi de Comitatu,
Quique duos natos alios genuit bene claros.
Est primus dictus Sigefredus, et Atto Secundus,
Filius et parvus vocitatur quippe Gerardus,
Amplificare volens proprium Sygefredus honorem,
Longobardiam cum natis venit in istam,
Se sicut latè vitis distendit et altè,
Hic prope sic valde distendit se procul atque.
Nam sub se terras, et gentes ritè gubernat,
Ac sub tutela propria multos retinebat.
Illius error natorum maxime ferro
Gentes diversas prostraverat atque catervas :
Cum major nimium Sigefredus hic esset opimus,
Istud more patrum seculum dimisit amarum.
Ipsius nati locupletati, falerati,
Divisi prorsus cœperunt stare seorsum.
Fiunt Parmenses duo fratres ambo potentes,
Dat Guibertinam minimus, primus Baratinam :
Progenies ambo grandes, et honore micantes,
Alpibus in magnis abies ceu robora transit,
Atto sic longe fratres transcenderat omnes,
Crescens exultans, et multis rebus abundans :
Prospiciens nudam silicem me stare Canossam
In proprium castrum me suscepit Comes Atto :
Has strinxit Turres, munivit me super urbes,
Ne timeam Reges magis at me quique potentes,
Rexque Latinorum sapit hoc, et Theutonicorum,
Rex Berengerius probat hoc, et filius ejus,
Hi Longobardi fortes noscuntur in armis
Esse sed extincti per me sunt, ac peregrini
A regno facti : credebant me quia Franci.
Hi Reges ambo dum Princeps viveret Atto,
Me circundare quod opus sibi fecit amarum,

Res ut sunt gestæ recitentur, frivola cessent.
Ex populo bruto rex optimus extitit Hugo,
Ex Allobrogibus Patribus fuit ipse creatus,
Quem fecit Regem gens Longobarda decenter;
Atque piè, justè Regnum regit Italicumque;
Colloquium publicum vetuit fieri sine jussu
Imperioque suo Rex cunctis inclitus Hugo;
Ausus erat nullus minimus vi tollere sumptus;
Mortem post ejus regnavit filius ejus.
Lotharius prudens, sapiens, Attonis herusque.
Huic erat et Conjux Adelcita splendida prorsus.
Ex hac subtractus vita Lotharius altus
Absque suæ nutu laudatur Conjugis unus
Rex Longobardus, Berengerius, vir amarus
Cepit Reginam præfatam victus ab ira:
Hunc fieri Regem nunquam placuit sibi nempe.
Propterea capta, super arcem denique Gardam
Misit eam, famulam sibi tantum præbuit unam
Presbyterumque bonum Martinum nomine solum.
In turris fundo jacuerunt tempore multo,
Clam senior murum ferro confregit, in unum
Quippe locum tandem Dominam pariter famulamque
Extraxit fugiens, tribuit vestesque viriles,
Illis ne visæ caperentur denuo binæ;
Usque lacum veniunt, quem servat Mantua vivum;
Inveniunt navem, piscatoremque suavem.
Presbyter invita quem, se pariter quoque binas
Naviget ut socias; cui quid possit dare, dicat;
Piscator dicens. Si scires, Presbyter inquit,
Qui nos essemus, tu statim maximè lætus
Transires gaudens citiùs pretio sine nos tres.
Dicite qui sitis, nunc si transire velitis.
Nobis si jures, quòd celes, nos tibi purè
Pandimus arcanum, valde quod erit tibi carum.
Non aderat codex, baculos Crucis illico more
Rusticus in terra binos posuit, nihil errans
In baculis jurat, velut esset Crux ibi pulchra.
Tunc Domnus dixit Martinus Presbyter illi:
Dicere care modò tibi tutiùs omnia cogor;

Hæc est Regina, quam dudum cœpit ob iram
Rex Berengerius, fugimus, sis fidus amicus.
Laudans ille Deum transivit eos citò secum ,
Obtulit et piscem non parvum rusticus ille,
Atque memento mei, Reginæ dixit, habebis,
Si tibi fortè potens Dominus Deus addet honorem :
Navita Reginam tunc deposuit prope sylvam
Contiguam lacui præfato, quæ stetit illic
Hebdomadâ totâ Christum fidenter adorans;
Præsbyter absconsæ panem quærebat ut hospes.
Tandem suspirans dixit Regina perita;
Me captam semper reor, hìc mihi quid juvat esse?
Præsul Reginus solet esse fidelis amicus.
Noster Adalardus cui si referas mihi quantus
Sit fletus, forsan trahet hinc nos, Domne Geronta;
Mox quamvis fessus, ibit Presbyter exul.
Præsul ut agnovit, de Regina rogat; ô quid
Est factum? quæso mihi narra, discere spero.
Presbyter infit hero, defunctam carcere tetro.
Plausibus emissis deflebat Præsul in istis
Verbis, discrimen magnum, constat quoque crimen,
Presbyter agnoscens ex hoc, quòd Præsul abhorret
Reginæ lethum, de vita sat fore lætum;
Ipsi privatim patefecit vivere statim ·
Reginam, vellet quæ præsidium sibi ferret.
Gaudeo, quòd vivit, vehementer, Episcopus inquit,
Arcem securam sub me verò scio nullam;
Atto meus miles habet unam, si velit idem,
In qua Regina persistere Regis ad iram,
Tempora per longa poterit, sit dicta Canossa,
Accipe cras nostros equulos, equita, velut hortor,
Attonem forsan rogitabis, habebis, ut optas.
Luxit cùmque dies, equitavit Presbyter idem;
Verbo quem largo Princèps interrogat Atto,
Quid de Regina factum sit, quo sibi dicat.
Intimat hanc senior defunctam carcere diro,
Atto dolens valde lachrymas fundebat amarè,
Cùmque palàm vidit, quòd fleret, clam sibi dicit,
Vivit, et erepta per te cupit esse recepta.

Quærit equos Princeps, mox cursim pergit ibique;
Tertia tunc terris clarebat et hora diei,
Æstus erat quippe, sed non stetit impiger iste;
Alterius venit dum denique sexta diei,
Reginam claram, sumptam simul ejus et Abram
Alta Canossa tenet, vel eas se laudat habere.
Hæc nova clam Romam, mox Papæ dirigit orans
Atque petens ipsum, quo consilium sibi dignum
Ex hac re præstet, dare Reginam quia vellet
Ottoni Regi, cui gens Alemannica servit;
Scripsit ei magnæ probitatis Papa Joannes;
Quæ gessit laudans, agat hoc, ut vult et adoptat.
Nuncius Attonis post hæc conduxit in oris
Veronæ Regem, cum parva denique gente.
Ad quod Rex Otto venit, sibi cùm tulit Atto,
Reginam duxit, quæ Regi tunc quoque nupsit:
Conjuge suscepta redit ad propriam citò terram,
Attoni spondens quòd de se maxima posset.
Rex Longobardus nondum cognoverat actus
Istos Reginæ, neque quò confugerat idem
Reppererat, donec quòd Rex fuit Otto Veronæ
Audivit, tandem, quòd et Atto fecerat hanc rem:
Iratus, frendens, coadunans illico gentes;
Venit Canossam, putat illam frangere cunctam:
Sum petra, non lignum, manet Atto desuper intus,
Secum prudentes homini sunt, et sapientes;
Rex Berengeri, quantùm vis, percute telis.
Ante perire potes, quam nostram rumpere molem,
Non Aries, vulpis neque machina prævalet ullis
Ictibus excelsis nostris pertingere tectis,
Confortans hostes, Rex me circundat in orbem,
Sæpe petens bello, qui Rex stetit in Lavadello,
Donec me teneat non inde recedere sperans,
Hinc prope gignita quam Mons Branciana vocata;
Turris de summo descendere sæpe deorsum
Cœperat Atto loquens his, qui fuerant meliores.
Hoc ubi cognovit Rex illum prendere ponit;
Quidam de notis hoc eminus nunciat ori
Attonis, clamans ut ei de Turre per arctam

Ipse fenestrellam loqueretur; protinus extra
Atto caput jactans audivit verba beanda.
Ventre famem gestans Ursus suspensus ad escas,
Quod languore dolet, Cervi componit amore,
Visitet infirmum Cervus, mandavit, ut ipsum.
Ivit Cervus, ei, dum loqueretur, adhæsit
Auriculæ Cervi discerpens unguibus, et sic
Dimittens ipsum, direxit denuo missum,
Ut veniat mandans, dabo, si veneris tibi magna.
Cervus oblitus erat, quæ fecit bestia sæva
Accessit juxta, trahit unguem bellua cruda
Abstrahit auriculam, quam Cervo liquerat unam;
Qui deturpatus rediit miser infatuatus.
Ursus amans Cervum, mittit sibi denuo verbum.
Ut tutè currat, quia vult sibi pandere multa;
Amens et stultus perrexit Cervus ad Ursum,
Aspicit, arridet venienti, fatur eique
Dente repentè furens captivum dissecat ungue :
Vita privatus, Vulpi datur igne cremandus,
Vulpis eum torrens, post Urso detulit omnem,
Cor retinens tantùm, sciat Ursus illius astum;
Ursus habens carnem, cor Cervi quæritat ante;
Respondit Vulpis, cor non habuit, neque sumpsi :
Dixit ei rursum : cor mox volo, Vulpis ad Ursum,
Dum quæsitus adest ter, corde carere probatur.
Hæc tibi sit cara, Meus Atto, fabula plana.
Atto recognoscens cur hoc referebat, ob hoc se
Constrinxit sursum, non ampliùs ipse deorsum
Descendit, donec Rex mansit ad obsidionem.
Rex firmans gressus, nec non exercitus ejus,
Pergere non usquam, capiar nisi, cogitat unquam.
Circa me factis semis simul et tribus annis,
Attonem tædet tam longam ferre quietem;
Stabat enim sursum, faciebat nil nisi ludum,
Nocte foris missum pepulit, mandans breve scriptum,
Ottoni Regi, rogitans ut non pedetentim
De prope fidenter sibi sed succurrere tentet;
Commemorans illi, quod dudum sponderat ipsi.
Otto videns missum lætatur sat super ipsum;

Fortes armatos collectos, venit ad agros
Veronæ, pensans Berengerio dare bella,
Transivitque Padum cupiens reperire relatum
Regem Canossæ, secumque suos simul omnes.
Ad Ligurem Regem pervênit fama repentè
Ottonis, quem propter ab obsidione recessit.
Armis ac turbis circundatus undique multis
Obviat in prato Fontanæ Rex sibi; clamor
Fit subitò grandis, frameis lacerantur et hastis,
Ensibus incidunt se, longè personat ictus,
Gens Alemanna capit Berengerium, superatis
Tunc Longobardis; campum legit Otto, retraxit
Illico frena retro, gaudens de Rege retento,
Quam citiùs quivit fines proprios repetivit,
Compedibus regem gravibus stringebat inermem :
Donec enim vixit Berengerius stetit illic.
Posthac Albertus laudatur filius ejus
Et Longobardis Rex : fortis hic extitit armis,
Stans in equo, dextra si percussit sua quemquam,
Mox cecidit longè, concisso sæpiùs osse.
Attonis pacem penitùs contempsit amarè;
Sumptibus, Atto sagax arcem propriam satis armat
Rex equitans acer circundedit illius arcem
Tempora per bina ternos mensesque per iram.
Incassum certas, pater, ô Rex, ut tuus erras,
Non capiar quippe, nisi, donec vixeris, hìc stes.
Atto videns usquam Regem discedere nunquam
Ottonis rursum petit auxilium, cito cursu
Si nequit ipse suus veniat vel filius unus,
Nomine Litulphus, mittatur; et absque tumultu
Mille viros promptos cum nato dirigit Otto,
Italiam notam, cautè venitque Veronam.
Canossæ degens Rex audiit hunc ut adesse,
Dante sonum cornu perrexit Bagisium. Mox
Linquens Veronam, Litulphus vênit ad horam
Vespertinalem pratum Bottonis, et ante
Quàm nox tetra foret, fuit Atto locutus ad aurem
Regis Litulphi; salveris, ait, sibi, jungit;
Stat malè cum Gatto, Mus in sacco simul arcto.

Hoc ænigma peto, mihi narra, Rex ait, ergo.
Reges Atto duos Comitatu dixit in uno
Non decet esse simul : Tunc consilium cape primum,
Quid faciam pro me, quidquid tu dixeris, hoc me
Spondeo facturum. Respondit eique Litulphus;
Atto bellator comedamus in hoc, ait, agro,
Nocte quiescamus modicum, post hæc gradiamur.
Nuncius, ut videat, de nostris illico pergat,
Qualiter Albertus manet, ac exercitus ejus.
Regi cuncta libent, quæ dixerat Atto, facitque;
Principio lucis fuit in Pratove paludis
Missus ab Alberto rediens, Attone reperto,
Dixit ei : certè pecudes hi, si simul essent,
In subito possent per eos comedi, puto Domne,
Tanti sunt. Istis, dicat, jubet Atto, sibi nil.
Atto loquens Regi mutavit verba ferentis :
O si Rex essent inimici fortè bidentes
Assati, sanè possemus rodere carnes;
Indue loricam, capiti galeam quoque firma,
Et clypeum jacta collo, manibus refer hastam,
Irrue confestim super ipsum, nunc stat inermis.
Thoracam, parmam, galeam, Rex sumpsit et hastam.
Theutonici fortes sumpserunt arma vel omnes,
Ibant privatim, quantum poterant, glomerati.
Sensit eosque phalanx Alberti sparsa perampla.
Plures curreruut, et hoc Regi retulerunt;
Ad matutinum Rex jam surrexerat Hymnum,
Nil stupefactus, ait, volo, quot sunt, ut videatis,
Nostros atque vocet tuba spargens undique vocem,
Interea cantet, volo, Missam presbyter ante :
Officium Sacrum dum psallitur, hi remeare,
Jam prope, dicentes, sunt mille, videntur et esse.
Rex vix armatus cum paucis et galeatus
Exiit ad bellum, Lytulphus Rex, sibi ferrum
Porrigit extemplo, Rex Longobardus in ipsum
Extendens hastam, thoracam membraque damnat
Lytulphi, vitam qui statim perdidit ipsam.
Gens Alemanna dolens tremuit, nimioque timore
Atto levat vocem, confortat Theutonicosque ·

Ad cujus vocem totum sprevere timorem.
Partes tunc ambæ grave damnum sustinuere;
Quamvis cum damno, campum tenuit tamen Atto,
Rex procul Albertus studuit discedere certus,
Quòd non in Regnum requiesceret ampliùs, exul
A regno factus, perstransivit mare magnum,
Partibus in nostris non ultra vênit hic hostis;
Si dilexisset me, sic malè non hic abisset.
Ex propria gente, non ulteriùs sibi Regem
Longobarda petit gens, constituit, neque quærit.
Tunc etiam mensis Madius florebat in herbis
Anni nongenti quindeni tunc quoque verbi.
Atto cadaver habens Litulphi, viscera planè
Illius extraxit de corpore, quem sua planxit
Gens, ea tunc tûmulo posuit condigniter uno.
Dicitur Ecclesia Prosper Sanctissimus illa,
In qua conduntur nec non locus Antonianum,
Corpus aromatibus condîtum quippe deintus,
Patri confortans ipsum direxit, et hortans :
Ne nimiùm plangas, poteris quia vincere magna,
Si veneris statim, Longobardos superabis;
Illorum fugit quoniam Rex, si modò curris,
Longobardorum Regnum dominaberis horum.
Otto de nato nimium doluit, tumulato
Ipso, confestim multos Rex ipse revexit
Italiam secum, quem pacificè petierunt
Cuncti Lombardi, sibi dantes oppida gratìs,
Cum quibus et Romam petiit, Regnique coronam
A Papa cepit fæliciter indeque crevit.
Muneribus magnis Attonem ditat et altis,
Cui nonnullo Comitatus contulit ultro,
Per quem regnabat, nil mirum, si peramabat.

Ditescens Atto mea mœnia duxit in altum,
Per me dives erat, sua per me cuncta tenebat,
Ac ideo cuncta, veniebant quæ sibi pulchra,
Loricas, hastas, clypeos, enses mihi mandat,
Artubus ex sacris decoravit me, velut armis.

Malgré ses formes légendaires, le récit de Domnizo s'écarte peu des traditions historiques. Il n'y a guère à relever dans la version du poëte que des erreurs chronologiques et l'importance un peu exagérée qu'il accorde à Azzo. Le seigneur de Canosse n'était alors qu'un soldat de fortune, tenant fief de l'évêque de Reggio et se battant pour lui au besoin, comme le devait faire tout bon vassal.

Voici, du reste, d'après les chroniqueurs contemporains et les historiens modernes les plus autorisés, l'exposé rapide des faits que le poëte de Canosse raconte dans cette première partie de son poëme :

Bérenger, roi des Lombards, porté au trône par une de ces révolutions de palais si fréquentes à cette époque, se vit accuser d'avoir empoisonné son prédécesseur Lothaire. Pour faire taire ces bruits, Bérenger voulut faire épouser à son fils la jeune veuve de Lothaire, la reine Adélaïde. Celle-ci refusa, et la persécution que raconte longuement Domnizo fut la conséquence de ce refus.

Les chroniqueurs du temps se montrent encore plus sévères que le bon chapelain à l'endroit de Bérenger. Saint Odilon, entre autres, nous le représente arrachant les cheveux à Adélaïde, l'accablant de coups et la foulant aux pieds : *Innocens capta, diversis angustiata cruciatibus, capillis cæsarici distractis, frequenter pugnis exagitata et* CALCIBUS.

Selon le même chroniqueur, ce fut l'évêque Adhélard et non pas Azzo qui songea à ménager un mariage entre Adélaïde et le roi de Germanie. Celui-ci, de son côté, y avait songé depuis longtemps : il se rappelait que la conquête de la Lombardie avait donné autrefois à Charlemagne le trône impérial des Romains. La *Chronique de Ros-*

wita (*De gestis Oddonis*) nous apprend toutefois que le chef germain ne se décida pas à intervenir lui-même tout d'abord. Il voulait, avant de s'engager plus avant, savoir au juste quelles chances de domination pouvait lui offrir la Lombardie (950). Il envoya donc son fils Ludolphe à la tête de quelques troupes seulement. D'après le continuateur de Réginon et le chroniqueur de Saxe, cette première expédition des Germains en Italie n'aurait pas été heureuse : Ludolphe aurait été forcé de retourner près de son père, sans avoir même pu pénétrer en Lombardie.

La religieuse Roswita, cette poëtesse du dixième siècle, pense au contraire, et Muratori après elle, que Ludolphe ne rencontra point d'obstacle sérieux et triompha sur tous les points. Cependant ces triomphes sont au moins douteux, car dès l'année suivante, 951, on voit Othon n'oser descendre en Italie que précédé d'une armée formidable. Le roi Bérenger, cédant à l'orage, avait quitté la place et s'était réfugié dans ses châteaux forts. Le roi de Germanie, maître de Pavie, capitale du royaume, y reçoit Adélaïde, que lui amènent Adhélard et le fidèle Azzo. Le mariage, disent les auteurs du temps, eut lieu à Pavie; quelques-uns cependant prétendent que ce fut à Vérone (Noël 951), la veuve de Lothaire n'ayant point voulu se remarier dans la ville où son premier mari avait été empoisonné, si elle en croyait du moins le soupçon né de sa haine contre Bérenger.

Othon fut brusquement rappelé en Germanie par la révolte de son fils Litolphe. Ce jeune prince, ne supportant qu'avec peine le nouveau mariage de son père, s'était réfugié en Saxe et avait soulevé cette province. Othon, dérangé dans ses plans sur l'Italie, consentit alors à traiter avec Bérenger. Ce dernier et son fils Adalbert se reconnu-

rent les vassaux du roi de Germanie et détachèrent de leur royaume les Marches de Vérone et d'Aquilée, qu'Othon donna en fief à son frère Henri. C'est de ce traité (30 mars 952), dit l'évêque de Frisinga, que datent les prétentions des empereurs d'Allemagne à la souveraineté de la haute Italie, et l'on sait, ajoute Puffendorf, « que la possession de la haute Italie entraîne nécessairement le vasselage du reste de la Péninsule. » Exorbitante prétention du droit allemand !

Bérenger, dès qu'il le put, songea à secouer le joug qu'il avait subi. Trop faible pour aller attaquer Othon jusqu'en Germanie, il résolut du moins de tirer vengeance de l'évêque et du baron rebelle qui avaient appelé le prince allemand en Italie. Il alla mettre le siége devant Canosse, « *ce nid lombard qui couvait des Allemands.* » L'orgueilleuse forteresse nous a raconté tout au long son héroïque défense, qui se prolongea trois ans. Pendant ce temps, Litolphe s'était réconcilié avec son père, et l'on sait comment il accepta de venir en Italie, comment il y trouva la victoire et la mort.

Un écrivain moderne, M. de Partouneaux, dans son *Histoire de la conquête de la Lombardie*, dit que cette mort fut attribuée au poison. Nous ne savons sur quelle autorité il se fonde. Ce que M. de Partouneaux prouve avec plus d'évidence, c'est que la chute définitive de Bérenger fut surtout l'œuvre du haut clergé féodal, qui se tourna tout entier du côté d Othon. Il semble que le Saint-Siége, à cette époque, ait donné le funeste signal de cette alliance. Agapet II défend à Othon de se présenter à Rome et lui refuse la couronne impériale. Mais Jean XII, ce pape de dix-neuf ans, cet enfant débauché, cède aux instances de quelques évêques simoniaques et appelle en

Italie l'ambitieux Teuton. Othon accourt aussitôt à la tête d'une armée. Bérenger sacrifie sa couronne pour sauver son pays. « Il abdique, s'écrie le chroniqueur anonyme de Salerne, puis, incapable d'un tel sacrifice, il cherche à ressaisir le pouvoir et par ses tergiversations entraîne son fils Adalbert dans sa chute. » — « Les princes et les évêques lombards, nous dit Landolphe le Vieux, dans son *Histoire de Milan*, se réunirent ici, déposèrent Bérenger et son fils, et proclamèrent Othon roi de Lombardie. » Après avoir reçu la couronne de fer des mains de l'archevêque de Milan, Othon marcha droit sur Rome où Jean XII, moyennant quelques concessions et de grosses sommes d'argent, consentit à le sacrer empereur.

Othon accorda tout ce qu'on voulut, mais, en retour, il posa ses conditions. Une des principales fut que, « suivant l'accord fait autrefois avec le pape Eugène et ses successeurs, le clergé et la noblesse romaine s'obligeraient par serment que l'élection du pape ne serait point canonique, et que le pape élu ne serait point consacré qu'il n'eût, en présence des ambassadeurs de l'empereur ou du roi son fils et de tout le peuple, renouvelé la promesse que le pape Léon III avait consentie de sa pure volonté. » Cette condition exigée par Othon devait être, un siècle et demi plus tard, l'origine et le point de départ de la lutte du sacerdoce et de l'Empire.

Le nouvel empereur n'oublia pas ses amis de la veille. Azzo, déjà créé comte de Canosse, obtint les fiefs de Reggio et de Modène, et, sur la demande personnelle de l'impératrice, prit le titre de margrave. Quant à Bérenger, après mille péripéties, il alla mourir à Bamberg. Son fils Adalbert, suppose-t-on, se réfugia à Constantinople. Il ne put rien obtenir de la cour byzantine, et s'éteignit dans l'obscurité.

B.

Nous citerons encore ici quelques passages de la Chronique de Domnizo, qui se rapportent à Boniface et à Béatrix :

Cujus staturæ et cujus qualitatis extitit Bonifacius et quid de ipso Sibylla prophetizavit.

Gesta Bonifacii populus precor audiat omnis :
Clara fuisse scio gesta Bonifacii.
Quisquis amat rutilos retinere decenter honores,
Actus ejus amet, noscat eos rutilos.
Ingenio viguit sensu similis Danielis,
Dum puer ipse fuit, ingenio viguit.
Pulcher et egregius speciosus eratque decorus,
Providus ut Joseph, pulcher et egregius.
Factus ut est juvenis, meruit statuamque Saulis
Prosperè cuncta regit, factus ut est juvenis.
In cuneis equitans humero Saul eminet, ipsis
Hic quoque major erat in cuneis equitans.
Viribus acer erat Goliæ velut ille peremptor,
Qui labiis, manibus, viribus acer erat.
Innumeras habuit Sapientis opes Salomonis,
Nam mundi pompas innumeras habuit;
Res sibi nulla deest terræ, pontique, polique,
Se sapienter agens, res sibi nulla deest.
Nobilis hic didicit plus cunctis dapsilis esse;
Largiri validè nobilis hic didicit.
Prisca Sibylla canit, quem cui modò credite cuncti,
Scribo, quod ex isto prisca Sibylla canit.
Esse B principium Ducis insit nominis hujus,
Non ratione caret esse B principium.
Limpidus atque Bonus facie Bonifacius extat,
Actibus et dictis limpidus atque bonus.
Esse prophetat eum locupletem pacificumque,
Victorem jugiter esse prophetat eum.
Quæ mulier cecinit de te bone Dux habuisti,

Vera fuisse reor, quæ mulier cecinit.
Multa locuta fuit de Christo Judicioque,
Fineque de mundi multa locuta fuit,
Nobile conjugium tribuit Deus, et tibi dignum,
Magna Beatrix est nobile conjugium.
Stirpe fuit genita Regali pulchra Beatrix,
Majorum mundi stirpe fuit genita.
Splenduit ipsa Liæ procul, et Rachelis honore,
Ut sapiens Saraa splenduit ipsa procul;
Una figura Beatricem, Bonifacium dat,
Amborum nomen una figura B dat.
Sunt Bonitate pares, simulantur nobilitate,
Conveniunt bene, qui sunt bonitate pares.
Præbuit Italia Bonifacium generosum,
Atque Beatricem Gallia fert Italis.
Huic veluti mundo sic ambo beentur Olympo;
Ambo polo rutilent, huic veluti mundo.

Quot annis vixit Beatrix post Bonifacium, et quam prudenter omnia regit.

Quis narrare potest quantum prudenter honores,
Ejus post finem, tenuit conjux sua vivens
Bis denis annis post ipsum quinque peractis?
Oppida, Castella, Marcham propriam quoque terram
Ritè gubernavit, tenuit Comitissa Beatrix
Moribus in pulchris natam nutrivit ab ulnis,
Scilicet excelsam Mathildem mente modestam,
Bina Monasteria cum qua simul edidit ipsa;
Ut tueatur eas qui Cœli ducit habenas,
Faxinorense Monasterium primum fuit illud;
Prædia multa satìs dedit illis magna Beatrix;
Ecce quia Monachos plus quàm Clericos venerandos
Credebant ambæ; Canusinæ quoque Sanctæ
Ecclesiæ nomen mutaverunt et honorem
In melius, dudum cui præpositus fuit unus,
Usus cum Cleris non ni tantùm duodenis
Deservire quidem, nunc Abbas servit ibidem
Cum Monachis Christo multis famulantibus illo.

TABLE GÉNÉALOGIQUE

DES ASCENDANTS DE MATHILDE,

COMTESSE ET DUCHESSE DE TOSCANE.

Ce tableau établit les liens de parenté qui unissaient Mathilde en même temps aux Capétiens *et aux empereurs d'Allemagne.)*

ASCENDANTS PATERNELS.	ASCENDANTS MATERNELS.	
1° **Sigefroi**, auquel Domnizo donne le titre de prince. Vivait vers 920.	1° **Othon**, duc des deux Lorraines. Vers 940.	
2° **Adalbert Azzo**, comte et margrave de Modène et de Reggio, le fondateur de Canosse. — 950.	2° **Frédéric I**er, duc de haute Lorraine, épouse Béatrix, sœur de Hugues Capet, depuis roi de France. Meurt en 984.	
3° **Tédalde**, margrave, seigneur de Ferrare. — 990.	3° **St Adalbéron**, évêque de Metz.	**Théodoric I**er, duc de haute Lorraine, meurt en 1024.
4° **Boniface I**er, duc et margrave de Toscane, mort en 1052. Sa première femme, Richilde, fille du comte Giselbert; la seconde, Béatrix, fille de Frédéric II, duc de Lorraine.	4° **Frédéric II**, duc de haute Lorraine, épouse Mathilde, fille d'Herman, duc de Souabe, et sœur de Giselle, mariée à l'empereur Conrad le Salique et mère de Henri III, depuis empereur. Frédéric II mourut en 1027.	
	5° Il ne laissait qu'une fille, **Béatrix**, mariée à Boniface Ier de Toscane.	

De ce mariage naquirent :

Boniface II ou **Frédéric**, duc de Toscane, à la mort de son père, en 1052. Meurt en bas âge en 1057.	**Mathilde**, la grande Comtesse, la grande Italienne.

C.

Le duc Godefroi IV, surnommé par ses contemporains le Barbu, le Hardi et même le Grand, second mari de Béatrix, était fils de Gothelon ou Gozelon Ier, et compte parmi les plus puissants des ducs de Lothier ou basse Lorraine et Brabant. Il montra dans sa jeunesse le caractère turbulent de la plupart des grands vassaux de cette époque, prêts à s'abandonner à des violences sans frein qu'ils s'efforcent de racheter ensuite par des actes de pénitence et d'humilité.

La guerre s'alluma d'abord entre lui et Adelbert ou Albert d'Alsace, à qui l'Empereur avait donné la haute Lorraine ou Mosellane. Godefroi tua Adelbert. L'empereur Henri III, dit le Noir, pour punir le meurtrier, rendit ce duché héréditaire en faveur de Gérard d'Alsace, neveu de la victime. Il dépouilla en outre Godefroi de la basse Lorraine pour la donner à Frédéric de Luxembourg. Godefroi, profondément irrité, se ligua avec Baudoin de Lille, comte de Flandre, son parent, se mit en révolte ouverte contre l'Empereur et commença à la fois la guerre contre Frédéric et contre Gérard. Il se rendit bientôt maître de la ville de Nimègue, dont il brûla le magnifique palais. Gérard, son compétiteur, eut le malheur de tomber entre ses mains et se vit retenu un an prisonnier. Dès qu'il eut obtenu la liberté, l'Empereur s'empressa de le confirmer dans le duché de haute Lorraine. D'un autre côté, Frédéric pénétrait dans les Ardennes, où le duc Godefroi avait de grands domaines. Ce dernier s'empara du comté de Verdun, possédé autrefois par ses aïeux et qu'il considérait

comme faisant partie de son héritage. C'est à ce moment que se présente un événement qui laissa des traces profondes dans la vie du prince lorrain. Dans sa colère contre Thierry, évêque de Verdun, qui n'avait pas voulu, non plus que son prédécesseur, accepter de lui l'investiture, mais l'avait reçue immédiatement de la main de l'Empereur, il livra aux flammes la ville de Verdun. L'incendie se communiqua à l'église cathédrale de Notre-Dame. Les livres, les chartes, le trésor, furent détruits et les richesses épargnées par le feu pillées par les gens du duc. Mais bientôt, touché du repentir de cette action, Godefroi en fit une pénitence publique et restitua à l'église les seigneuries et les fonds qu'il lui avait pris. Presque nu, déchaussé, rampant sur ses genoux et sur ses coudes, il descendit de l'extrémité de la ville jusqu'au maître autel de Notre-Dame, et là il reçut une rude discipline (*multis verberibus*) devant les fidèles assemblés. Il se soumit en outre aux donations et fondations pieuses qui lui furent imposées en réparation de son attentat. L'historien ajoute que, quand il fut question de rebâtir l'édifice et de réparer ses brèches, Godefroi se mit au nombre des ouvriers, et qu'on le vit porter au milieu d'eux les pierres et le mortier. Toutefois il ne céda pas sur un point : il était de règle, dans la pénitence publique, de se couper les cheveux; le Barbu voulut se racheter de cette condition par le don d'une grosse somme d'argent. On trouve dans les chroniques peu de détails sur ces guerres; on sait seulement que l'Empereur, étant venu en Flandre avec une armée, obligea Godefroi à se soumettre, et que le pape Léon IX s'employa en vain auprès du monarque pour obtenir la grâce du vassal révolté. Godefroi abandonna la Lorraine et passa en Italie; il y servit utilement le comte Boniface, et, après

la mort de celui-ci, il épousa sa veuve la comtesse Béatrix (1). Cet événement, dont les circonstances ont été racontées dans le texte, et le mariage de Mathilde avec le fils du duc, redoublèrent la colère de l'Empereur. Le prince lorrain prit de nouveau les armes contre son souverain, et se vit chassé de la Lombardie et dépouillé des terres et dignités acquises en Italie par l'effet de cette union. Néanmoins, après la mort de Frédéric, en 1065, Godefroy reconquit son duché de la basse Lorraine.

Il paraît avoir professé dans les derniers temps de sa vie des sentiments de la plus grande dévotion. Voyant, par exemple, que le corps de saint Dagobert, roi d'Austrasie, qui reposait à Stenay, était fort négligé par les chanoines de cette église, adonnés à une vie toute mondaine, il fit venir, avec l'agrément de Conrad, archevêque de Trèves, des religieux de l'abbaye de Gorze, et leur confia le soin de l'église avec tous les biens qui y étaient attachés. Un historien raconte qu'étant attaqué de la maladie dont il mourut, il se fit transporter dans l'église de Saint-Pierre, au delà de la petite rivière qui passe à Bouillon, et qu'en présence des abbés et des prêtres dont il était entouré, il prit une châsse pleine de reliques, la porta lui-même à l'autel et déclara devant cette châsse qu'il n'avait été séparé de Béatrix qu'à condition de bâtir un monastère de religieux. Il chargea Thierry, abbé de Saint-Hubert, de faire exécuter par son fils ses intentions sur ce point; telle fut l'origine du prieuré connu sous le nom de Saint-Pierre de Bouillon, qui ne fut du reste érigé qu'en 1075, car Godefroy le Bossu montra peu d'empressement à réaliser

(1) Ce mariage eut lieu en 1054, selon le continuateur de la chronique d'Herman le Raccourci; mais Sigebert le met à l'année 1053 ou même 1052.

les pieuses volontés de son père. Le vieux duc ne survécut qu'un mois à la solennité de son vœu. On ajoute que, depuis le commencement de sa maladie, il ne voulut admettre à sa table que les pauvres dont il était entouré. Son corps reposa dans cette même cathédrale de Verdun qu'il avait autrefois brûlée, mais qu'il avait depuis enrichie de ses dons.

Les chroniqueurs allemands contiennent peu de détails sur le second prince lorrain, premier mari de Mathilde. Ce fut en 1070 que Godefroi le Bossu succéda à son père dans le duché de basse Lorraine. Il était, dit dom Calmet, d'une taille petite et mal prise, « mais il avait l'âme grande et généreuse et les belles qualités de son cœur réparaient avec avantage les défauts de son corps. » Il ne suivit pas les traces de son père et se montra très-attaché à la cause de l'empereur Henri IV; il fit la guerre en Allemagne, en Flandre et en Frise avec beaucoup de succès, au retour de la guerre de Saxe dans laquelle il avait accompli, au milieu de l'armée impériale, des prodiges de valeur.

Tandis qu'il visitait, en 1076, ses propres États, ses sujets, dit-on, apostèrent un batelier du nom de Gislibert, qui le tua en guet-apens dans un moment où il était occupé à satisfaire un besoin de la nature. Le chroniqueur ajoute même cette circonstance singulière : *Per secretum naturæ cuspide ictus, exuitur vita.* Selon Jean de Bayon, le crime fut commis sur la Meuse, pendant la nuit. Lambert d'Aschaffenbourg dit que ce fut à Anvers; Sigebert attribue le forfait à un nommé Richard, et place l'événement dans la Frise. Quoi qu'il en soit, le malheureux duc fut porté à Utrecht, où il mourut au bout de quelques heures. Godefroi le Bossu avait été nommé, comme on a vu dans le texte, par l'influence de Mathilde, général de

l'Église; après sa mort, ce généralat fut décerné à Mathilde elle-même qui l'exerça pendant plus de quarante ans, ainsi que le vicariat de l'Empire. (Extrait de dom Calmet, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine,* t. I, *passim.*)

D.

Voici des pièces qui montrent Mathilde exerçant le pouvoir conjointement avec son second comme avec son premier mari :

Dum in Dei nomine in Civitate Pisense in Palatio D. Regis in judicio residisset *Domina Beatrix* ac *Ducatrix* una cum *Gottifredo Duce* et *Marchione* ad causas audiendas hac deliberandas Residentibus cum eis Hugo vicecomes Pisensis, Guido Episcopus Pisensis........ Tunc præd. Bernardus Abb. una cum jam nominato Avocato suo postulaverunt ad jam nominatam *D. Beatricem* et ad præd. *Gottifredum Ducem* et *Marchionem* ut super ipsos et super jam dd. res misisset Baunum D. Regis in libras auri centum propter Deum et animæ D. Regis suæque mercedis, et cum ipsa *D. Beatrix*, et præd. *Gottifredus Dux et Marchio.....*

L'original de cette pièce, dont nous ne citons qu'un fragment, se trouvait dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Pontian, dans le Lucquois.

« In nomine S. et Individ. Trinitatis, Beatrix, Gratia Dei, dux et Comitissa, et Mathilda, dilecta ejus filia, Canonicis S. Lucensis Ecclesiæ, in perpetuum. Quotiens illa a nostris fidelibus postulamur, quæ et æquitatis rationi concordant, et ad salutem pertinent animarum nostrarum, non solum obstinato animo non sunt deneganda, verum etiam prompto corde et mente benigna laudabiliter sunt concedenda ; nec enim justis precibus maxime eorum qui ex divina nos parte interpellant reluctari, sed annuere

rite debemus, quatenus et Dei omnipotentis nobis misericordiam et gratiam conciliemus, et fideles nostri, ut fideliores existant, ea quæ petunt se impetrasse lætentur. Et ideo inclinati devotis precibus Bardi præd. Sanctæ Lucensis Eccles. Primicerii, et Lamberti Archipresb. seu reliquorum Fratrum et Canonicorum ejusdem Ecclesiæ, sub nostra tutela et defensione recipimus mansionem illam quæ ædificata est ad hospitium et susceptionem pauperum juxta eamdem Ecclesiam Episcopatus S. Martini, et juxta Eccles. S. Alexandri, ac prope pusterulam, quæ dicitur Leonis Judicis, quam Rainerius q. Bonic donavit S. Martino ad hoc opus explendum. Recipimus itaque præfatam domum cum universis suis rebus mobilibus et immobilibus, que ad eam modo pertinent, vel in antea Deo annuente pertinere videbuntur, et universos colonos aldiones, seu manentes, ad ipsum venerabilem locum aliquo modo pertinentes, ita ut quodcunque datum, vel relictum seu adquisitum fuerit ipsi venerabili loco cum jam dd. personis sit absolutum, et liberum ab omni impugnatione, et molestia, vel contrarietate omnium personarum. Quapropter præcipientes jubemus, ut jam d. venerab. locum, et omnes ejus Rectores sive Colonos, nec non omnia ad eum modo vel deinceps pertinentia, nullus Viceeomes Castaldinus, Exactor, Decanus, Viceeommissarius, seu quælibet magna vel parva persona audeat inquietare vel conturbare in aliquo modo, aut ingenio præsumat de ipsis rebus aut personis se intromittere nisi tantum ad salvationem et defensionem ipsius venerab. loci, quatenus ea quæ ad laudem Dei et refrigerium pauperum ibi collata fuerint ex devotione fidelium sint absoluta ab omni illatione fiscali, et titulo cujuslibet tributi vel vectigalis. Hac de causa volumus, et nostra authoritate firmamus, ut si quis temerario ausu hanc salubrem nostram jussionem per aliquod ingenium infringere vel violare temptaverit, et contumax aut rebellis contra nos et ipsum venerab. locum venire præsumpserit, et omna quæ superius dicta sunt pleniter non observaverit, centum libras auri pœnæ nomine compositurus existat, medietatem Cameræ nostræ, medietatem ipsi venerabili loco cui injuria illata fuerit, et insuper commotionem subiturus nostræ indignationis patiatur pœnas severissimæ ultionis.

(N° 14 *ex Orig. in Tabulario dd. Cannonic. Lucens. Pluteo CC.* 20.)

Notum fieri cupimus omnibus nostræ potestatis fidelibus, tam præsentibus quam futuris, hospitale pauperum in campo Camelasio situm, ejusque habitatores, et cæteras res modo vel in antea sibi pertinentes, sub nostræ nos defensionis et nostræ tutelæ custodia suscepisse, sibique ad usum pauperum quatuor sextaria terræ prædictæ domui adjacentia, partem quoque vicinæ Sylvæ, unum scilicet jugerum totum continuum, ubi Girardus Reverendus Presbyter, ejusdem hospitalis primus Fabricator et cultor, visus est inservisse et contulisse castaneas, tam pro nostræ animæ quam Parentum nostrorum mercede, remota omnium molestatione perpetuo Deo devotissime obtulisse. Eo videlicet tenore, ut si quis, quod absit, hanc nostram oblationem ad alios usus seculares transtulerit, et requisitus a nobis defensoribus nostris infra mensem non emendaverit, vel ad supradictos egenorum usus non restituerit, tunc hujus terræ oblatio ad nostros vel successorum nostrorum usus redeat, quoadusque aliquis, qui ad usus pauperum hanc terram retinere velit, appareat. Quapropter rogamus, atque rogando præcipimus, ut nulla deinceps major minorve persona præfatum hospitium audeat in aliquo molestare, vel bona sua juste acquisita vel acquirenda diminuere. Si quis vero, quod absit, secus agere tentaverit, et bona hospitalis diminuere, et molestare præsumerit, sciat se nostram iram incurrere, et insuper Banni pœnam decem libras argenti debere persolvere, medietatem hospitali, medietatem vero Cameræ nostræ, hoc tamen scripto in suo semper robore permanente. Quod ut verius credatur, et futuris temporis incommutabile et inviolabile habeatur, proprie manus subscriptione firmavimus.

MA DA	TIL DEI
GRASI EST.	QD

Actum anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo secundo, indictione decima, in mense Martio medio, apud Carpanetum, per manum Frugerii Archipresbyteri et Cappellani. Testes vero interfuerunt Arduinus, Ragimundus, Ubaldus, et Ubaldus judex.

In nomine Sanctæ et Individuæ Trinitatis, Bernardus, Dei gratia, Romanæ Ecclesiæ Presbyter Cardinalis, ac Sedis Apostolicæ

ad has partes legatus..... Dum itaque apud S. Benedicti Cœnobium venerabile pro injuncta nobis obedientiæ cura solliciti de hospitio Pauperum, quod Soror nostra Venerabilis Comitissa Mathildis sub muro Mantuæ Civitatis, pro suæ animæ et parentum suorum mercede, olim construxerat, constructum vero, et congruis possessionibus dotatum Deo obtulerat. Qualiter autem nunc pene destructum fuerat quæsivimus a monasterii S. Andreæ Abbate, cui, pro religione et sanctitate, ad pauperum tantum refectionem, et peregrinorum receptaculum, sibi vero vel suæ Ecclesiæ nullum commodum vel profectum temporaliter contrahendum, hospitii curam et providentiam post Deum ipsa commiserat, male tractatum et ad alios usus translatum invenimus..... Tandem inter multa, quibus eos male egisse, et contra obmissam curam et providentiam hospitium non salvasse, sed potius dextruxisse approbatis convicimus rationibus... ... Et quia dignum duximus et opportunissimum existimavimus præfatum hospitium ea devotione qua jam dicta Comitissa illa Deo obtulerat cum Dei adjutorio restituere, cum ejusdem *Comitissæ consensu*, et Fratrum nostrorum prædictorum communi consilio, venerabili Alberico, sancti Benedicti Abbati, apud cujus Cœnobium Religionem præcipuam, et conversationem fratrum singularem invenimus, suisque successoribus catholicis sæpe dictis, dicti hospitii deinceps curam habendam commisimus, et ad pauperum et egentium receptaculum, refectationem et alimoniam, sicut primitus constructum fuerat ac Deo oblatum, per Dei clementiam commendavimus. Quod ut verius credatur, et futuris temporibus inconcussum et inviolabile ab omnibus habeatur, propriæ manus subscriptione firmavimus, ac fratrum nostrorum testimonio corroboravimus.

Ego Bernardus, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalis Presbyter, et legatus Domini Papæ Paschalis secundi, scripsi.

Ego Paganus, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Diaconus Cardinalis.

Ego Vuarnerius, Peccator, Presbyter.

Ego Ugo, licet indignus, Mantuanæ Ecclesiæ Episcopus.

Ego Arduinus, indignus Abbas S. Dionysi Mediolanensis, interfui et subscripsi.

Ego Ardericus judex interfui et scripsi.

MA	TIL
DA	DEI
GRATIA	SI
QUID	EST

Actum anno Dominicæ Incarnationis millesimo centesimo secundi, indict. VIII, pridie Idus Maii, apud Sanctum per manum Rugerii Archipresbyteri Capellani.

Ego Villanus Clericus interfui et scripsi.

(Bachinnius, *Storia di San-Benedetto di Polirone.*)

In nomine Sanctæ, et Individuæ Trinitatis, *Guelfo* Dei gracia *Dux,* et *Marchio. Matilda* Dei gracia si quid est. Justis petitionibus acquiescere, et nostros fideles honoribus et commodis ampliare per omnia nostram condecet potestatem. Qua propter omnium Sancte Dei Ecclesie, nostrorum que fidelium tam futurorum quam presentium noverit industria, qualiter nostri fideles Mantuani Cives nostram adierunt clementiam, quorumdam suorum Concivium oppressiones relevari petentes, et Ermanos omnes, communes res sue Civitati a nostris Predecessoribus illis ablatis sibi restitui postulantes. Et nos ob memorabilem eorum fidelitatem, et servicium, justis eorum precibus annuentes, omnes exactiones, et violentias non legales funditus deinceps abolendas, et radicatus extirpandas modis omnibus decernimus, et firmamus. Statuentes etiam, ut neque nos, neque nostri heredes, neque ulla magna parvaque nostre potestatis persona, predictos Cives in Mantuana Civitate, vel in suburbio habitantes, vel deinceps habitaturos, de suis personis, sive de illorum servis, vel ancellis, seu de liberis hominibus in eorum residentibus terra, vel de Ermanua, et communibus rebus ad predictam Civitatem pertinentibus ex utraque parte fluminis Mincii sitis, sive de Beneficiis, libellariis, precariis, investituris, seu etiam de omnibus eorum rebus mobilibus, et immobilibus adquisitis, vel adquirendis, inquietare, molestare, divestire sine legali judicio, vel ad aliquam publicam exactionem, vel functionem cogere presumat. Sed et neque in predicta Civitate in domo alicujus, vel in suburbio, in domo militis, vel in camera alicujus, illis invitis hospitari audeat. Insuper et illis etiam restituimus omnes res communes, parentibus illorum concessas per preceptum Imperatorum, scilicet nominatim. Saccam Septinenti, et Carpe-

netam, et quidquid de Arimanorio vobis huc usque retinebamus, sive per cetera loca in Comitatu Mantuano jacentia, piscationis, et etiam per flumina, et paludes, scilicet utras que ripas fluminis Tartari, deinde sursum usque ad flumen Olei. De alia parte usque in Fossam altam. De tertia parte usque in Ecclesia Sancti Faustini in Caput Varianæ, et deinde sursum serere usque in Agrecia majore. Ut liceat illis pabulare, capulare, seccare, venari et quidquid juris ipsorum parentes antiquitus in illis habuerant. Decernimus etiam, ut liceat omnibus predictis Civibus et Suburbanis per omnem nostram potestatem secure ire, et redire, sive per aquam et per terram quocunque voluerint, ita ut nec thelonium, nec ripaticum dent. Et insuper illam bonam, et justam consuetudinem eos habere firmamus, quam quelibet optima Civitas Longobardie optinet. Quicunque vel nos supra scripti *Dux Guèlfo* et *Comitissa Matilda*, vel nostri hæredes, aut quelibet nostre potestatis magna parvaque persona hujus concessionis, et restitutionis violator extiterit, libras auri centum componat supradictis Civibus et Suburbanis, illorumque heredibus, ita ut medietas expendatur in restauratione, et post penam solutam hec concessio et confirmatio in sua remaneat firmitate. Et ut hec nostre confirmationis auctoritas stabilis, atque firma permaneat, hanc Cartam inde conscriptam manu propria, ut infra videtur, corroborantes, sigilli nostri impressione jussimus signari.

DUX WELFO Ss

MA	**TIL**
DA	**DĪ**
GR̄A	**SI**
Q̄D	**EST**

SS

Data V. Kal. Julii Anno Dominice Incarnationis Millesimo Nonagesimo, Indictione Tertia decima. Factum est hoc Mantue.

(Ippolito Castello, *Généalogie de la Maison de Gonzague*.)

E.

Mathilde mourut à Bondeno, dans le diocèse de Reggio, le 24 juillet 1115; elle avait ordonné que son corps fût transporté à San-Benedetto de Polirone, monastère fondé par son aïeul. On exécuta sa volonté. Elle fut inhumée en grande pompe dans la chapelle de la Vierge, sous un caveau de l'albâtre le plus fin (*di finissimo alabastro*); huit colonnes de marbre soutenaient une urne, sur laquelle se lisaient les inscriptions suivantes :

Quæ meruit clara Mathildis nomina, vide :
  Pro qua Pontifici reddita Roma fuit.
Et tunc deposuit turmas invicta virago :
  Qualis Amazonides Pentesilea solet.
Qua nunquam sævi per tot discrimina belli
  Mars potuit veri vincere jura Dei.
Hæc igitur tanto belli defuncta labore :
  Hoc niveo tandem marmore clausa jacet.

Ut genere, ut forma, ac regno prædivite, sic et
Virtutem meritis, pietatisque; inclyta laude,
Hoc sua, dum vitæ immortali restituantur,
Ossa adservari voluit Mathilda sepulcro.

Stirpe, opibus, forma, gestis, et nomine quondam
  Inclyta Mathildis, hic jacet, astra tenens.

En 1445, Guido Gonzaga faisant restaurer le monastère de Polirone, on fut obligé de changer de place le cercueil de Mathilde, par suite de l'état de ruine où se trouvait son

monument; on ouvrit son tombeau en présence du duc et d'Eusebio, abbé du monastère de San-Benedetto; on trouva le corps parfaitement conservé et on le replaça dans la chapelle de Sainte-Justine.

Le 22 juin 1613, le duc de Mantoue, Ferdinand IV, poussé par la curiosité, fit ouvrir le caveau où reposait Mathilde. On y trouva son corps toujours intact; son visage conservait encore, dit-on, cette noblesse qui le caractérisait; sa bouche entr'ouverte laissait voir toutes ses dents blanches, dont aucune ne manquait (*dentibus candidissimis et nullo ex eis excusso*). A peine eut-on touché au suaire qui l'enveloppait, que l'étoffe tomba en poussière. L'espèce de tiare dont sa tête est ornée et qu'on retrouve dans ses portraits et sur son tombeau de Padoue, était parfaitement conservée. Cet ornement particulier fut recueilli par les marquis de Canossa, patriciens de Reggio.

En 1635, sous Urbain VIII, et par son ordre, le corps de Mathilde fut transporté de San-Benedetto de Polirone à Rome. Ce pontife lui fit élever un magnifique tombeau de marbre blanc dans la basilique du Vatican, sur lequel on grava l'inscription suivante :

Urbanus VIII Pont. Max.
Comitissæ Mathildi virili animi fœminæ
Sedis apostolicæ propugnatrici
Pietate insigni liberalitate celeberrimæ
Huc ex Mantuano sancti Benedicti
Cœnobio translatis ossibus
Gratus æternæ laudis promeritum
Mon. Pos. anno. M.DC.XXXV.

Consulter de plus sur le tombeau de Mathilde : Bacchinius, Fiorentini, Mellini, Muratori, Leander (*Descrizioni d'Italia*), etc.

F.

Mathilde, fidèle aux traditions de sa famille, fit exécuter de grands travaux dans les ports de Gênes et de Livourne; elle construisit un grand nombre de ponts sur l'Arno, le Mincio, le Pô (*fece fare molti nobili et utili ponti sopra piu fiumi in Lombardia*); elle fit travailler avec un soin vigilant aux endiguements du Pô et des autres fleuves et rivières de ses États.

Ce qu'il y a de remarquable dans la vie de cette héroïne, c'est qu'au milieu de ses luttes incessantes avec l'Empire, dans ses moments les plus critiques, elle n'a jamais perdu de vue les travaux qu'elle faisait exécuter; des documents en font foi. Elle avait cet esprit de détail sans lequel il n'est pas de génie de gouvernement.

On a vu, dans une des pièces précédentes, Mathilde instituer une commission pour remédier à l'état de dilapidation dans lequel se trouvait l'hôpital qu'elle avait créé à Mantoue. Elle fonda un grand nombre de monastères, d'hôpitaux, d'écoles et d'églises. La mort la surprit comme elle surveillait la construction d'une église dédiée à saint Jacques, au culte duquel elle était très-attachée.

La plupart de ses biographes italiens, appartenant à l'Église, ont fait de préférence l'énumération de ses fondations religieuses, négligeant de mentionner les travaux de tout genre qu'elle a entrepris.

Mathilde portait, dit-on, d'azur, à l'aigle éployé d'argent; ces armoiries se trouvent encore dans l'écusson de

la famille d'Este. Étaient-ce bien là les armoiries de Mathilde? Est-il même certain que cette princesse ait eu des armoiries?

On croit généralement qu'il n'existe plus aujourd'hui aucune monnaie du temps de Mathilde : Fiorentini (édit. de 1756, p. 455) se livre à une dissertation à ce sujet : il en résulte qu'on ne connaissait de son temps positivement aucune monnaie de la comtesse Mathilde; il conserve toutefois l'espoir qu'on en trouvera; car, dit-il, Porcacchi, dans son *Histoire de la famille Malaspina*, liv. IV, affirme avoir vu une monnaie d'Adalbert, grand marquis de Toscane (*Adalbertus Tusciæ Marchio*).

G.

Un personnage du nom de Mathilde figure dans le *Purgatoire* de Dante; les commentateurs se sont demandé si le poëte avait eu en vue la grande comtesse de Toscane : voici, à ce sujet, l'opinion de l'un des principaux commentateurs du poëte florentin :

Cette dame est Mathilde dont le poëte dira le nom au vers 119 de ce chant et dont il continuera de parler dans les chants suivants. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour le poëte elle signifie la Vie active. Il est difficile de savoir qui elle peut être. Les commentateurs, dans leurs efforts, supposent qu'elle est la glorieuse comtesse Mathilde, à laquelle l'Église et l'Italie durent tant. Sur ce sujet on peut voir F.-M. Fiorentini dans l'ouvrage où il traite d'elle.

Matelda, que Villani appelle également la comtesse Mathilde..... — Que ce soit la comtesse même que Dante introduise

ici ou une autre Mathilde, on ne peut douter que ce personnage ne soit fort différent de Lia, sœur de Rachel, sous les traits de laquelle Dante a déjà figuré la Vie active. — Laissant de côté la Vie active, cherchons dans notre Mathilde une autre personnification.

Dans l'histoire de Mathilde, la célèbre comtesse, le caractère saillant, et qui pour ainsi dire saute aux yeux, est l'entraînement et l'affection qu'elle eut pour la sainte Église; et, comme d'ordinaire il est nécessaire à qui se livre à l'art ou à la science, pour y profiter, d'y apporter de l'amour, de même il est nécessaire à qui veut profiter dans l'Église, d'y apporter de l'amour, je pense que l'intention de notre poëte a été d'exprimer cet amour sous le voile de cette dame qui lui apparaît, l'introduit et l'accompagne dans la divine forêt, type, comme il a été dit, de l'Église.

Le tercet suivant y fait pleinement allusion :

Ah, belle dame, qui aux rayons d'amour
Te réchauffes, si j'en veux croire aux *apparences*
Qui paraissent être les témoignages du cœur.

Le poëte signifiant par *apparences* les illustres faits de la fameuse comtesse en faveur de la sainte Église.

(Commentaire du P. Balthazar Lombardi.)

H.

A la mort de Mathilde, en 1115, Henri V, sans tenir compte de sa donation, s'empara de ses États. Le Pape et Guelfe protestèrent contre cette usurpation qui ne pouvait se pallier, quant aux biens allodiaux et matrimoniaux de Mathilde.

Mathilde, dit Muratori, que nous traduisons, sut étendre sa puissance de telle façon qu'elle s'était rendue maîtresse de presque toute l'Italie. L'auteur anonyme de la *Vie de Henri IV* s'exprime ainsi :

L'Empereur repassa les monts, laissant en Italie son fils Conrad, son héritier, pour résister à la victorieuse Mathilde, qui possédait presque toute l'Italie ; il s'agissait d'enlever à une femme ce royaume.

En effet, autant qu'il est possible de le constater, à cette époque de l'histoire, pleine de ténèbres au point de vue des délimitations géographiques, nul prince italien n'avait encore réuni de si vastes États : la puissance de Mathilde s'étendait sur l'antique Étrurie, l'Ombrie, la Gaule cispadane et une partie de la Gaule transpadane. Elle régnait depuis les portes de Rome, depuis le royaume de Naples jusqu'au pied des Alpes du Tyrol : les États de l'Église étaient réduits à un petit nombre de villes, telles que Viterbe, Ostie.

Mathilde possédait le duché de Spolète, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Parmesan, le Modenais, le Crémonais, le Ferrarais, le marquisat de Ligurie qui venait toucher à la France ; il est à croire qu'elle avait aussi la Corse et la Sardaigne, car on voit que Welphe d'Este VI, frère de Henri le Superbe, qui reçut en 1153, de son neveu Frédéric Barberousse, l'investiture de la Marche de Toscane, et en même temps celle des biens allodiaux de Mathilde et du duché de Spolète ; on voit, disons-nous, que Welphe, dans la lettre qu'il écrit au roi Louis le Jeune pour le remercier des services qu'il avait rendus au pape Alexandre III, se donner les titres de : Welphe, par la grâce de Dieu, duc de Spolète, marquis de Toscane, prince de Corse et de Sardaigne, et maître de toute la maison de la comtesse Mathilde (*et dominus totius Domus comitissæ Mathildis*). (*Origin. Guelph.*, t. II, p. 616.)

Mathilde avait, en outre, des possessions en Lorraine du chef de sa mère ; car en 1080, dit Albéric, moine de Trois-Fontaines, elle donna à l'évêque de Verdun l'abbaye des moines de Guise.

Les possessions de Mathilde comprenaient donc les États connus de nos jours sous le nom de grand-duché de Toscane, duchés de Modène, de Parme et de Plaisance, de Lucques; du royaume de Sardaigne; elle avait le duché de Gênes et le comté de Nice. A l'exception de la présidence de Rome, des délégations de Rieti, de Viterbe, de Frozinone et de Citta-Vecchia, elle était maîtresse de tous les États pontificaux actuels; de la Lombardie autrichienne, elle avait les provinces de Crême, de Crémone, de Mantoue.

Après la mort de Mathilde, les dissensions et les guerres qui éclatèrent entre les Papes et l'Empire, au sujet de sa succession, favorisèrent les entatives des villes, qui profitèrent de ces divisions pour s'ériger en républiques, ou tout au moins pour se donner un gouvernement indépendant sous la domination de seigneurs.

Il est à remarquer que les besoins des empereurs, dans leurs guerres avec le Saint-Siége, les forcèrent de vendre la liberté aux villes, et qu'ils empêchaient ainsi les papes d'acquérir des cités qu'un jour ou l'autre ils espéraient faire rentrer sous leur domination.

Après la mort de Mathilde, nous dit *l'Art de vérifier les dates*, la Toscane cessa d'avoir des ducs, parce que la ville de Lucques commença à se gouverner par elle-même, et que c'était proprement à cette ville qu'appartenait le titre de comté-duché. Pise se rendit pareillement indépendante. Durant les dix-huit années qui suivirent la mort de Mathilde, c'est-à-dire pendant le reste du règne de Henri V et une partie de celui de Lothaire II, on ne voit que des gouverneurs amovibles de la Toscane, sous le nom de présidents ou marquis. Florence, qui avait toujours été dévouée à Mathilde, s'érigea en république en

1267; ce gouvernement, longtemps livré aux dissensions des Guelfes et des Gibelins et à ses factions intérieures, dura jusqu'en 1531, époque où Alexandre de Médicis s'empara du pouvoir et devint duc de Toscane.

Parme et Plaisance profitèrent aussi des discordes des papes et des empereurs pour s'ériger en république; elles furent en guerres continuelles et livrées à l'ambition des seigneurs. Ces villes passèrent, en 1513, sous l'obéissance des papes. En 1534, Alexandre Farnèse fut élu pape, sous le nom de Paul III. Il avait eu divers enfants d'un concubinage dans sa jeunesse, entre autres un fils, Pierre Farnèse, qu'il créa d'abord seigneur de Nepi et de Frascati; voulant faire mieux encore, il lui donna en échange de ces domaines Parme et Plaisance qu'il érigea en duchés.

En 1731 ces duchés passèrent à l'Espagne, puis à l'Autriche, et revinrent enfin à Charles-Louis, duc de Lucques, issu des ducs de Parme.

Ferrare, Modène et Reggio, après avoir été possédées par les marquis de Toscane, se trouvant disputées entre les papes et les empereurs, depuis la mort de la comtesse Mathilde, s'étaient mises en liberté, comme la plupart des autres villes d'Italie. Ferrare fut d'abord gouvernée par des podestats, puis des seigneurs de la maison de Torelli y dominèrent; enfin ceux de la maison d'Este y devinrent perpétuels, ainsi qu'à Modène et Reggio.

Les papes ne parvinrent pas immédiatement à recueillir cette part de la succession de Mathilde qui constitue les États pontificaux actuels; ce ne fut qu'en 1513, après avoir passé par toutes les vicissitudes qui ont affligé les républiques italiennes, que Bologne se soumit volontairement à Jules II. Ancône fut réuni aux États romains en 1532,

par Clément VII, et en 1598, Ravenne, qui avait appartenu jusque-là aux Vénitiens, et le Ferrarais, qui fut distrait de la maison d'Este, passèrent au pape. Enfin, François-Marie, dernier duc d'Urbin, légua, en 1626, son duché à 'Église.

Quant aux villes lombardes de Crême, Crémone, etc., après avoir été soumises à la domination de divers seigneurs, elles tombèrent sous la puissance de l'Autriche, qui, se prétendant héritière des droits de l'ancien Empire germanique, convoitait la Lombardie.

Depuis un siècle environ, Mantoue se gouvernait en forme de république, sous la protection des Empereurs, lorsque Othon III la donna au marquis Tédalde, aïeul de la comtesse Mathilde qui en prit possession en 1014. Après la mort de cette princesse, Mantoue fut du nombre des villes qui profitèrent des divisions du sacerdoce et de l'Empire pour se mettre en liberté; mais elle ne fit que changer de maîtres. Les querelles d'ambition entre les principales familles de Mantoue donnèrent occasion aux plus forts de la subjuguer. Sordello Visconti, troubadour, chevalier errant, grand capitaine et grand politique, en fut podestat vers 1222.

Ludovic, fils de Richard, comte de San-Bonifacio, domina à son tour à Mantoue en 1274. Pinamonte parvint à s'emparer du pouvoir, qu'il garda jusqu'en 1280; ses fils en furent maîtres jusqu'en 1299, époque à laquelle Bonacossi, son petit-fils, s'en empara à son tour. Cette famille conserva le pouvoir jusqu'au moment où elle fut chassée, en 1328, par Louis de Gonzague, qui fut reconnu seigneur de Mantoue. Jean-François fut, en 1407, le premier marquis de Mantoue, et en 1519, Frédéric II le premier duc; ce fût sous Charles IV, qui avait pris parti pour Louis XIV,

qu'après les revers éprouvés par ce dernier, l'Empereur s'empara de Mantoue.

On pourra consulter pour les possessions de Mathilde :

La bulle d'Honoré III. Litteræ Domini Papæ Honorii III, de recuperatione castrorum et terrarum Comitissæ Mathildis, anno 1221.

MURATORI. *Antiquitates Italicæ medii ævi.* Mediolani, 1738-1742, 6 vol. in-fol.

Dissertatio quinta, tome I du même ouvrage.

Delle antichità Estense ed Italiane. Modena, 1717-40, 2 vol. in-fol.

Dissertazioni sopra le antichità Italiane. Milano, 1751, 3 vol. in-4°.

L'Art de vérifier les dates, tome III.

Tous les biographes de Mathilde, etc.

I.

J'ai pensé qu'il serait intéressant de réunir ici les divers jugements portés par les historiens et les auteurs qui ont eu à parler de la comtesse Mathilde. On y verra, non sans surprise, à quel point sa vie est ignorée de ceux-là même que ces sortes d'études concernent spécialement.

Commençons par le docte Bayle. Son *Dictionnaire historique et critique* ne contient pas d'article MATHILDE; mais voici ce qu'on lit sur la grande Comtesse à l'article GRÉGOIRE VII. Le caractère de Mathilde s'y trouve aussi bizarrement travesti que les vieux textes du temps, que Bayle prétend traduire littéralement.

« Le pape le plus pacifique et le plus universellement aimé

n'eût pu échapper les traits de la médisance, s'il eût eu avec une dame les liaisons très-étroites qu'Hildebrand eut avec Mathilde. Jugez si un pape aussi violent que celui-ci, et qui s'étoit fait tant d'ennemis, pouvoit éviter d'être diffamé par l'attachement réciproque qui étoit entre lui et cette comtesse. Servons-nous encore un coup des paroles d'un *jésuite* qui ne sçauroient être suspectées dans cette circonstance (1):

« La comtesse Mathilde se trouvant alors toute seule et maî-
« tresse absolue de ses États, parce que la duchesse Béatrix, sa
« mère, mourut presque aussitôt qu'on eut appris la mort de Go-
« defroy, elle s'attacha plus fortement encore qu'elle n'avoit fait
« auparavant à suivre les conseils de Grégoire, qu'elle rendit tout
« à fait maître de son esprit, de sa conduite et de ses biens. En
« effet, suivant la coutume de *ces bonnes dévotes, qui croi-*
« *roient que tout fût perdu pour elles si on éloignoit le direc-*
« *teur,* auquel elles ont quelquefois un peu trop d'attachement,
« elle fit tout ce qu'elle put pour ne pas le perdre de vue. Elle le
« suivoit assidûment partout, elle lui rendoit mille petits soins
« et mille services avec une incroyable affection. Elle n'agissoit
« que selon ses ordres qu'elle exécutoit avec une merveilleuse
« exactitude; et quoiqu'elle fût la plus grande princesse de l'Ita-
« lie, elle préféroit néanmoins à cette qualité celle de sa très-
« humble servante et de sa chère fille, en le considérant et le
« traitant comme son père et comme son maître, avec beaucoup
« de respect à la vérité, de zèle et de dévotion, mais peut-être
« aussi avec un peu moins de prudence et de dévotion qu'elle ne
« le devoit, si on l'ose dire, sans rien diminuer de l'honneur
« qu'on doit rendre à la mémoire d'une si illustre princesse.
« Car enfin les partisans de l'Empereur et les ennemis de Gré-
« goire, et surtout les ecclésiastiques d'Allemagne, auxquels il
« vouloit absolument qu'on ôtât les femmes qu'ils avoient impu-
« demment épousées contre les plus saintes lois de l'Église, pri-
« rent de cela même l'occasion de se déchaîner contre lui d'une
« étrange manière, de l'accuser d'une trop grande privauté avec
« cette comtesse, et d'en publier les choses du monde les plus

(1) Ce prétendu jésuite était Lambert Schafnabourg (ou d'Aschaffenbourg), moine d'Hirsfeld, au diocèse de Mayence, qui vivait au douzième siècle. Bayle, comme on va le voir, prend de singulières libertés en traduisant le vieux chroniqueur.

« fâcheuses et les plus indignes d'aucune sorte de créance,
« comme étant tout à fait contraires à la vérité et à la vertu re-
« connue de l'un et de l'autre... »

Après l'exact Bayle, ainsi escorté de son *jésuite du douzième siècle*, arrive naturellement Voltaire, le grand-prêtre de cette école historique; voici de quelle façon il traduit à son tour, dans sa langue moqueuse et légère, Bayle et son jésuite :

« ... La moitié de l'Allemagne était soulevée contre Henri IV; la grande-duchesse-comtesse Mathilde, sa cousine germaine, plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait, soit comme fiefs de l'Empire, soit comme allodiaux, tout le duché de Toscane, le Crémonais, le Ferrarais, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la Marche d'Ancône, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; et elle avait des droits, c'est-à-dire des prétentions, sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

« Avouons que Grégoire aurait été un imbécile s'il n'avait pas employé le profane et le sacré pour gouverner cette princesse et pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, et de son directeur son héritier.

« Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était, ou si, dans ses moments d'oisiveté, ce petit homme très-pétulant et très-vif abusa quelquefois de sa pénitente, qui était femme, faible, et capricieuse : rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre; comme on ne prend pas de témoins pour ces petites privautés de directeur et de dirigées; comme ce reproche n'a été fait à Grégoire que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve : c'est bien assez que Grégoire ait prétendu à tous les biens de sa pénitente, sans assurer qu'il prétendit encore à sa personne. » (*Dictionnaire philosophique*, art. GRÉGOIRE VII.)

Voilà sous quel jour Voltaire, au fond de son persiflage

historique, nous montre la grande Italienne : une dévote en oraison, toujours enfermée dans un confessionnal.

Le spirituel historien qui réduit Mathilde à si peu de chose, la présente ailleurs (*Annales d'Italie,* 1077) comme « la seule et véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs et les papes, qui ont si longtemps désolé l'Italie. »

On voit que pour Voltaire il n'existait pas de question italienne; l'Italie et sa nationalité ne pesaient pas plus pour lui que la Pologne, dont le partage ne lui suggéra que des moqueries.

Un historien plus grave et plus consciencieux, Sismondi, trop imbu des préjugés de la même école, tout en reconnaissant le courage et l'héroïque constance de Mathilde, porte sur elle un jugement étroit et faux, et lui accorde à peine les quelques lignes suivantes, dans son *Histoire des Républiques italiennes :*

« Tandis que les papes trouvaient toujours dans la cour de Henri des ambitieux prêts à les servir et des fanatiques prêts à les croire, les Italiens s'indignaient du joug honteux qu'on voulait imposer au chef de l'État; et l'ardeur qu'ils mettaient à le défendre aurait assuré son triomphe, si une femme, la fameuse comtesse Mathilde, n'avait, justement à cette époque, réuni l'immense héritage des anciens marquis de Toscane à celui de la maison de Canossa, et si *l'âme de cette héroïne du moyen âge n'avait été formée de toute l'aveugle superstition de son sexe,* et de tout le courage, de toute la vigueur et de la constance qui d'ordinaire sont réservés au sexe masculin. Ce fut par la mort de Godefroi de Lorraine, marquis de Toscane, en 1070, et par celle de Béatrix, sa femme, en 1076, que Mathilde, fille du premier lit, de la dernière, devint souveraine du fief le plus vaste qui eût encore existé en Italie.

« Toute l'existence de Mathilde n'eut qu'un but, l'exaltation du Saint-Siége; elle consacra ses forces à servir les papes pendant sa vie, et lorsqu'elle mourut, elle légua ses biens à la chaire

de saint Pierre. Elle fut mariée deux fois, d'abord avec Godefroi le jeune, de Lorraine, ensuite avec Guelfe V de Bavière : mais l'*ambition ou le fanatisme ne laissait point de place en son cœur pour l'amour;* elle se sépara de ses deux époux, qu'elle ne trouvait point assez dévoués au Saint-Siége, et elle se consacra tout entière à la défense des papes. » (T. I, p. 144.)

Le même historien se montre un peu plus juste dans son court article de la *Biographie universelle* sur Mathilde :

« La Toscane, Lucques, Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare, et peut-être Parme et Plaisance, lui furent soumis; et Mathilde avait une force de caractère, un courage et des talents propres à faire de ces grands moyens le plus grand usage.... A cette époque Grégoire VII ne vivait plus : les ennemis de ce Pape et de la comtesse ont prétendu que l'union intime qui régnait entre eux était de l'amour. Dans l'âme exaltée d'une femme, les sentiments religieux se confondent quelquefois avec un enthousiasme plus humain. Mais quels que fussent les sentiments de Mathilde, il n'est pas juste d'interpréter sa conduite d'après les assertions de ses ennemis.»

Continuons de recueillir ce que les historiens les plus autorisés contiennent sur Mathilde.

Fleury, dans sa volumineuse *Histoire ecclésiastique*, se contente de ces quelques lignes banales sur la grande héroïne :

« ... La mère et la fille avoient un grand attachement pour le pape Grégoire, comme il paroît par ses lettres : mais depuis que Mathilde fut veuve, elle étoit presque toujours auprès de lui et le servoit avec une affection merveilleuse. Et comme elle étoit maîtresse d'une grande partie de l'Italie et plus puissante que les autres seigneurs du pays, partout où le Pape avoit besoin d'elle, elle y accouroit aussitôt, et lui rendoit les mêmes devoirs qu'à un père ou à un seigneur.

« C'est ce qui donna prétexte aux partisans du roi Henry, et

particulièrement aux clercs dont le Pape condamnoit les mariages sacriléges, de l'accuser lui-même d'un commerce criminel avec Mathilde. Mais, ajoute l'historien Lambert, toutes les personnes sensées voient plus clair que le jour que c'étoit un faux bruit. Car la princesse n'auroit pu cacher sa conduite dans une aussi grande ville que Rome et au milieu d'une si grosse cour; et le Pape de son côté menoit une vie si pure et si exemplaire, qu'il ne donnoit pas lieu au moindre mauvais soupçon. » (*Hist. ecclésiast.*, t. XIII, p. 334.)

On lit dans Moréri, art. MATHILDE :

« Mathilde, comtesse de Toscane, célèbre par sa piété et son courage, étoit fille de Boniface, marquis de Toscane, et de Béatrix, qui, selon toutes les apparences, avoit eu pour père l'empereur Conrad II......

« Cette princesse avoit un grand zèle pour tout ce qui regardoit les intérêts du Saint-Siége, dont elle prit courageusement la défense contre l'empereur Henry IV. On la vit souvent à la tête d'une armée s'opposer à ce prince, qui, ayant fait créer antipape son chancelier Guibert, entretint longtemps le schisme dans l'Église. Elle donna diverses batailles contre le même empereur.... Mathilde acquit beaucoup de réputation par son courage et sa prudence.

« Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des relations trop étroites avec le pape Grégoire VII; mais la vertu de ce pape, et celle de Mathilde, a fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de la plupart des historiens, et ils l'ont réfutée dans leurs écrits....»

Muratori, dans ses *Annales d'Italie*, ne donne sur Mathilde que le passage suivant :

.... Anno fu questo, in cui la celebre contessa Matilda terminò il corso di sua vita.... Passò in fine a miglior vita questa Principessa, gloriosa per tante azioni di pietà, di valore e di prudenza, nel 24 di Luglio, cioè nella vigilia di S. Jacopo, di cui era divotissima, et il corpo suo seppellito nella Chiesa del Monastero di S. Benedetto di Polirone, quivi riposò finchè nell' anno 1635.

Per cura ed ordine di papa Urbano VIII trasportato a Roma, fu magnificamente collocato nella Basilica Vaticana in memoria dell' insigne sua beneficenza verso la Chiesa romana......... Ne tardò a volare in Germania la nuova della morte di questa insigne principessa di cui scrive l'Urspergense (1) : « Qua femina sicut nemo in nostris temporibus ditior ac formosior, ita nemo virtutibus et religione sub laica professione reperitur insignior. » (*Annali d'Italia*, t. VI, p. 379.)

Villani semble s'être attaché à recueillir les récits les plus absurdes, les plus controuvés, accrédités sur le compte de Mathilde, du moins, parmi ses ennemis. Son récit est une sorte de légende, tantôt sérieuse tantôt bouffonne, où la mère de Mathilde, par exemple, est représentée comme la fille de l'empereur d'Orient, qui aurait été enlevée en secret par un noble Italien; il donne ensuite sur le mariage de Mathilde certains détails que nous ne nous chargeons pas de traduire et que nous transcrivons dans l'italien du temps :

« .... Et non molto dilungi da quelle la donna fece edificare nel Monte una forta Rocca da non potere mai essere combattuta, la quale si chiama Canossa, ove poi la Contessa Matelda fece fondare uno nobile Monasterio di Monache, lo quale dotò riccamente. Et questo fu ne' Monti, ma giù al piano fece Guastalla et Suzara; et lungo el fiume del Pò comperò terreno assai, onde edificò più Monasterii, et fece fare molti nobili belli et utili ponti sopra più fiumi in Lombardia. Et dicesi, che Garfagnagna et la maggiore parte del Frignano fu suo, et nel Vescovado Modonese hebbe molte possessioni, et nel Vescovado Bolognese hebbe molte tenute, intra le quali hebbe Arzellata et Medicina, grandi ville et spatiose, et molte altre tenute, et possessioni fecero edificare in Toscana et in Lombardia, che s'appartenеano a sua signoria. Et molti nobili et gentili huomini largamente dotò, et sotto Fio li si fece vassalli; et molti Monasterii et

(1) Abbas Urspergens. in chronico.

diversi luoghi edificò, et molte Chiese Catedrali, et altre non Catedrali più riccamente dotò. Et alla perfine morto il padre et la madre della Contessa Matelda, ella rimasa hereda si deliberò di maritare; et intesa la fama, et la persona, et l'altre cose d'uno duca di Soavia che havea nome Gulfo, solenni messi mandò, et imbasciadori, et legitimi procuratori, che intra lui et lei, avenga che non fossero presenti, confermassero et rettificassero il matrimonio; et diputato el luogo delle nozze, l'anello si diede al Castello nobile de Conteginesi, avegna che hoggi sia distrutto. Et venendo Gulfo di Soavia al detto Castello, la Contessa Matelda con molta cavalleria li andò incontra, et molta letitia quivi si fece et ricche nozze. Ma tosto alla letitia succedette la tristitia di tanta allegrezza, quando il contratto del matrimonio non andò inanzi per mancamento del ingenerare, però che Gulfo non poteva conoscere la moglie carnalmente, nè altra femina, per naturale frigidità o per altro impedimento in perpetuo impedito; ma in pertanto volendo ricoprire la sua vergogna, alla moglie diceva, che ciò li aveniva per malìe che fatte li erano per alcuni, che invidiavano i suoi felici advenimenti. Ma la Contessa Matelda piena di fede dinanzi a Dio, et dinanzi alli huomini magnanima, di questi maleficii nulla intendendo ne credendo, tenendosi per lo marito schernita, privò la camera sua di tutti li ornamenti, et letto, et vestimenti, et di tutte cose, et la mensa nuda fece apparecchiare; et chiamato Gulfo suo marito, tutta spogliatasi di vestimenta, et crini del capo diligentemente scrinati, così disse: *Niune malìe essere possono; vieni, et usa il nostro congiugnimento.* Et quelli non potendo, allhora li disse la Contessa: *Alle nostre grandezze tu presumesti di fare inganno; per lo nostro honore a te perdonanza concediamo; ma comandianti, che senza dimoro ti debbi partire, et alle tue proprie case ritornare. La qual cosa se di fare ti storni, senza pericolo di morte non puoi scampare.* Allhora egli spaventato di paura, confessata la verità, avacciò suo ritorno in Soavia. Allhora la Contessa tacendo, et temendo lo'nganno, et li altri incarichi del matrimonio havendo in odio, la sua vita infino alla morte in castità perseverò; et attendendo a opere di pietà, molte Chiese et Monasterii et spedali edificò et dotò;........... Questa fece testamento, et tutto suo patrimonio suso l'altare di San Piero a Roma offerse, et la Chiesa di Roma ne fece herede. Et non molto poi

morìo in gratia di Dio, et sepulta è nella Chiesa di Pisa, la quale magnamente havea dotata.... »

(Villani, *Storia*, libro 4°, ch. xx.)

Un historien, sérieux assurément par sa profonde érudition, mais dont le regard était borné par les préjugés d'école, le savant Daunou, ne consacre à Mathilde, dans un livre tout spécial, que le peu de lignes que l'on va lire; il croit sans doute en avoir dit assez sur une femme *peu habile, mais fort dévote :*

« Contre tous ces potentats, et spécialement contre Henri IV, Grégoire VII n'avait d'autre appui, d'autre allié, qu'une princesse italienne, *peu habile, mais fort dévote :* c'était Mathilde, comtesse de Toscane. Elle eut pour lui une amitié généreuse et tendre; il lui a écrit, comme directeur spirituel, des lettres extrêmement affectueuses; elle vécut mal avec Godefroi le Bossu, son premier mari : de ces circonstances et de quelques autres, on a tiré des inductions téméraires qu'aucun fait positif ne justifie. Ce n'est point des passions tendres que l'on peut reprocher à Hildebrand, et l'histoire de ses liaisons avec Mathilde n'appartient qu'à l'histoire de l'ambition pontificale.... »

Il est curieux de citer encore ici le jugement de Daunou sur Grégoire VII :

« C'est sous Léon IX que l'on commence à distinguer Hildebrand, l'homme le plus fameux de son siècle. Né en Toscane, où son père était, dit-on, charpentier, il vint étudier en France, y embrassa l'état monastique, et revint donner des conseils à Léon IX, à Victor II, gouverner Étienne IX, Nicolas II, Alexandre II, et leur succéder enfin sur le trône pontifical. L'idée d'une théocratie universelle avait pris dans son âme ardente et dure le caractère d'une passion; toute sa vie fut consacrée à cette entreprise. Pour assurer l'empire des prêtres sur le reste des humains, et la domination du pape sur tous les prêtres, il sentit la nécessité de réformer leurs mœurs et de con-

centrer leurs relations, de les isoler plus étroitement, de les constituer en une seule et grande famille, dont les membres ne se souvinssent plus d'avoir appartenu à des familles séculières.......

Daunou du moins ne met pas en doute la conviction de Grégoire VII :

« C'était à l'agrandissement illimité de la puissance papale, bien plus qu'à son élévation personnelle, que l'entraînaient ses opinions et son caractère. On ne remarque dans sa conduite aucun de ces ménagements que l'intérêt privé conseille : elle a toute la rigueur d'un système inflexible dont il n'est jamais permis de compromettre l'intégrité par des concessions ou des complaisances. Son zèle qui n'est pas seulement actif, mais audacieux, opiniâtre, inconsidéré, lui vient d'une *persuasion incurable*. Hildebrand aurait été le martyr de la théocratie, si les circonstances l'eussent exigé; et il ne s'en fallut guère. Comme tous les enthousiastes rigides, il se crut désintéressé et fut, sans remords, le fléau du monde. Sans doute que les intérêts sont les mobiles des actions humaines : mais le triomphe d'une opinion est aussi un intérêt; et sacrifier à celui-là tous les autres, c'est, dans chaque siècle, la destinée de quelques hommes. Il en est qui, attentifs à ne rien troubler autour d'eux, ne compromettent que leurs propres jouissances; ceux-là sont d'autant plus excusables, que c'est peut-être à la vérité qu'ils offrent un si pur et si modeste sacrifice. D'autres, comme Hildebrand, pensent acquérir, par les privations qu'ils s'imposent, le droit d'*ébranler et de tourmenter les peuples;* et leurs sombres terreurs coûtent des désastres à la terre..... »

Était-ce en luttant contre la force qui dominait le monde barbare pour l'indépendance de l'Église et de l'Italie, pour la défense des esclaves, des naufragés, des orphelins, de tous les petits enfin et de tous les opprimés, que Grégoire VII s'attribuait le droit de tourmenter les peuples?

Voici comment l'ancien oratorien Daunou termine son appréciation :

« Tel vécut et mourut Grégoire VII, dont le nom, sous Grégoire XIII, fut inscrit au martyrologe romain, à qui Paul V décerna les honneurs d'une fête annuelle, et pour qui Benoît XIII au XVIII[e] siècle réclamait encore les hommages de la chrétienté entière : mais nous verrons les parlements de France opposer à ce projet une résistance efficace. C'est presque mériter plus de reproches que Grégoire lui-même, que de canoniser, après cinq cents années d'expérience et d'études ses égarements déplorables. Car on ne saurait alléguer pour ses panégyristes la faible excuse qu'à toute force ses attentats pourraient trouver dans son enthousiasme, dans son ignorance, et dans les épaisses ténèbres de son siècle. Pasquier le dépeint avec trop de raison comme « un des plus hardis propugnateurs du siége de Rome, qui n'ou« blia rien, ni par les armes, ni par la plume, ni par la censure, « de ce qu'il pensait appartenir à l'avantage de la papauté et au « désavantage des princes souverains. »

(Daunou, *Puissance temporelle des Papes.* Paris, 1810, in-8.)

La nouvelle école historique a jugé Grégoire VII avec plus d'élévation et d'impartialité : deux historiens protestants, MM. Guizot et Léopold Ranke, apprécient Grégoire VII avec cette hauteur et cette indépendance d'esprit qui distinguent l'un et l'autre. Citons d'abord ce jugement si remarquable de l'historien allemand :

« Une occasion toute naturelle ne pouvait manquer de naître, dit M. Ranke, car l'Église possédait en elle-même un principe qui la poussait à résister à une si immense influence temporelle, principe destiné à se produire aussitôt qu'elle serait devenue assez forte pour le réaliser. *Il me semble aussi qu'il existait une contradiction flagrante entre ce pouvoir spirituel du Pape et l'obéissance réclamée par l'Empereur.* Il en eût été autrement, si Henry III était parvenu à s'établir chef de toute la

chrétienté. Mais ayant succombé, le Pape pouvait, dans la complication des relations politiques, se voir empêché par sa dépendance de l'Empereur, d'accomplir avec toute la rigueur nécessaire les devoirs de père commun des fidèles.

« C'est dans ces circonstances que Grégoire VII monta sur le siége papal. Il est devenu à tout jamais célèbre pour avoir entrepris d'émanciper le pouvoir papal du pouvoir impérial. Grégoire avait un esprit audacieux, exclusif, transcendant, on pourrait dire logique comme un système scolastique: inébranlable dans les conséquences de ses idées, et en même temps souple et adroit pour éluder les obstacles sérieux. Lorsqu'il avait fixé les yeux sur un but, il saisissait immédiatement, sans se laisser arrêter par aucune considération de personnes, le moyen décisif.....

« ... Les papes avaient été obligés d'obéir aux empereurs romains, aux empereurs franco-carlovingiens et aux empereurs d'Allemagne; maintenant, pour la première fois, ils étaient placés en présence de la puissance temporelle, avec une autorité égale, ou même prépondérante. Dans le fait, ils avaient alors la plus noble et la plus éminente position : le clergé tout entier leur était soumis avec le plus absolu dévouement.

« Il est digne de le remârquer, les papes les plus résolus de cette époque, comme Grégoire VII lui-même, étaient bénédictins. En introduisant le célibat, ils changèrent tout le clergé séculier en une espèce d'ordre monacal. La suprématie qu'ils réclamaient sur la chrétienté entière avait une certaine ressemblance avec le pouvoir d'un abbé de Cluny, qui était l'unique abbé de son ordre. C'est ainsi que ces papes voulaient être les seuls évêques de toute l'Église. Ils ne firent aucune difficulté d'empiéter sur l'administration de tous les diocèses; il en est qui comparèrent leurs légats mêmes aux proconsuls de l'ancienne Rome.

« Tandis que cet ordre souverain de l'Église romaine, dont les membres étaient si étroitement unis, se répandait dans tous les pays, se montrait puissant par ses possessions, dominait et réglait toutes les passions de la vie, achevait de se former dans l'obéissance d'un seul chef, les pouvoirs temporels, au contraire, tombaient en ruine autour de lui. Déjà au commencement du douzième siècle le prieur Gerohus pouvait dire : « Ce n'est pas « tout, nous verrons encore la statue d'or du royaume anéantie,

« et chaque grand empire décomposé en quatre principautés ;
« c'est alors seulement que l'Église sera libre et inopprimée
« sous la protection du grand-prêtre couronné. » Peu s'en fallut que ces superbes prophéties ne fussent littéralement réalisées. Car dans le fait quel était le plus puissant au treizième siècle, ou Henri III, ou ce conseil des vingt-quatre qui avait été provisoirement chargé du gouvernement? En Castille était-ce le roi ou les *altoshomes?* La dignité d'un empereur parut être superflue quand Frédéric eut accordé les attributs essentiels de la souveraineté aux princes de l'Empire. L'Italie et l'Allemagne étaient remplies de principautés indépendantes.

« *La papauté au contraire était presque la seule puissance fortement concentrée.* Cette supériorité politique devait nécessairement lui être acquise par la marche des événements et les tendances morales des esprits de cette époque. »

(Léopold Ranke, *Histoire de la Papauté*, traduction de J.-B. Haiber. Paris, Debécourt, 1838, in-8, p. 49 à 54.)

Voici maintenant le jugement, digne assurément d'un esprit supérieur, que M. Guizot porte sur Grégoire VII et l'Église romaine à cette époque :

« Nous sommes accoutumés à nous représenter Grégoire VII comme un homme qui a voulu rendre toutes choses immobiles, comme un adversaire du développement intellectuel, du progrès social, comme un homme qui prétendait retenir le monde dans un système stationnaire ou rétrograde. Rien n'est moins vrai: Grégoire VII était un réformateur par la voie du despotisme, comme Charlemagne ou Pierre le Grand. Il a été à peu près, dans l'ordre ecclésiastique, ce que Charlemagne en France, et Pierre le Grand en Russie, ont été dans l'ordre civil. Il a voulu réformer l'Église, et par l'Église la société civile, y introduire plus de moralité, plus de justice, plus de règle; il a voulu le faire par le Saint-Siége et à son profit.

« En même temps qu'il tentait de soumettre le monde civil à l'Église, et l'Église à la papauté, dans un but de réforme, de progrès, non dans un but stationnaire et rétrograde, une tentative de même nature, un mouvement pareil se produisait dans le

sein des monastères. Le besoin de l'ordre, de la discipline, de la rigidité morale y éclatait avec ardeur....

« J'ai caractérisé les divers états par lesquels l'Église a passé du VIIIe au XIIe siècle; je vous ai fait voir l'Église impériale, l'Église barbare, l'Église féodale, enfin l'Église théocratique. Je suppose ces souvenirs présents à votre esprit, et j'essaie aujourd'hui d'indiquer ce que fit le clergé pour dominer l'Europe et pourquoi il échoua.

« La tentative d'organisation théocratique apparaît de très-bonne heure, soit dans les actes de la cour de Rome, soit dans ceux du clergé en général; elle découlait naturellement de la supériorité politique et morale de l'Église; mais elle rencontra, dès ses premiers pas, des obstacles que, dans sa plus grande vigueur, elle ne réussit pas à écarter.

« Le premier était la nature même du christianisme. Bien différent en ceci de la plupart des croyances religieuses, le christianisme s'est établi par la seule persuasion, par de simples ressorts moraux; il n'a pas été, dès sa naissance, armé de la force; il a conquis dans les premiers siècles par la parole seule, et il n'a conquis que les âmes.... Quand on agit par la persuasion, et sur les peuples et sur les gouvernements, on peut faire beaucoup, on peut exercer un grand empire; on ne gouverne pas, on ne fonde pas un système, on ne s'empare pas de l'avenir. Telle a été, par son origine même, la situation de l'Église chrétienne; elle a toujours été à côté du gouvernement de la société, elle ne l'a jamais écarté et remplacé; grand obstacle que la tentative d'organisation théocratique n'a pu surmonter.

« Elle en a rencontré de très-bonne heure un second. L'Empire romain une fois tombé, les États barbares fondés, l'Église chrétienne s'est trouvée de la race des vaincus. Il a fallu d'abord sortir de cette situation, il a fallu commencer par convertir les vainqueurs, et s'élever ainsi à leur rang. Ce travail accompli, quand l'Église a aspiré à la domination, alors elle a rencontré la fierté et la résistance de la noblesse féodale..... Pendant bien des siècles, c'est l'aristocratie laïque qui a maintenu l'indépendance de la société à l'égard de l'Église; elle s'est fièrement défendue quand les rois et les peuples étaient domptés. Elle a combattu la première et plus contribué peut-être qu'aucune autre force à faire échouer la tentative d'organisation théocratique de la société.

« Un troisième obstacle s'y est également opposé, dont on a, en général, tenu peu de compte, et souvent même mal jugé l'effet.

« Partout où un clergé s'est emparé de la société et l'a soumise à une organisation théocratique, c'est à un clergé marié qu'est échu cet empire, à un corps de prêtres se recrutant dans son propre sein, élevant les enfants depuis leur naissance dans la même et pour la même situation.... Toutes les grandes théocraties sont l'ouvrage d'un clergé qui est lui-même une société complète, qui se suffit à lui-même et n'emprunte rien au dehors.

« Par le célibat des prêtres, le clergé chrétien s'est trouvé dans une situation toute différente; il a été obligé, pour se perpétuer, de recourir sans cesse à la société laïque. En vain l'esprit de corps faisait ensuite un grand travail pour s'assimiler ces éléments étrangers; quelque chose restait toujours de l'origine de ces nouveaux venus; bourgeois ou gentilshommes, ils conservaient toujours quelque trace de leur ancien esprit et de leur condition première. Je n'hésite pas à penser que cette nécessité toujours renaissante a beaucoup plus nui au succès de la tentative d'organisation théocratique que l'esprit de corps, fortement entretenu par le célibat, n'a pu la servir......

« Vous avez vu que l'idée dominante de Grégoire VII avait été de soumettre le monde au clergé, le clergé à la papauté, l'Europe à une vaste et régulière théocratie. Dans ce dessein, et autant qu'il est permis de juger à une telle distance des événements, ce grand homme commit, à mon avis, deux grandes fautes, une faute de théoricien et une faute de révolutionnaire. La première fut de proclamer fastueusement son plan, d'étaler systématiquement ses principes sur la nature et les droits du pouvoir spirituel, d'en tirer d'avance, et en logicien intraitable, les plus lointaines conséquences. Il menaça et attaqua ainsi, avant de s'être assuré les moyens de vaincre, toutes les souverainetés laïques de l'Europe. Le succès ne s'obtient point, dans les affaires humaines, par des procédés si absolus, ni au nom d'un argument philosophique. Grégoire VII tomba de plus dans l'erreur commune des révolutionnaires, qui est de tenter plus qu'ils ne peuvent exécuter, de ne pas prendre le possible pour mesure et limite de leurs efforts. Pour hâter la domination de ses idées, il engagea la lutte contre

l'Empire, contre tous les souverains, contre le clergé lui-même. Il n'ajourna aucune conséquence, ne ménagea aucun intérêt, proclama hautement qu'il voulait régner sur tous les royaumes comme sur tous les esprits, et souleva ainsi contre lui, d'une part, tous les pouvoirs temporels qui se virent en péril pressant; de l'autre, les libres penseurs qui commençaient à poindre et redoutaient déjà la tyrannie de la pensée. A tout prendre, Grégoire VII compromit peut-être plus qu'il n'avança la cause qu'il voulait servir. »

(Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe.*)

J.

Nous avons dit rapidement, dans la Préface, jusqu'où l'Allemagne avait poussé la résistance et l'opposition aux entreprises de ses empereurs en Italie : ajoutons ici quelques faits relatifs à Frédéric III et à son fils Maximilien.

Frédéric III, à son retour d'Italie, eut à rendre un compte sévère des concordats qu'il avait signés avec le pape. Ces actes avaient été conçus plutôt dans les intérêts de sa maison que dans les intérêts de l'Empire. On voyait bien ce que l'archiduché d'Autriche tirait d'or et d'argent d'Italie; mais cet or et cet argent, pour ne pas parler du sang versé, y avaient été portés par l'Allemagne. On alla si loin qu'il fut question dans la diète de déposer Frédéric et d'élire un autre empereur.

Son fils Maximilien rencontra les mêmes obstacles dès qu'il parla de passer les monts. Charles VIII venait de conquérir l'Italie. L'Empereur convoqua une diète à Worms, et demanda les moyens de soutenir la lutte. La diète fit une réponse évasive; Maximilien ne put rien obtenir.

En 1497, à Lindau, même demande, même réponse. La diète, poussée à bout, finit par accorder des troupes à l'Em-

pereur, mais elle lui refusa nettement tout subside. Les troupes devinrent inutiles. En 1498, la diète persistant dans ses prévoyantes aversions, refusait à la fois et les troupes et l'argent.

En 1500, à la diète d'Augsbourg, le refus allait jusqu'à la dureté. Un électeur appelait l'Italie « *un gouffre d'hommes allemands.* »

En 1506, le Pape, dans un but politique, invite Maximilien à venir à Rome et lui promet la couronne impériale. L'Empereur convoque les électeurs à Constance et leur prodigue les promesses et les serments. Tout est inutile : ils persistent dans leurs répugnances, et de guerre lasse, accordent 12,000 hommes d'escorte et six mois pour aller à Rome, s'y faire couronner et revenir.

Les conditions étaient dures : Maximilien mit deux ans avant de se décider à partir. Au moment où il allait quitter l'Allemagne, les électeurs élevèrent une nouvelle prétention; ils voulurent que l'Empereur fît son testament et nommèrent, pendant son absence, un vicaire d'Allemagne. Maximilien se met enfin en route; mais les Vénitiens déclarèrent que son escorte ne les rassurait pas, et refusèrent le passage.

L'Empereur dut retourner sur ses pas. L'année suivante, les Vénitiens étant devenus plus traitables, il songea à reprendre son grand projet, mais cette fois la diète refusa les troupes et l'argent.

Maximilien renonça à toute tentative ultérieure. Il n'alla pas à Rome, se fit appeler *Empereur des Romains élu,* et le nouveau pape Jules II, enchanté de cette résolution, se hâta de lui confirmer ce titre.

K.

Voici une liste assez complète des biographes italiens qui ont écrit sur la comtesse Mathilde :

DOMNIZO. Apud vetera monumenta... contra schismaticos. *Ingolstadt*, 1612.

DOMNIZO. Vita Mathildis celeberrimæ principis Italiæ carmine scripta Domnizone presbytero qui in arce Canusina apud ipsam vixit. (Apud Scriptores Rerum Brunswicensium, etc., Leibnitz. *Hanoveræ,* 1707-1711, in-fol., tome I.)

DOMNIZO. Apud Rerum Italicarum scriptores..... Muratori. *Mediolani,* 1723-51, tome V.

RAZZI. La vita della contessa Matilda scritta da D. Silvano Razzi. *Firenze,* 1587, in-8°, rare.

MELLINI. (Dom.) Trattato di Dom. di Guido Mellini dell' origine, fatti, costumi e lodi di Matilda, la gran contessa d'Italia. *Fiorenza,* 1589, in-4°.

MELLINI. Lettera apologetica in difesa di alcune cose da lui già scritte e appartenenti alla contessa Matilda, la grande d'Italia, etc. *Mantova,* 1592, in-4°.

LUCHINO. Cronica della vera origine e attioni della contessa Matilda, e de suoi antecessori e discendenti.... raccolta dal P. Ben. Luchino. *Mantua,* 1592, in-4°.

L'HERMITE-SOULIERS. La princesse héroïque, ou la Vie de la comtesse Mathilde, marquise de Mantoue et de Ferrare, par le sieur L'Hermite-Souliers. *Paris,* 1645, in-4°.

CONTELORIO FELICE. Mathildæ comitissæ genealogia. *Interamne,* 1657, in-4°, rare.

DAL POZZO (Giulio). Maraviglie heroiche del sesso donnesco memorabili nella duchessa Matilda, marchesana Malaspina, contessa di Canossa et detta la gran Contessa d'Italia. *Verona,* 1678, in-folio, rare.

FIORENTINI. Memorie della gran Contessa Matilda restituta alla

patria lucchese da Fr. Mar. Fiorentini con aggiunta di documenti... e con note di G. D. Mansi. *Lucca*, 1756. 2 vol. in-4°.

Erra (P. Carlantonio della Madre di Dio), Lucchese. Memorie storico critiche della gran Contessa Matilda, etc. *Roma*, 1768, in-8°.

Di Poggio (P. Federigo). Lettera nell' origine della gran Contessa Matilda. *Lucca*, 1775, in-8°.

Mozzi de' Capitani. Sulla Contessa Matilda e suoi contemporanei. *Venezia*, 1845, in-12.

Tosti Don Luigi. La contessa Matilde e i Romani Pontefici. *Firenze*, 1859.

Le portrait de Mathilde, placé en tête de ce volume, a été exécuté d'après une miniature du manuscrit de Domnizo, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n° 4922; en voici la description exacte :

« Assise sur un coussin vert, un lis à la main, la comtesse Mathilde porte une couronne d'or de forme conique, ornée de perles et de pierreries; le voile est blanc, la robe bleue; sous des manches larges et bordées d'or apparaissent des manches rouges; le manteau ou chlamyde est rouge, avec une large bordure d'or, semée de pierreries; ses chaussures paraissent être de drap d'or. »

On trouve encore divers portraits de Mathilde, qui ne sont que des copies du précédent, dans les ouvrages ci-après : Mellini (Domenico) *Dell' origine, fatti, costumi e lodi di Matilda*, etc.; Mabillon, *Annales Benedict.;* Père Le Long, *Biblioth. histor.;* Bonnard, *Costumes italiens.*

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface. Rôle national de Mathilde. — Les conquètes allemandes en Italie; les diètes opposées á ces expéditions; les historiens allemands les déplorent. — Désastres des maisons de Saxe, de Franconie et de Souabe. — Les Hapsbourg-Autriche renoncent par serment aux guerres d'Italie. — Trait singulier de Frédéric III. — Mot fameux de Leibniixz.......................... v

Première partie. Figure de Mathilde, laissée dans l'ombre par les historiens. — Coup d'œil sur l'Italie et le monde chrétien. — Politique des Césars allemands opposée à celle des Césars romains et à la mission des rois de France; leur résistance au principe de l'unité nationale. — Grégoire VII et la féodalité dans l'Église. — Origine, jeunesse de Grégoire VII; son influence. — État de l'Église; rêves du jeune Hildebrand. — Léon IX le fait cardinal. — Portrait de Léon IX. — Hérésie de Bérenger, sa grande renommée; il attaque le dogme de la présence réelle; il est excommunié. — Geste d'Hildebrand, origine de l'Élévation. — Portrait de Pierre Damien. — Hildebrand est élu pape; il prend le nom de Grégoire VII; sa lutte contre l'Empire et l'Église féodale. — Matérialisme de l'Église; mariages et concubinage du clergé. — Vie féodale et militaire des évêques. — Grégoire VII interdit le mariage aux prêtres; violences, soulèvements populaires. — Henri IV soutient le clergé féodal. — La comtesse Mathilde de Toscane; origine de sa maison; le chapelain de Mathilde, son historien. — Intérêt profond de sa chronique. — Les aïeux de Mathilde appellent les Allemands en Lombardie : fait important de

Pages.

l'histoire, resté inaperçu. — Le margrave Azzo et la reine Adélaïde; l'histoire et la légende. — Bérenger, roi des Lombards, assiége Azzo dans Canosse. — Iliade de Canosse : les apologues du dixième siècle. — Othon le Grand vient délivrer Canosse. — Bataille des Allemands et des Lombards, mort de Litholphe; funérailles. — L'aïeul de Mathilde donne la couronne de Lombardie à Othon. — Le comte Boniface et Béatrix de Lorraine. — Meurtre de Boniface. — Naissance et jeunesse de Mathilde; sa grande éducation, son amour des arts, sa beauté. Sa piété ardente, sa passion pour *son* Italie. — Béatrix épouse par force Godefroi de Lorraine; elle est traînée prisonnière à la suite de l'Empereur. — Effet de ces violences sur l'âme de Mathilde. Son premier combat. — Son mariage. — Traditions populaires à ce sujet. — Elle marche en Campanie contre les Normands. — Mathilde entre le Pape et l'Empereur. — Mort de Godefroi de Lorraine et de son fils, l'époux de Mathilde; leur caractère. — Touchant amour de Grégoire VII pour Mathilde et sa mere. — Tristesse et mort de Béatrix, son portrait.................................... 1

Deuxième partie. Luttes orageuses de Grégoire, sa rupture avec l'Empereur. — Seigneurs féodaux dans Rome. — Tentative de meurtre sur Grégoire; il est blessé pendant la messe de Noël : pris et enfermé dans une tour. — Accusé d'assassinat sur l'Empereur; Le clergé lui reproche de s'entourer de laïques; il est déposé dans le concile de Worms. — Grégoire à son tour dépose l'Empereur, scène lugubre de l'excommunication. Réflexions à ce sujet. — Effets de l'anathème, croyances populaires. — Abattement de l'Empereur, son périlleux voyage, son arrivée en Italie. — Scènes de Canosse, pitié de Mathilde. — Récit du chapelain de Canosse. — La pénitence. — Rigueur du Pape; il pardonne à la prière de Mathilde. — Messe du Pape; l'Empereur fuit devant l'hostie; rôle bouffon de son chapelain. — Piége tendu au Pape et à Mathilde; l'Empereur les attire vers le Pô : ils échappent au moment d'être pris. — Séjour du Pape à Canosse. — Donation de Mathilde; réflexions. — Intimité de Grégoire et de Mathilde; calomnies des contemporains; détails des chroniqueurs à ce sujet. Ce qu'en doit penser l'histoire.................................... 59

Pages.

TROISIÈME PARTIE. Rodolphe de Souabe élu empereur. — Rôle du Pape dans l'élection. — Voyage du Pape et de Mathilde en Toscane et en Lombardie. — Coup d'œil sur le pontificat de Grégoire VII; il défend les intérêts de l'humanité, protége les opprimés, les femmes, les orphelins, condamne l'esclavage, etc. — Grégoire et Henri se déposent mutuellement.—L'antipape Guibert, son portrait. — Campagne des deux empereurs; bataille de Mersebourg; mort de Rodolphe, sa main coupée; traditions; le même jour, défaite de Mathilde à la Volta. — L'Empereur à Vérone; — Mathilde se jette dans Florence, Padoue, Crémone; siéges. — Les forteresses de Mathilde. — L'Empereur et l'antipape devant Rome; esprit militaire de ce dernier. — Soldats de Mathilde dans Rome. — Déchéance de Mathilde prononcée par l'Empereur. — Elle se jette dans Rome assiégée. — Mathilde dans Canosse. — Siége, assaut, etc. — Mathilde donne tout, jusqu'aux ornements des églises, pour la défense de Rome. — Un concile dans le château Saint-Ange. — Discours pathétique de Grégoire. — Épisode curieux, esprit du temps. — Une porte est livrée à l'Empereur après quatre ans de siége. — Arrivée de Robert Guiscard; destruction de Rome; Grégoire suit les Normands à Salerne, sa tristesse; il apprend les victoires de Mathilde. — Combat de Sorbara; Mathilde à la tête de sa phalange, son cri de guerre. — Grégoire en exil, son mysticisme; ses lettres tendres à Mathilde; sa maladie, sa mort; jugement et portrait...................... 103

QUATRIÈME PARTIE. Mort d'Anselme; son portrait. — Contraste de l'Italie allemande et des États de Mathilde; activité de la comtesse; ses travaux. — L'Empereur repasse les Alpes. — Rôle ferme et décisif de Mathilde. — Robert de Normandie demande sa main. — Mathilde conduit le Pape à Rome à la tête de son armée; caractère de Victor III. — Premières croisades secondées par Mathilde. — Élection d'Urbain II; son énergie; il entreprend de chasser l'antipape de Rome. — Il force Mathilde à épouser le jeune Guelfe de Bavière. — Inquiétude de l'Empereur; il rentre en Italie; siége de Mantoue. — Il prend la ville par trahison. — Le chapelain de Mathilde. — Siége de Montebello. — Colloque de Carpineto, présidé par Mathilde; l'évêque Héribert et l'ermite

Pages.

Jean. — L'Empereur assiége Canosse; Mathilde prend l'étendard impérial; mort du comte Frédéric; douleur de Mathilde. — Le vieux Guelfe et l'Empereur. — Fuite de l'impératrice Praxedis. — Le Pape en Lombardie. — Il prêche la croisade; sa politique. — Révolte de Conrad, fils de l'Empereur; rôle de Mathilde; réflexions. — Marche victorieuse de Mathilde; le vieux Guelfe se rapproche de l'Empereur. — Mathilde renouvelle sa donation à l'Église; mécontentement de son mari qui demande le divorce. — L'Empereur vaincu repasse en Allemagne; jugements contemporains. — Mort de l'antipape Guibert, du Pape Urbain II, du roi Conrad; caractères et jugements. — Mathilde soumet Ferrare révoltée. — Détresse de l'Empereur; son second fils se révolte aussi contre lui; l'Empereur à Cologne; traditions populaires; l'Empereur sonneur de cloches. — Le père aux pieds du fils; guerre parricide. — Mort de Henri; jugements. — L'empereur Henri V; son caractère; épisode dramatique de son couronnement. — Le Pape emmené prisonnier. — Impression de l'Empereur à la vue de Mathilde. — Grandeur morale et beauté de Mathilde dans sa vieillesse; ses travaux de tous genres; son goût pour l'étude et les arts. — Les approches de sa mort; lamentations du poete. — Révolte de Mantoue; Mathilde malade, à la tête de son armée. — Ses derniers moments; ses paroles sublimes; sa mort. — Regrets de l'Italie. — Caractère national de Mathilde; son portrait..... 155

APPENDICE. A. La chronique du chapelain de Canosse. — Caractère banal de ses compilateurs. — Valeur historique des poëtes chroniqueurs du moyen âge; corruption de la poésie latine; *concetti*, acrostiches, etc.; citations. Traditions légendaires en regard du récit de l'histoire.—B. Autres fragments de Domnizo.—Généalogie de Mathilde et de sa mère. — C. Les deux princes lorrains. — D. Pièces et documents du temps.— E. Tombeaux de Mathilde. — F. Monuments de son regne. — G. La Mathilde de Dante. — H. Historique du partage des États de Mathilde. — I. Opinions des historiens sur Mathilde et Grégoire VII. — J. Répugnance séculaire de l'Allemagne pour les guerres d'Italie.— K. Bibliographie de Mathilde; ses portraits.................... 229

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



